
U d'/of OTTAWA
39003002463254

LES AMOURS

DE

BUSSY-RABUTIN

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Format grand in-18

UN AMOUR COUPABLE .... 1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE .... 2 —
L'ARBRE DE LA VIERGE .... 1 —
LES AVENTURES D'UNE JEUNE MARIÉE .... 1 —
LES BALS MASQUÉS .... 1 —
LE BEAU VOLEUR .... 1 —
LA BELLE PARISIENNE .... 1 —
LA BOHÊME DU XVIII[e] SIÈCLE.. 1 —
BOHÊME ET NOBLESSE .... 1 —
LA CEINTURE DE VÉNUS .... 1 —
LA CHAINE D'OR .... 1 —
LA CHAMBRE BLEUE .... 1 —
LA CHAMBRE ROUGE .... 1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE SANGLANTE .... 1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE.... 1 —
LES COMÉDIES DES GENS DU MONDE .... 1 —
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE .... 1 —
COMMENT TOMBENT LES FEMMES 1 —
UN COSTUME DE BAL .... 1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ. 1 —
LA DETTE DE SANG .... 1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION .... 2 —
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER 1 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES .... 1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN .... 3 —
LA FÉE AUX PERLES .... 1 —
LA FEMME DE L'AVEUGLE .... 1 —
UNE FEMME ENTRE DEUX CRIMES 1 —
LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE .... 1 —
LE FILS DU FAUSSAIRE .... 1 —
UN FILS NATUREL .... 1 —
LES FOLIES DU CŒUR .... 1 —
LE FRUIT DÉFENDU .... 1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV .... 4 vol.
— LA RÉGENCE .... 1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV... 1 —
— LES MAITRESSES DU ROI.... 1 —
— LE PARC AUX CERFS .... 1 —
LES HÉRITIERS D'UN PRINCE... 1 —
LE JEU DE LA REINE .... 1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE .... 1 —
LES LIONS DE PARIS .... 1 —
LE LIVRE DES FEMMES .... 1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE... 1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE .... 1 —
MADEMOISELLE CINQUANTE MILLIONS .... 1 —
MADEMOIS. DE LA TOUR DU PIN. 1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE .... 1 —
LES MALHEURS D'UNE REINE... 1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE... 1 —
LA MARQUISE SANGLANTE .... 1 —
LE NEUF DE PIQUE .... 1 —
LA NUIT DE NOCES .... 1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE .... 1 —
LA PRINCESSE DE CONTI .... 1 —
UN PROCÈS CRIMINEL .... 1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR 1 —
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE... 1 —
LA ROUTE DU SUICIDE .... 1 —
LE SALON DU DIABLE .... 1 —
LE SECRET DE FAMILLE .... 1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE. 2 —
LA SORCIÈRE DU ROI .... 2 —
LE SOUPER DES FANTOMES ..... 1 —
LES SOUPERS DE LA RÉGENCE. 2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE .... 1 —
TROIS AMOURS .... 1 —
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE 1 —
LA VIE CHASTE ET LA VIE IMPURE. 1 —

Saint-Amand. — Imp. et stéréot. de Destenay.

LES AMOURS

DE

BUSSY-RABUTIN

PAR

LA COMTESSE DASH



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1888

LES
AMOURS DE BUSSY-RABUTIN

EXPLICATIONS

C'est à vous, ma chère Louisa, c'est à mes amis de notre petit cénacle, que s'adressent ces pages nouvelles. J'aime à causer avec vous, mon cœur et mon esprit y trouvent une si douce occupation ! Bien qu'éloignée, je m'assois en imagination au coin de votre feu, autour de votre table ; j'y retrouve ces visages bienveillants et chéris, cette conversation piquante, cette bonne humeur inaltérable et cet accord que rien ne peut troubler ; j'y retrouve les souvenirs, les sentiments les plus précieux à mon cœur, j'y rencontre les fantômes regrettés, les amitiés sans fin et si anciennes qu'on n'en sait plus la date ; j'y parcours les temps les plus heureux de ma

vie, c'est mon histoire tout entière et celle de ceux que j'aime ou que j'ai aimés.

Nous avons vu ensemble de bons et de mauvais jours. Vouées toutes deux au culte du malheur, nous avons pleuré les gloires du passé, nous avons conservé les sympathies de l'exil. Toutes deux nous avons déploré les misères de notre belle France, nous les avons ressenties bien vivement, et pour les oublier quelquefois, nous reportions nos regards en arrière, dans ces siècles brillants et immortels, où le nom français dominait l'Europe où,

.... Nous tenions cour d'honneur,
Nous étions de l'Europe et la tête et le cœur !

Je vous offre aujourd'hui un de ces récits que nous avons effleurés ensemble. Récit étrange s'il en fut, car il place en face l'un de l'autre, avec toute la vérité de l'histoire, les caractères les plus opposés. Parmi les illustrations du règne de Louis XIV, une des figures les plus en relief, et pourtant les moins connues, est celle de Bussy-Rabutin. Il inspire généralement peu d'intérêt, et sans prétendre ici le défendre, je veux cependant vous expliquer les raisons de mes recherches actuelles. Tout le monde a lu madame de Sévigné, toutes les intelligences d'élite se sont attachées à cette femme charmante comme à une amie, et son cousin perd beaucoup au voisinage. Certes il a de l'esprit, autant qu'elle, peut-être, mais quelle différence ! Bussy montre la corde de l'égoïsme et de la vanité à travers les fleurs de courtoisie dont il l'entoure ; il n'a pas de cœur ; il

n'a que de la passion dans sa jeunesse, et plus tard cette passion tourne en intolérance. Il jalouse les courtisans du trône et du plaisir, lui que la disgrâce du roi et celle du temps exilent forcément loin de l'un et de l'autre. Il blâme ce qu'il a fait lui-même et ce qu'il ne peut plus faire, bien éloigné ainsi de Marie de Rabutin, à qui Dieu donna toutes les facultés, excepté celle de l'amour, et dont l'esprit si juste et le sens si droit comprirent le bon côté de son infirmité morale, sans s'amuser à en regretter les perfides douceurs. Si elle n'aima jamais, elle fut indulgente pour ceux qui aimaient, elle les railla souvent, elle ne les déchira jamais. Néanmoins si la glace de son indifférence fut prête à se fondre, Bussy pourrait s'en attribuer la gloire. Avec un autre caractère il aurait plu à sa cousine ; elle eût accepté cet hommage de famille plus volontiers qu'elle ne l'a cru elle-même peut-être. Mais M. de Rabutin ne s'y prit pas avec assez de délicatesse, il lui manquait le tact nécessaire pour deviner la marche si difficile qu'il devait suivre ; il se perdit. Il s'attaqua ailleurs ; il aima, il fut aimé ; il trompa, il fut trompé ; il regretta jusqu'à la fin la seule affection réelle de son existence, madame de Monglas, et ne fut point regretté par elle. Prouvons une fois de plus que le moyen de se voir adorer n'est pas d'être bonne, d'être dévouée, mais au contraire d'exiger des sacrifices sans en faire aucun, de tourmenter son amant et de lui imposer ses caprices. On soumet ainsi tous les hommes, même les *Bussy-Rabutin*. Ils pleurent leur joug en proportion de ce qu'il leur a

coûté ; ils brisent facilement un lien de roses et portent toute leur vie une chaîne de fer, dont le poids les écrase et dont la solidité brave leurs forces épuisées. Cette vérité, si vraie, est triste, comme presque toutes les vérités de ce monde.

Parmi les épisodes de cette carrière si diversifiée, il en est un assez peu connu et bien remarquable. Une erreur rapprocha quelques instants les deux êtres les moins faits pour se comprendre. Un mensonge jeta sur le chemin de Bussy la femme la plus éloignée de ses habitudes et de ses mœurs. C'est cette épisode que vous allez lire. Le comte Roger de Bussy-Rabutin possédait, dans sa jeunesse, tout ce qu'il faut pour plaire : beau, spirituel, brave jusqu'à l'extravagance, d'une naissance élevée, très bien en cour, rien ne lui manquait de ce qui attire le regard, de ce qui fixe quelquefois fatalement la pensée.

Madame de Miramion vivait dans une sphère où ces brillants avantages pénétraient rarement. Le contraste de ces deux positions ressortira de lui-même, et, pour le mettre plus en évidence, je vous raconterai séparément et concurremment l'histoire de ces deux personnages, jusqu'au moment où elle se confond, jusqu'au moment où le torrent impétueux et le ruisseau tranquille mêlèrent leurs ondes, si peu susceptibles de se réunir. Vous verrez donc ainsi deux tableaux divers et fidèles de la société de cette époque. Vous suivrez le développement de deux natures, dont le type a presque disparu de nos jours où tout se nivelle, le bien et le mal, pour nous amener à un état de tiédeur, à ces traits effacés, sans

vigueur, sans relief et sans lumières. Les couleurs s'effacent, il ne reste plus que des nuances, et, orgueilleux que nous sommes, nous nous croyons plus grands que nos pères.

Lisez donc avec intérêt ces lignes dictées par mon affection et par mon désir de vous être agréable, ma chère Louisa. *Ce n'est pas vous qui vous étonnerez d'y rencontrer les principes que j'ai toujours professés et les opinions que j'ai toujours chéries. Les révolutions, se succédassent-elles mille fois, seraient impuissantes à les changer. Élevée avec elles, je mourrai avec elles, et plus on les persécutera, plus le malheur s'attachera à ma fidélité, plus je tiendrai à honneur d'en faire profession. Heureusement chacun peut dire ce qu'il pense, chacun peut porter sa bannière, et on laisse passer les deuils comme les espérances.*

J'espère que nos amis prendront leur part dans ce chapitre; j'espère qu'ils m'accorderont, ainsi que vous, leur intérêt. Tout le monde puisse-t-il se laisser prendre à votre suffrage et aux leurs! Puisse-t-on voir, des même yeux que vous, ces pages légères, retour vers une époque enfouie pour jamais. Puisse-t-on y trouver, comme vous, quelques instants de trêve aux préoccupations actuelles. On a tant besoin d'oublier!

Courtiras, décembre 1848.

COMTESSE DASH.

II

A ORLÉANS

Orléans est une ville tranquille et bien située. Les environs en sont charmants et cent maisons de campagne, entourées de leurs jardins et de leurs bouquets de bois, parent, comme des fleurs semées sur une étoffe, ces campagnes fertiles et leur manteau de prairie. A l'époque où se passe cette histoire, la province n'offrait pas le même coup d'œil qu'à présent. Les communications très peu fréquentes avec Paris laissaient de cinquante ans en arrière les mœurs et ses usages, et les modes de bel air pour la réunion des états ne se portaient plus à la cour depuis dix saisons.

Il restait encore quelques chose de patriarcal dans les intérieurs de ces familles, éloignées des intrigues et des bouleversements de la faveur. Bien qu'à très peu de distance de la capitale, bien que le coche y

transportât une fois par semaine les plaideurs et les petits maîtres de l'endroit la cité de Jeanne d'Arc conservait sa tranquillité accoutumée et ses habitudes tranquilles, même à portée du centre de toutes ses agitations.

A une demi-lieue à peu près du dernier faubourg, une habitation élégante et commode, appartenant à messire Jacques Bonneau, seigneur de Rubelle, riche bourgeois d'Orléans, servait de but à la moitié des promeneurs de la ville, du moins de ceux qu conservaient quelques prétentions à la jeunesse et à la bonne mine. Messire Bonneau avait une fille, et cette fille, vrai miracle de beauté et de perfection, devait en outre hériter d'une fortune considérable et d'une position enviable. Sa mère, Marie d'Ivry, appartenait aux meilleures maisons du pays, ses alliances la rapprochaient de tout ce qui occupait de la place à Orléans, elle eût donc pu choisir son mari parmi la jeune noblesse, parmi les bourgeois, parmi les plumets les plus fiers, et celui à qui elle eût donné la préférence se serait tenu pour favorisé entre tous.

Mais Marie Bonneau n'était point une jeune fille ordinaire ; bien que sa beauté et sa fortune la plaçassent dans une sphère où l'envie et l'admiration la suivaient, elle vivait modeste et retirée près de sa famille, priant Dieu et pleurant à ses pieds, elle que tant de vœux entouraient. Cette jeune âme, à qui le ciel destinait de grandes épreuves et de grandes récompenses, avait été brisée de bonne heure. Semblable à la sensitive, elle se retirait d'avance devant

le souffle du malheur, dont elle avait déjà reçu les atteintes. Marie Bonneau regrettait sa mère avec une persistance rare dans une enfant de cet âge, et depuis qu'elle l'avait perdue, son sourire ne paraissait plus sur ses lèvres.

Son père la confia à une de ses sœurs, bonne et excellente femme, touchée profondément de cette douleur invincible et décidée à la dissiper par tous les moyens usités en pareil cas. En vain elle l'entoura de compagnes folâtres et rieuses, en vain elle la conduisit aux réunions, aux fêtes de famille, aux spectacles forains, aux cérémonies ; Marie portait partout cette mélancolie sans remède que gravait dans son imagination l'idée de la mort et d'une séparation éternelle. Souvent elle se mettait à pleurer au milieu d'un cercle, croyant voir l'image de sa mère lui tendre les bras en lui disant :

— Ma fille, je t'attends !

Elle s'élançait vers elle, poussant les hauts cris ; il fallait l'emporter et elle ne retrouvait un peu de calme qu'au pied de l'autel.

Dès cette époque, les pensées de Marie Bonneau se tournèrent vers la religion ; elle ne comprit pas d'autre bonheur sur la terre que de prier, que de chercher l'âme chérie envolée dans le sein de Dieu. Elle restait des heures entières dans un petit oratoire, où sa mère avait coutume de se retirer, elle s'agenouillait à la même place, devant le même crucifix, devant la même image de la Vierge bénie, devant le même rameau accroché à l'arbre du salut. Là, elle s'entretenait avec son Créateur, avec sa

mère devenue sainte, qui devait la protéger dans sa vie ; elle oubliait ce monde, sa beauté, sa richesse, cet avenir s'ouvrant si brillant et si vaste, elle ne se souvenait que des années de son enfance, écoulées en ce même lieu sur les genoux de sa mère, et elle attendait l'autre vie, pour voir Dieu et se réunir à l'amie qu'elle trouverait au ciel.

M. Bonneau, effrayé des dispositions de sa fille unique, craignit qu'elle ne se fît religieuse, et supplia sa sœur d'écarter par tous les moyens possibles ce qu'il regardait comme un malheur irréparable. Ils convinrent d'emmener Marie à Paris, de la présenter à la famille de sa mère, de la lancer dans le monde, où elle trouverait des distractions et un parti avantageux. Lorsqu'on communiqua cette résolution à la jeune fille, elle baissa la tête, répandit des larmes sans répondre, et la nuit elle fut saisie d'une fièvre ardente.

Son père, au désespoir, lui jura qu'elle ne quitterait point Rubelle, puisqu'elle s'en montrait si affligée, et qu'il aimerait mieux mourir que de la contrarier.

— Mais, mon enfant, ajouta-t-il, je t'en supplie, ne te renferme plus ainsi, ne fuis plus ton père et ta famille, et ne me laisse plus craindre de te voir entrer en religion.

— Mon père, répliqua Marie, je ne vous fuis pas, Dieu m'en garde ! Je partage mon temps entre vous et ma bienheureuse mère, et je vous associe l'un et l'autre dans mon affection. Pour le couvent, je n'ai point de projets arrêtés ; je crois ne jamais trouver

la force de me séparer de vous, d'abandonner cette maison où j'ai passé les plus heureux instants de ma vie. Je ne le crois pas, mon père ; rassurez-vous.

— Sois bénie pour cette parole, mon enfant, tu me rassures en effet. Car, sans toi, je mourrais, vois-tu. Il ne me reste que toi au monde, toi seule m'as empêché de succomber à ma douleur, lorsque Dieu m'a éprouvé si cruellement, mais si je te perdais aussi, je n'aurais plus la force de vivre.

Il ne fut plus question du voyage de Paris, et Marie reprit ses promenades, ses prières et ses regrets. Les jeunes muguets d'Orléans continuèrent à venir rôder inutilement autour des murs du parc, et M. Bonneau remercia la Providence qui lui laissait encore l'espoir d'établir sa chère fille selon son désir.

La tante obtint même de Marie qu'elle la suivrait à Orléans, à une grande fête, chez M. l'intendant de la province, le jour de la Saint-Louis, et qu'elle consentirait à danser quelques courantes. Mademoiselle Bonneau se laissa parer, plaça sur sa tête autant de diamants, de plumes et de dentelles qu'on désira en mettre, et, bien qu'elle fût horriblement *fagotée*, elle n'en parut pas moins la plus belle aux yeux éblouis de ses adorateurs.

Les douairières pour leurs fils ou leurs protégés, les pères pour leurs enfants, les oncles pour leurs neveux, les veufs et les jeunes gens pour eux-mêmes, lui firent une cour assidue ; la tête en eût tournée à une personne moins raisonnable et moins sûre d'elle-

même. Elle accueillit les compliments avec modestie, les prétentions avec retenue, les timidités avec douceur. A la fin de la soirée, on se retira charmé de l'héritière, et beaucoup de cerveaux travaillèrent pendant la nuit sur des espérances conçues. Quant à l'héritière elle-même, elle retrouva avec bonheur sa petite chambre et son oratoire. Elle resta en prières jusqu'au matin, demandant pardon à Dieu et à sa mère de les avoir négligés si longtemps pour si peu de chose. Le souvenir du bal s'effaça, et elle ne conserva pas même la plus légère impression de ses succès.

III

A L'ARMÉE

Presque en même temps, Roger de Rabutin, comte de Bussy, partait pour le siége de la Mothe en Lorraine, à la tête d'une compagnie dans le régiment de son père ; il avait seize ans et laissait de côté ses humanités au collège, pour débuter dans le métier des armes. Il se distingua dès la première affaire et mérita une mention honorable du maréchal de la Force et du duc d'Angoulême, commandant pour le roi le corps d'armée. Il alla de Lorraine en Picardie, de Picardie en Flandre, il assista au siége de Maubeuge, et fut nommé mestre-de-camp, à l'âge où l'on était encore à l'Académie.

Bussy était grand, bien fait, d'une taille admirable et d'une élégance superlative ; il ne comprenait de la vie que l'éclat, le bruit, la faveur, les armes, que toutes ces jouissances d'un jour, après lesquelles il

ne reste rien et qui ne remplissent pas le cœur. Le trait dominant de son caractère était un orgueil insatiable, allant jusqu'à la vanité et dégénérant quelquefois jusqu'à l'envie. Son âme sèche et forte avait besoin d'honneurs de toute sorte plutôt que d'affections. Il gardait de lui l'opinion la plus superbe et rien n'était par conséquent plus facile que de le tromper. Son esprit, éminemment supérieur, se portait surtout vers la causticité : ennemi implacable, il ne pardonnait rien et n'oubliait pas un mot ou un geste dont son amour-propre pût être blessé. Il possédait une grande séduction, lorsqu'il lui convenait d'en faire usage; on pouvait l'aimer beaucoup tout en l'appréciant à sa juste valeur, car ses défauts, aux yeux d'une femme aveuglée, devenaient des vertus.

Il arrivait à la cour ; il y séjournait à peine depuis quelques semaines, avec son nouveau grade, lorsque, sortant un soir de la comédie à l'hôtel de Bourgogne avec plusieurs amis, M. Busc, gentilhomme gascon, s'avança vers lui et lui demanda d'un ton impérieux s'il était vrai que le comte de Rhianges, oncle de Bussy, eût répété sur lui et sur son frère des propos désobligeants.

— Je n'en sais, ma foi rien, répondit Bussy ; vous pouvez le lui demander.

— M. de Rhianges habite la province où je ne puis l'aller chercher, Monsieur ; mais si vous voulez me faire l'honneur de me répondre pour lui, je me tiendrai pour satisfait.

— Ah ! puisque vous l'entendez ainsi, Monsieur,

je vous dirai que quiconque le fait parler de la sorte en a menti.

— C'est mon frère, un véritable enfant.

— Eh bien, donnez-lui le fouet ; mais il a menti comme un grand homme.

A ces mots les deux champions mirent l'épée à la main et se précipitèrent l'un sur l'autre. Les quatre amis se joignirent à Rabutin et dégaînèrent, mais Busc n'en ayant qu'un seul, la partie ne se présentait pas égale, et le jeune comte pria qu'on le laissât faire. Il poussa son adversaire plus de cent pas, en l'insultant de paroles, en lui demandant son logis. Busc le lui jeta en l'air, il ne l'entendit pas et désespérait de le rejoindre. Il fut obligé lui-même de quitter sa maison, dans la crainte que les maréchaux de France, instruits de sa querelle, ne lui envoyasent des gardes, et il se mit à la recherche de son Gascon. Ils restèrent deux jours, se courant l'un après l'autre ; enfin le troisième, un gentilhomme inconnu à Bussy vint le trouver et lui demanda s'il était vrai qu'il désirât rencontrer Busc.

— C'est mon plus cher désir, en effet, Monsieur.

— Eh bien, Monsieur, je me fais fort de vous le livrer, si vous consentez à vous servir de moi. Je ne connais ni vous ni lui, mais j'ai envie de me battre, et votre réputation me prévenant pour vous, c'est à vous que je viens d'abord.

— Je vous remercie mille fois, Monsieur, de l'honneur que vous me faites ; je ne puis cependant l'accepter, car déjà quatre de mes amis, témoins de notre premier différend, me doivent servir en celui-ci.

Vous ne voudriez pas me contraindre à les désobliger. Je vous rends autant de grâces que si vous aviez réellement embrassé mon parti.

— Je comprends vos raisons, Monsieur ; je les apprécie, et je ne saurais insister. Puisque je ne puis être des vôtres, vous ne trouverez pas mauvais que j'aille offrir mon service à M. Busc, et que je lui dise qu'il vous trouvera.

— Voilà, Monsieur, un procédé tout à fait estimable, et l'on ne saurait en être plus reconnaissant que je le suis. Embrassons-nous et croyez que je demeure votre serviteur.

Deux heures après, de Busc passait en carrosse devant les fenêtres de Roger, avcc trois amis, dont était le gentilhomme aventurier. Bussy le suivit à cheval accompagné de ses témoins, et ils s'arrêtèrent auprès du Bourg-la-Reine, où ils trouvèrent un endroit convenable à leur projet. En ce moment, un cavalier parut, courant à bride abattue et criant :

— Tout beau ! tout beau ! Messieurs, j'en veux ma part.

C'était M. de l'Aigue, ami de Busc, et possédé de la rage d'en découdre.

— Je ne demande pas mieux, Monsieur, mais avec qui ? Vous le voyez, notre nombre est complet, et nous ne pouvons nous mettre deux contre un.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur de Busc, nous pouvons remédier à cela, et M. de l'Aigue est trop honnête homme pour le refuser. Faites-moi l'honneur, ainsi que messieurs vos seconds, d'accepter une collation dans une hôtellerie de ce bourg, pen-

dant ce temps, un de mes amis courra chercher un champion, et nous le trouverons facilement parmi tant de noblesse qui suit la cour.

L'avis de Bussy fut adopté par acclamation. Un de ses témoins monta à cheval et se rendit à Paris. La commission n'était pas facile, personne ne gardant son logis l'après-midi, à moins que d'être malade.

— Je ne me laisserai pas arrêter pour si peu, pensa-t-il ; je m'irai mettre sur le Pont-Neuf, et ce sera bien le diable s'il ne passe pas quelque plumet ou quelque gentilhomme à qui je puisse adresser ma requête.

Il n'y fut pas un quart d'heure qu'il vit arriver un mousquetaire du roi, qu'il ne connaissait pas. Néanmoins, ôtant son chapeau, il l'aborda poliment.

— Monsieur, lui dit-il, vous pouvez me rendre un grand service, à moi et au comte de Bussy-Rabutin.

— Monsieur, je suis trop heureux de vous être bon à quelque chose, ainsi qu'à M. le comte. De quoi s'agit-il?

— Nous avons une petite affaire à vider, il nous manque un ami, et à votre mine je juge que vous ne refuserez pas un emploi comme celui-là, ni un homme comme M. le comte.

— Je suis bien reconnaissant, Monsieur, de votre bonne opinion, et me voilà tout à vos ordres. Où faut-il me rendre?

— Montez en croupe, Monsieur, je vais vous conduire.

Il était tard, ils furent obligés de prendre des détours pour sortir de Paris ; enfin ils s'égarèrent, et, au lieu de se diriger vers le Bourg-la-Reine, ils prirent un autre chemin.

Pendant ce temps, les autres les attendaient, et l'impatience commençait à les gagner. Busc prit à part le comte de Bussy et lui dit :

— Voulez-vous me croire, Monsieur? Défaites-vous de vos amis, je me déferai des miens, c'est un embarras et voilà tout. Trouvons-nous seuls demain aux barrières du Louvre, nous nous arrangerons tête-à-tête. Il serait bien difficile que nous eussions terminé notre combat les premiers, nous ne serions pas satisfaits si on venait nous séparer, qu'en dites-vous ?

— Je dis, Monsieur, que votre pensée est admissible, que je l'accepte, et que j'en demeure tout à fait d'accord. Demain, à huit heures du matin, devant le Louvre, à cheval, avec un seul laquais, c'est convenu.

Les choses se passèrent ainsi que les principaux acteurs l'avaient décidé. Ils s'en allèrent sur le chemin de Vanvres et mirent l'épée à la main. Le soleil donnait dans les yeux de Busc, Bussy s'en aperçut et l'arrêta.

— Tournez le dos au fossé, Monsieur, dit-il, chance égale pour chacun de nous, s'il vous plaît, moi je me mets à dos ce rideau qui borde le chemin, de la sorte nous serons à ravir.

Ils changèrent de place, et dès la seconde passe Bussy enfonça son épée dans le poumon de son ad-

versaire, avec tant de force que, voulant la retirer, il tomba à la renverse. Busc tout blessé qu'il était, se jeta sur lui et le pria de demander la vie, et voulut lui donner de son arme dans le corps ; mais le comte esquiva le coup,qui lui effleura seulement les côtes. Crainte que Busc ne redoublât, Roger s'aisit la lame et se coupa les doigts, particulièrement le pouce ; il la lâcha. Son adversaire, profitant d'un reste de vigueur, lui mit l'épée à la gorge et l'obligea de lui rendre la sienne, après quoi il tomba en jetant un gros bouillon de sang par la bouche.

M. de Rabutin crut l'avoir tué, il prit ses deux épées et se réfugia à l'hôtel de Condé, où, en l'absence de M. le prince, Isabelle de Montmorency, sa femme, et mademoiselle de Bourbon, sa fille, depuis duchesse de Hongrie, le firent assurer de leur protection. Busc fut porté chez Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, lequel envoya complimenter Bussy et lui faire ses excuses d'avoir admis dans sa maison un homme qui s'était battu contre lui, en ajoutant qu'il le savait assez généreux pour ne pas craindre de lui déplaire en lui donnant retraite. Bussy renvoya l'arme de son adversaire, et raconta la chose comme elle s'était passée, en y ajoutant ses remerciements au comte d'Harcourt.

Tel est l'histoire de ce duel, racontée par le comte de Rabutin lui-même. J'en ai conservé tous les détails, car je ne connais aucun récit de ce genre, qui peigne mieux les mœurs de cette époque et le caractère de mon héros. Cette insouciance du danger,

cette chevalerie aventureuse, acceptant les périls sans savoir pourquoi, étaient un des traits remarquables de notre nation. Hélas ! combien ces généreuses idées ressemblent peu à nos calculs égoïstes d'aujourd'hui !

M. de Bussy préludait de cette manière aux grandes entreprises qu'il exécuta dans la suite. Ainsi furent les amusements de son jeune âge ; il y avait loin de ces hasards et de ces batailles, au paisible oratoire de Rubelle, où nous allons retourner.

IV

AMOUR DE MARIE BONNEAU

Parmi les jeunes gens avec lesquels mademoiselle de Rubelle dansa au bal de l'intendance, se trouvaient deux amis, descendant tous les deux d'honorables familles de robe, et tous les deux conçurent le dessein de s'en faire aimer.

L'un, conseiller au parlement de Paris, se nommait Jean-Jacques de Beauharnais, seigneur de Miramion, et l'autre, qui n'avait pas encore adopté de carrière, était fils de M. de Caumartin.

Venus par hasard à Orléans, pour une affaire de famille, ils ne s'attendaient pas à y régler le destin de leur vie. Accoutumés depuis l'enfance à se confier toutes leurs pensées, ils s'avouèrent l'impression qu'ils avaient reçue, tous les deux restèrent rêveurs, tou les deux se turent en même temps, et,

pour la première fois, un nuage passa sur leur amitié.

En se retrouvant le lendemain matin, ils allèrent l'un vers l'autre et se prirent la main. La Fontaine l'a dit et je ne saurais le mieux dire :

Qu'un ami véritable est une douce chose !

— Mon ami, s'écria Caumartin, j'ai besoin de vous parler un instant.

— Et moi aussi, répondit Beauharnais.

— J'aime mademoiselle Bonneau, je vous l'ai avoué hier.

— Et moi aussi.

— Mais comme votre amitié m'est plus chère que tout au monde, je viens vous faire une proposition.

— J'allais vous en faire une aussi.

— Peut-être ne voudra-t-elle ni de vous, ni de moi, et nous ne sommes pas gens à la violenter, peut-être aussi un de nous deux aura-t-il le bonheur d'être agréé par elle. Que fera l'autre alors ? Nous brouillerons-nous pour une femme? Verrons-nous briser cette affection, le plus ancien sentiment de nos cœurs ? Répondez-moi.

— Mon ami, vous avez deviné ma pensée, et je le comprends d'avance, votre proposition est la même que j'avais conçue. Agissons de concert, ne nous cachons rien, tâchons l'un et l'autre de réussir dans ce que nous désirons, et si l'un de nous triomphe, que l'autre respecte sa victoire, qu'il s'humilie devant le choix de mademoiselle de Rubelle, et que surtout il écarte toute idée de jalousie et de rancune. Je suis prêt à en faire le serment.

— Et je le fais comme vous de toute mon âme. Ainsi marchons dans la même voie, vers le même but. Celui qui l'atteindra tendra la main à son ami et celui-ci la prendra sans fiel. Il n'existera entre nous aucune arrière-pensée, nous nous regardons comme des frères, mademoiselle de Rubelle deviendra la sœur de l'un, la femme de l'autre, voilà tout.

Ils s'embrassèrent les larmes aux yeux et les saintes promesses furent échangées.

Pendant ce temps, Marie ne se doutait guère de ces déchirements et continuait sa vie contemplative. Elle allait de son oratoire à la prairie, et là, formant des guirlandes de pâquerettes et de liserons, elle les rapportait au château pour en parer son autel et le portrait de sa mère. Elle descendait aux heures accoutumées, mais sa pensée ne venait point avec elle. Elle écoutait sans entendre, regardait sans voir, enfin son existence réelle se passait dans son imagination, et le temps qu'elle donnait au monde lui semblait un rêve.

Un jour, son père monta chez elle et la trouva occupée à garnir son cabinet de sa fraîche parure.

— Marie, lui dit-il, je vais vous demander une faveur, me la refuserez-vous ?

— Je n'ai rien à vous refuser, mon père, car vous ne me demanderez rien que de juste, je ne l'ignore pas.

— Je désire que vous fassiez un peu de toilette aujourd'hui, mon enfant ; nous avons du monde

à dîner, deux personnes de Paris, et M. l'intendant et madame sa femme.

— Est-ce que cette robe n'est pas assez belle? reprit la jeune fille en souriant.

— Cette robe est trop simple pour votre fortune et pour votre position, il faut savoir s'habiller selon son état.

— J'obéirai, mon père.

— Et vous ne vous informez pas quelles sont ces deux personnes, vous n'éprouvez aucune envie de le savoir ?

— Que m'importe! repliqua-t-elle en souriant aux anges.

— Il vous importe plus que vous ne pensez, car ces deux personnes viennent ici pour vous, et ce sont des prétendus.

— Quoi ! tous les deux ?

— Tous les deux et d'un commun accord. Cette amitié si vive et si généreuse me les fait aimer aussi ; j'en fais grand état et je serais heureux de vous voir arrêter votre choix ou sur M. de Caumartin ou sur M. de Miramion.

Mademoiselle de Rubelle ne répondit rien.

— Que pensez-vous, ma fille? demanda M. Bonneau, après un instant de silence.

— Je pense, Monsieur, que je voudrais bien vous obéir, mais que, si vous me permettiez de rester fille, de vivre auprès de vous, de dépenser notre fortune en bonnes œuvres, je serais plus heureuse que la reine de France.

— Je ne veux pas vous contrarier, Marie, mais

voyez d'abord ces Messieurs et nous reprendrons cet entretien.

Mademoiselle de Rubelle parut au dîner mille fois plus jolie qu'à la fête de l'intendant; débarrassée des parures de mauvais goût, sous lesquelles se cachait sa beauté, vêtue d'une simple robe de pékin gris, avec des rubans roses, sa taille ravissante et son visage à la fois si touchant et si régulier, parurent dans tout leur éclat. Elle ne se montra ni hardie ni embarrassée, ses yeux se levèrent indifféremment sur les prétendants à sa main, elle les examina parce qu'elle l'avait promis à son père, et le résultat de cette première impression fut tout en la faveur de M. de Beauharnais.

Agé de vingt-six ans, beau, bien fait, sa physionomie présentait quelque chose de mélancolique, de fatal même, qui le rapprochait davantage des idées de la jeune fille. M. de Caumartin au contraire, vif, leste, élégant, au visage gai, à la bouche souriante, n'offrait rien de sympathique à Marie. Elle se dit dès lors :

— Si je suis obligée de faire un choix, ce pauvre souffrant me convient bien mieux que ce joli muguet.

Elle écouta dès lors et grava dans sa mémoire toutes les paroles de Miramion. Sa voix douce et triste, comme celle d'une femme, lui pénétra le cœur. Il raconta sa douleur à la mort de sa mère ; Marie, les yeux fixés sur lui, recueillait ces expressions désolées, si semblables à celles de ses

regrets. Des larmes roulaient à ses paupières, elle joignit les mains et s'écria, sans s'occuper des témoins de cette scène :

— Oh ! Monsieur, que je vous remercie d'aimer ainsi votre mère !

M. de Caumartin se sentit froid au cœur ; il comprit que ces deux orphelins, passionnés tous les deux de leurs souvenirs, auraient bientôt cessé d'être étrangers l'un pour l'autre.

— Voilà le moment du courage, pensa t-il, elle va l'aimer. Qu'ils soient heureux ! qu'ils ajoutent à leur bonheur tout celui que je perds, car jamais, je le sens, je ne retrouverai pour une autre femme ce que m'inspirait celle-ci. Il règne autour d'elle une atmosphère angélique, je ne sais si elle émane de son âme ou de sa beauté, mais c'est un charme irrésistible.

M. de Beauharnais en quittant la table offrit la main à mademoiselle de Rubelle. On se répandit dans les jardins, ils marchaient à côté l'un de l'autre, et la compagnie s'écarta à dessein.

— Voici un bien beau parterre, Mademoiselle, dit le jeune homme.

— N'est-il pas vrai, Monsieur ? et le petit bois là-bas est encore plus joli. J'y trouve toutes les belles fleurs dont je fais des couronnes à la vierge et au portrait de ma mère.

— Vous n'aimez rien autant que votre mère, Mademoiselle ?

— Oh ! non, Monsieur, et vous ?

— Moi, j'ai aimé ma mère plus que tout au monde

jusqu'à ce que j'aie compris un autre bonheur.

— Je ne crois pas qu'il en puisse exister de semblable, pour moi ; j'en trouve un sans bornes dans mes prières et dans mes regrets.

— Oh! vous ne connaissez pas le sentiment que j'éprouve, Mademoiselle.

— Non, mais je ne demande pas mieux que de le connaitre si vous voulez me l'apprendre.

Cette adorable naïveté appela un sourire sur les lèvres tremblantes du jeune homme.

— Plût à Dieu que j'en eusse la puissance, reprit-il.

— Essayez, j'y arriverai peut-être.

— N'avez-vous donc jamais pensé à vous marier ?

— Jamais. On y pense pour moi, je crois ; mais moi j'aurais bien préféré entrer en religion, s'il n'avait pas fallu quitter cette maison où a vécu ma mère.

— Et savez-vous ce que c'est qu'un mari pour une femme ?

— Je n'y ai point songé.

— Savez-vous ce que peut être un ménage bien uni, vivant sous l'aile de Dieu et sous la protection des saintes lois de la famille ?

— J'ai vu mon père et ma mère, Monsieur.

— Eh bien ! n'enviez-vous pas un sort semblable ? Ce souvenir ne vous donne-t-il pas à rêver ?

— Oh ! Monsieur, je ne suis point parfaite comme ma mère ; et je trouverais difficilement un homme tel que mon père ; je n'oserais donc aspirer à leur bonheur.

— Quelque parfaite que fût madame votre mère, vous, Mademoiselle, qui êtes un ange, vous suivez en tout ses traces ; et, s'il est donné à un homme d'imiter M. Bonneau, celui qui aurait l'honneur d'obtenir votre main vous rendrait ce qu'il a prodigué à sa compagne regrettée.

La jeune fille baissa les yeux et ne répondit pas.

— Vous aurais-je offensé, Mademoiselle ? Me trouvez-vous trop libre en vous parlant ainsi de ce qui occupe uniquement mon cœur ? Pour la seconde fois que nous nous rencontrons, c'est être bien hardi, sans doute ; mais la souffrance rend le temps lourd, et il me semble que je souffre depuis trop longtemps.

— Vous souffrez, Monsieur ? reprit-elle en levant sur lui ses grands yeux.

— Oh ! beaucoup, je vous assure.

— Et pourquoi ?... Je suis indiscrète sans doute en vous le demandant.

— Indiscrète... non, téméraire peut-être, car, si je vous le dis, vous refuserez de l'entendre.

— Oh ! non, Monsieur, je vous assure. Je vous trouve l'air si malheureux.

— M. votre père m'a autorisé à vous le dire Mademoiselle ; mais pardonnez-moi néanmoins si je tremble ; un mot de vous va combler ou détruire l'unique espoir de ma vie. Mademoiselle, je vous aime, je vous aime d'un amour immense, d'un amour sans bornes, et si vous daignez agréer cet amour, si vous daignez me permettre d'aspirer au

vôtre, ma vie entière ne suffira pas pour vous témoigner ma reconnaissance.

Marie devint très rouge et répondit d'une voix très basse :

— Monsieur, je n'ai encore aimé que mes parents et Dieu !

— Je ne l'ignore pas, aussi je tremble, vous êtes si pure, si céleste, nul n'est digne de vous !

— Oh ! Monsieur, je ne suis qu'une pauvre petite fille de province, bien simple, bien ignorante, dont les idées et les habitudes ne ressemblent en rien à celles des belles dames de Paris. Je n'aspire qu'au repos, à la retraite ; mon univers est dans ces murs, sous ce toit paisible ; mes joies sont dans la prière et dans l'aumône, je ne sais ni le monde ni ses plaisirs, je m'y déplais, je ne suis pas faite pour eux. Vous le voyez bien, Monsieur, que vous avez tort de m'aimer, et que je suis indigne d'un si grand honneur.

— Vous êtes un ange, Mademoiselle, je vous le répète, il faudrait vous adorer à genoux.

Marie ouvrait ses grands yeux étonnés, attendris. Ce langage, si nouveau pour elle, pénétrait jusqu'à son cœur, en dépit de sa raison. Elle ne trouvait point de réponse, point d'objections nouvelles ; un sentiment inconnu se glissait furtivement dans son âme, elle ne s'en effrayait pas, car elle ne le comprenait ni n'en devinait la portée. Seulement elle se sentit tout autre, et une troisième image, un nom étranger se joignit à celui de ses parents lorsqu'elle pria le soir. Son entretien avec M. de Beauharnais,

gravé dans son imagination jusqu'à la dernière syllabe, lui donna des distractions en face de son petit autel, elle se demanda vainement pourquoi le beau jeune homme et ses confidences revenaient si obstinément à son esprit : elle voulut penser à autre chose, elle repoussa ce doux fantôme. Mais alors il prit des ailes ; elle prêta ses traits aux chérubins dorés entourant son tabernacle. Il lui sourit, il lui montra les guirlandes de fleurs dont il couronnait sa tête, il la convia au banquet mystique des anges ses frères, et lui présenta la coupe mystérieuse de l'avenir. Pauvre enfant ! elle se perdit dans ces extases, elle se laissa enlever par ces béatitudes, et, lorqu'elle retomba sur la terre, elle y retrouva encore le visage si doux, le regard si tendre de M. de Beauharnais, la suppliant à deux genoux.

C'en était trop pour cette âme jeune et naïve, l'amour devint bientôt son maître, sans pourtant lui enlever la sérénité de la vie et la chasteté de ses pensées.

V

AMOURS DE RABUTIN

Le comte de Bussy fut envoyé, avec son régiment en quartier à Guise. Beau et charmant, spirituel et brave, âgé à peine de vingt ans, toutes ses idées se tournaient vers la galanterie, suivant les habitudes de son siècle et de sa naissance. Bien que hardi et vaniteux, il n'avait point encore cueilli les *myrtes de l'amour avec les lauriers de la guerre,* suivant l'expression du temps. C'est qu'à cette époque, un homme de qualité, tout hardi et tout vaniteux qu'il fût, respectait les femmes et n'osait rien auprès d'elles sans y être encouragé. Il allait se reposer pour la première fois, il chercha donc autour de lui une distraction, il ne la chercha pas longtemps.

Une dame de qualité dont le mari occupait un haut grade dans l'armée, aperçut une fois le jeune comte à la promenade; elle fut frappée de son

grand air et de ses belles manières, et se le fit présenter. Bien qu'à peine âgée de vingt-cinq ans, elle ne semblait pas des plus novices, et laissa voir promptement sa préférence pour un charmant plumet, si élégant, si leste, et si renommé déjà. Mais Bussy était timide, timide irrésistiblement. Il voyait, il comprenait les bonnes dispositions de la dame, et ne se sentait pas le courage d'en profiter, malgré tout son désir.

En même temps, une petite bourgeoise, presque aussi jolie, plus charmante peut-être, se présenta aux regards de Roger. Il s'en félicita sincèrement, car la timidité n'avait plus de prétexte et il se proposa de prendre auprès d'elle des leçons qu'il mettrait en pratique près de la grande dame. La grisette s'y prêta de bonne grâce; elle apprit au jeune homme tout ce qu'il voulut savoir, ne se montra point exigeante et ne demanda en échange que la gloire de ses conseils.

Bussy se crut alors bien plus hardi et essaya une nouvelle visite. Il s'arma d'une grande résolution, et se trouvant seul avec l'objet de sa flamme, il avança sa main, saisit celle de la belle dame et y imprima un baiser brûlant. Il se retira vite, honteux et craintif et n'osa pas même lever les yeux d'abord, tant il se supposait coupable. Enhardi enfin par le silence, il la regarda et, la trouvant rouge comme le feu, de son insolence, supposait-il, il s'imagina qu'il était perdu et qu'elle ne lui pardonnerait jamais.

Il se mit alors, pour l'apaiser, à parler de

choses indifférentes ; elle ne lui répondit pas, et, après un quart d'heure de monologue, elle l'interrompit en lui disant :

— Mon Dieu ! mon pauvre ami, que vous êtes timide pour un homme de guerre !

Il eût fallu plus que de la timidité pour ne pas comprendre, et Bussy, vaniteux et spirituel, ne se le fit pas répéter deux fois. Il balbutia des excuses, la dame ne lui laissa pas le temps de les renouveler, elle lui pardonna complètement, et bientôt ce fut lui qui donna des ordres dans sa maison.

Mais l'infortunée dame l'aima trop, et bientôt l'esprit inquiet, le cœur volage du colonel se lassa de cette bonne fortune trop facile. Il se dit que puisqu'elle prisait si fort sa conquête, il devait peu estimer la sienne. Belle, spirituelle, de qualité, elle perdit tous ses charmes en les prodiguant, il ne l'aima plus que du bout des lèvres, conserva *à peu près* de la reconnaissance, et ce fut tout.

« Je voyais bien que cela était injuste, dit-il, mais je n'y pouvais que faire, il plaisait à l'amour d'en ordonner ainsi... Lorsque les marques d'une grande passion ne donnent pas à celui qui les reçoit le plus grand plaisir du monde, elles lui donnent le plus grand chagrin, elles obligent fort ou elles sont fort à charge. »

Son heure d'aimer fortement n'était point venue, il n'avait pas trouvé encore le cœur destiné au sien et qui devait lui faire payer un jour ce qu'il infligeait si libéralement aux autres. Il fit ainsi, suivant son aveu, plusieurs *essais* qu'il appelle amou-

rettes, et auxquelles il n'accorde aucune importance.

En vain j'étais alors adoré de Sylvie.
Chacun doit deux tributs : sa franchise et sa vie ;
Mais le temps de payer est dans la main du sort,
Et l'amour a son heure aussi bien que la mort.

Ces vers de Bussy expriment sa pensée, et l'explication qu'il donne de sa cruauté envers cette pauvre femme et envers plusieurs autres qui eurent le malheur de l'aimer, *avant son heure*. Celle-ci, lorsque son régiment changea de garnison, voulut le suivre ; en vain lui représenta-t-il le tort qu'elle se ferait, elle lui répondit qu'elle préférait se faire tort que de mourir de douleur.

— Je m'en vais chez mon père, répondit le jeune homme, vous n'y pouvez venir avec moi.

— Je me déguiserai en page.

— On vous découvrira.

— Qu'est-ce que cela fait !

— On vous ramenera ici, on vous livrera à votre parente et on vous mettra au couvent.

— Je m'échapperai et j'irai vous rejoindre.

Que répondre à de pareilles raisons ? Ainsi Roger, fort embarrassé de cet amour sans bornes, ne savait plus à quel saint se vouer. Heureusement pour lui l'amoureuse tomba malade, mais si malade de sa douleur, qu'on désespéra de ses jour. Il daigna rester une semaine auprès d'elle, afin de savoir si elle en mourrait. La voyant condamnée, il s'en alla, le cœur navré, assure-t-il, attendre la nouvelle de sa fin à

son nouveau quartier. La malheureuse victime ne songea qu'à lui jusqu'au dernier moment ; elle déshérita son frère pour lui laisser son bien, ajoutant qu'elle ne désirait rien tant au monde que de l'en faire jouir et de lui laisser par sa mort une bonne somme de plus. Le ciel n'exauça pas ses vœux, elle guérit. Elle écrivit tout à son infidèle, qui lui répondit par ces deux vers :

Vous plaindre est tout ce que je puis
Vous faire en l'état où je suis.

On voit que notre siècle n'a l'invention ni des cruautés amoureuses ni des inversions. Ce distique est digne des plus beaux jours de la littérature romantique et de nos discussions du théâtre. Bussy ne parle plus de cette malheureuse dame, à laquelle la seule grâce qu'il fasse, pour prix de tant d'amour, est de ne pas la nommer dans ses mémoires.

En quittant Guise, le comte se rendit à Châlons, où il eut d'autres aventures amoureuses, dont une surtout avec une demoiselle de Romorantin, fille de Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, parente de Bussy, qui avait été maîtresse de Henri IV ; et elle surpassait par sa beauté toutes les dames de son temps. Sa fille hérita de cette beauté, et aussi de ses inclinations galantes. Cependant Rabutin ne fut point heureux près d'elle ; il s'en vengea en torturant une pauvre femme, qui, comme celle de Guise, eut la faiblesse de l'aimer véritablement, mais, encore une fois, *son heure n'était pas venue.*

On l'envoya à Moulins passer l'hiver, avec son régiment. Cette jolie ville a toujours été renommée par la bonne compagnie qu'elle renferme, et, dès cette époque, elle ne faillissait pas à sa réputation. Roger y trouva le meilleur accueil et toute sorte de plaisirs ; il s'occupa d'abord de ses soldats et ne songea qu'à eux, car la galanterie ne l'empêcha jamais de viser à son avancement et l'ambition fut à peu près sa passion première. Dans son auberge, logeait une jeune comtesse venue d'occasion en cette ville, et dont on vantait la beauté. Il se passa plusieurs jours avant que Bussy *daignât* la voir. Ce sont ses expressions. Un de ses amis, M. de Beauvoir, lui représente enfin que ce n'était point poli d'avoir si près une femme de cette qualité sans lui faire même une visite. Il s'y décida et il dit à ce sujet :

Et cela me fait bien connaître
Qu'on n'est pas de son cœur le maître
Et qu'assurément nos amours
Sont comptés, ainsi que nos jours.

— Cependant, mon ami, de la manière que vous me dépeignez cette dame, j'en pourrais devenir amoureux, et je n'ai pas le temps.

— Non, non, vous ne le deviendrez point, je vous réponds de votre cœur, et en tout cas une passion d'un jour sera détruite par une absence de vingt-quatre heures.

Ils allèrent donc ensemble chez la comtesse, où M. de Beauvoir le laissa. Bussy, beaucoup plus effronté que son âge, débuta fort cavalièrement par

lui dire qu'il n'était pas venu plus tôt dans la crainte de perdre sa franchise, et qu'il n'avait pas le loisir de courir après.

La dame en rit beaucoup et le plaisanta sur sa poltronnerie ; au moment où il la quittait, elle ajouta :

— Il faut que je vous avoue, Monsieur, qu'avant de vous avoir vu je vous prenais pour un sauvage, qu'on ne pouvait apprivoiser ; mais je suis bien détrompée, et je ne doute pas aussi que vous ne me trouviez point si dangereuse que vous l'aviez pensé.

— Vous l'êtes si fort, Madame, répondit le comte, que voilà mon voyage de Bourgogne rompu.

La dame sourit derrière son éventail et prit un de ces airs conquérants que les femmes adoptent sur le champ lorsqu'il s'agit de combattre. Elles chantent victoire avant d'entrer en campagne, afin d'effrayer les adversaires. Bussy n'était pas homme à avoir peur de si peu de chose. Il revint le lendemain, armé de toute pièce, et commença l'attaque avec toute la liberté d'esprit que lui laissait un cœur froid et une imagination tranquille. La comtesse, préparée à tout, accepta la joute et se tint sur la défensive, sa volonté étant à peu près arrêtée de rendre la place, lorsqu'elle serait certaine d'imposer ses conditions au vainqueur.

Hélas ! combien d'entre nous *se croient ainsi certaines* d'imposer leur joug et reçoivent au contraire celui de leur esclave.

Les choses allèrent au mieux de part et d'autre. Le tournois à arme courtoise continuait d'une manière brillante et chacun déployait sa science.

Un malin génie se plaça à la traverse et sembla tout renverser. Le marquis de Saint-Germain-d'Achon arriva à Moulins ; après une entrevue d'une demi-heure, il devina les projets de Bussy et le peu de résistance qu'il rencontrerait.

Jaloux, sans être amoureux, ce qui est la pire espèce de méchants en pareil cas, il résolut de détruire cet échafaudage d'espérance. Il alla droit au but, raconta à la dame les aventures vraies ou fausses du jeune colonel, lui inspira une crainte réelle de son caractère, et ne la laissa que bien endoctrinée et bien résolue à repousser ce dangereux séducteur.

La vanité, principal trait de son caractère, empêcha Bussy de comprendre du premier mot le danger qui le menaçait. Cette vanité, misérable défaut, s'allie rarement à un cœur noble et à une âme élevée. Il remarqua la froideur de la jeune femme, ses manières réservées, mais il les prit, au contraire, pour autant de preuves de sa défaite, et se félicita de sa conquête, en savourant d'avance les suites.

Cette erreur dura jusqu'à la veille du départ de la dame, où Bussy, se trouvant tête à tête avec elle, essaya d'obtenir une entrevue à son château.

— Venir à mon château, Monsieur ! lui répondit-elle. Et pourquoi faire ? Notre connaissance, tout agréable qu'elle soit pour moi, doit se terminer là. Vous avez beaucoup d'esprit, beaucoup de grâce dans les manières, vous êtes un homme de bel air à la cour et de courage à la guerre, mais je ne crois pas que mon mari vous trouve de très parfaite compagnie pour une jeune femme. Et moi-même...

— Et vous, Madame, ce me semble, vous m'avez honoré de quelques paroles qui...

— Paroles en l'air, Monsieur ! moquerie ! N'êtes-vous donc pas accutumé à cela à Paris ? En province nous ne faisons autre chose, nous jouons ainsi sans conséquence, et une fois qu'on se quitte on n'y pense plus.

— Tous êtes bien heureuse, Madame, et bien cruelle, répondit Bussy, en soupirant ; quant à moi, j'y penserai toujours.

La comtesse éclata de rire.

— Quoi ! tout de bon, vous avez été assez fou pour croire que je vous aie parlé sérieusement ?

Bussy resta honteux et accablé sous le coup ; sa vanité se révolta et il jura d'en avoir vengeance. Il devina promptement d'où partait l'attaque, mais il se garda de le montrer, et prit un air si triste, si douloureusement affecté que la jeune femme à son tour en devint la dupe.

— Il est donc vrai, Madame, je me suis trompé ; vos doux regards, vos paroles bienveillantes ne venaient pas de votre cœur, il faut renoncer à cette illusion si chère dont je m'étais bercé. Plus d'amour ! Mais, Madame, vous ne voulez pas que je meure, vous ne voulez pas punir ma présomption involontaire en me privant de tous les biens que j'ai rêvés, vous me permettrez au moins d'être votre ami.

— Oh ! pour cela, Monsieur, j'en suis ravie, et très volontiers.

Saint-Germain écoutait à la porte, il se défiait de la fragilité de la dame ; il se hâta d'entrer, car il sa-

vait, par expérience sans doute, combien le terrain devient glissant de l'amitié à l'amour. La comtesse se montra sur le champ glaciale ; Roger ne douta plus que le marquis ne fût le conseiller perfide et il sortit la rage dans le cœur.

M. de Beauvoir le consola de son mieux, il suggéra plusieurs plans. Le comte ne voulait à aucun prix renoncer à sa victoire, à présent qu'on la lui disputait réellement. Ils convinrent d'un stratagème. Il ne fallait pas penser à détromper la jeune femme tant que le marquis serait là : il comptait, pour plus de sûreté, la mettre en carrosse, afin d'être bien certain qu'elle échappât aux pièges tendus à sa vertu. En conséquence, les deux étourdis se présentèrent pour prendre congé de la belle ; le marquis ferme à son poste, bien résolu de ne pas leur quitter la place, attendait leur départ avant de s'en aller aussi.

Le moment arriva de monter en voiture, Bussy donna la main à la dame, et en lui faisant une grande révérence, il lui dit :

— Si vous le trouviez bon, Madame, mon cousin et moi nous irions vous conduire à une lieue ou deux de Moulins, dans la crainte que vous ne rencontriez quelques-uns de nos soldats, ils pourraient vous voler.

— Volontiers, Monsieur, je vous serai très obligée si vous voulez prendre cette peine.

Ces mots furent à peine prononcés que Bussy et Beauvoir s'élancèrent dans le carrosse, à la place des deux gentilshommes de la marquise, qui montèrent à cheval ; ils adressèrent un superbe salut à M. de Saint-Germain, resté ébahi à les regarder.

Trois joyeux éclats de rire partirent à la fois, au moment où la lourde machine tournait la grande porte ; ils avaient l'air d'écoliers échappant à leurs régents, et la comtesse n'était peut-être pas la moins contente des trois.

— Convenez, Messieurs, dit-elle, lorsqu'ils eurent bien ri, convenez que ce pauvre marquis faisait une drôle de figure.

— Convenez, Madame, répondit le comte, en prenant son grand air, convenez qu'il mérite toute espèce de mauvais traitement de ma part, car il m'a joué un tour indigne.

— Un tour ? je ne comprends pas, répliqua-t-elle avec un sourire innocent.

— Oh ! que vous me comprenez à merveille et que vous savez très bien tout ce que je lui dois !

— Lui devez-vous quelque chose ?

— Quinze jours de rage, de douleur, de regrets, pour lesquels sa figure de tout à l'heure me paraît un faible dédommagement.

— Vous croyez ?

— Ne raillons pas, Madame, et faites-moi la grâce de me confesser franchement tout ce que ce méchant homme vous a pu dire de moi.

— Ce qu'il m'a dit de vous, Monsieur le comte ? mais rien que ce que l'on en publie partout, je vous, assure. Il m'a parlé de vos brillantes qualités, de votre bravoure, de vos succès près des dames, de votre faveur à la cour, ce n'est point du mal de vous je pense ?

— C'est bien pis !

— Vous trouvez ?

— Ce sont des calomnies.

— Des calomnies, vos succès ! Des calomnies, votre bravoure ! Des calomnies, votre faveur ! Que voulez-vous donc prendre pour des éloges ?

Bussy se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Auriez vous l'obligeance, Madame, de me répéter l'un après l'autre ce que vous appelez des éloges ?

— De tout mon cœur, je m'y complais beaucoup. Louer ses amis, ou les entendre louer est une si douce chose ! Et vous êtes mon ami, n'est-ce pas ?

— Votre ami, Madame !... sans doute, mais parlez de grâce !

— Eh bien, je vous l'ai dit, le marquis assure que vous êtes brave comme César.

— Vraiment !

— Oui, mais il ajoute que vous vous battez en soldat, que vous n'entendez rien ni à la tactique, ni à la discipline.

— Ah ! c'est bien.

— Il vante la faveur dont vous jouissez près du roi et de M. le cardinal ; mais il assure que vous ne la garderez pas longtemps, par ce que votre caractère est rebelle et votre conduite insoumise.

— De mieux en mieux !

— Vous avez de l'esprit, beaucoup d'esprit, du savoir même, mais...

— Mais ?

— Mais votre esprit est caustique, méchant, dangereux et votre savoir superficiel.

— Le bon louangeur !

— Vous avez eu des succès brillants en amour et vous en êtes digne ; pas un jeune seigneur n'est mieux fait, plus aimable et plus séduisant.

— C'est bien heureux ! je lui pardonne tout le reste en faveur de cette belle justice, et je ne demande plus que de vous en voir aussi persuadée que lui.

— Mais !.... interrompit-elle d'un ton magistral.

— Ah ! il y a un mais !

— Il y en a deux, il y en a trois, il y en a toute une brigade ; c'est là que gît la difficulté, et, si vous n'êtes pas content de ce panégyrique, vous êtes certainement le gentilhomme de France le plus difficile à satisfaire.

— Voyons, j'écoute, Madame.

— Vous connaissez Orondate, Galaor, Alcibiade ; leurs exploits galants ne sont que des maladresses en comparaison des vôtres.

— Cela ne va pas trop mal.

— On peut accepter vos vœux, si on ne craint de perdre ni son cœur, ni sa réputation, ni son bonheur. Vous êtes de ces gens qui préfèrent l'éclat au mystère ; vous n'êtes pas joyeux, à moins que d'avoir enterré autant de belles dans chaque garnison que vous avez eu de chevaux tués à la bataille. Vous montrez vos trophées, vous les feriez volontiers porter devant vous comme les triomphateurs romains. Trop au-dessus des faiblesses humaines, vous n'aimez pas, vous n'aimez jamais. Vous consentez qu'on vous aime, tout au plus, et encore ne faut-il pas d'excès, sous peine de vous déplaire.

— Ce monsieur aurait dû se faire historiographe de la cour ; il excèle dans les portraits.

— Oh ! ce n'est pas encore tout ce qu'il pense de vos belles qualités, monsieur le comte ; je n'ai pas vu de justice mieux rendue et de vertus plus appréciées.

Bussy comprit qu'il marchait sur un mauvais terrain et qu'en continuant à jouer de la sorte, il prolongerait l'escarmouche ; il changea de batterie. Prenant un air triste et même désolé, il saisit la main de la comtesse, leva sur elle des yeux humides et se rapprochant d'elle, il murmura :

— Vous l'avez cru ?

Il va sans dire que Beauvoir regardait par la portière et n'entendait ni ne voyait rien de toute cette scène.

Elle ne répondit pas d'abord, mais elle rougit. Roger s'en aperçut et répéta :

— Vous l'avez cru, Madame ?

— Le moyen de ne pas croire le bien qu'on me répète de vous, et pouvais-je douter de vos succès près des autres, lorsque...

— Lorsque ?...

Bussy baisa la main qu'il tenait.

— Vraiment, monsieur de Bussy, s'écria la jeune folle en la retirant, vous voulez donc que je sois bien sûre de vos conquêtes.

— Je veux que vous n'en doutiez pas. Et l'on ne sait parfaitement que ce que l'on éprouve soi-même.

— Ah ! c'est bien hardi !

— Qui est hardi ? Vous, ou moi ?

— Tous les deux.

— Comment ?

— Vous de m'aimer, de me le dire, et moi de l'entendre.

— Où est le danger ?

— Dans ma coquetterie, ou dans votre inconstance.

— Ne craignez pas plus que moi, je ne suis pas plus inconstant que vous n'êtes coquette.

— La bonne garantie !

— Aussi pourquoi oser me traiter ainsi ?

— Oser !

— Sans doute, si je ne suis pas de bonne foi, c'est périlleux ; si je parle vrai, c'est cruel.

— Cruel ! Ah ! Monsieur !

— Oui, Madame, bien cruel, bien inhumain. Être si belle, si jeune et déjà si méchante !

La comtesse ouvrit ses beaux yeux, Bussy les rencontra ; que disait ce regard ? Je ne sais, mais ils parlaient ensuite si bas, si bas, qu'il m'a été impossible de les entendre.

La journée avançait, ils étaient loin de Moulins, on ne craignait plus les soldats, et l'on ne parlait pas de retour. Lorsque le soleil se coucha, la comtesse s'écria tout à coup :

— Ah ! mon Dieu, comment retournerez-vous ?

— Ah ! mon Dieu ! je n'y ai pas pensé.

— Il est bien tard, vous arriverez de nuit.

— Et nous sommes bien près de la couchée, si j'allais jusque-là ?

— Oh ! ce serait indiscret à moi !

— Comtesse !

— Et mes gens !

— Nous sommes deux.

— Ah ! c'est vrai ! Eh bien ! allons donc à la couchée !

VI

ENCORE LES AMOURS DE BUSSY

Le lendemain au réveil, le comte se présenta à la belle voyageuse. Il lui demanda si elle avait dormi, l'assurant que, quant à lui, il n'avait que fermé l'œil.

--- Je le crois bien, les lits d'auberge !

— Je n'aurais pas trouvé un meilleur sommeil dans la chambre d'un palais, et vous le savez bien, Madame, pourquoi me railler encore ? Vous m'aviez promis qu'il n'en serait plus question.

— Que voulez-vous ? l'habitude.

— Il vous faut une punition, consentez-vous à l'accepter de moi ?

— Si elle me plaît.

— Permettez-moi de vous accompagner encore une ou deux lieues.

— Oui, répondit-elle avec un sourire plein de promesses, une ou deux lieues, pas davantage.

— Oh ! non, pas davantage. Ce serait sans raison.

— Sans raison aucune. Il faut retourner.

— C'est indispensable.

— Montons en carrosse. Si nous donnions un livre à ce bon M. de Beauvoir ; il n'aime pas à causer, je crois, et je ne hais rien tant que de contraindre les gens.

— En voyage,il faut toute liberté. Beauvoir, voici un livre, et tu liras, ajouta-t-il tout bas, quand tu en devrais prendre la fièvre quartaine à force d'ennui.

— Merci.

M. de Beauvoir lut ; la journée se passa ainsi, on ne parla plus de séparation, ni de la nécessité *indispensable* de retourner à Moulins.

Au moment d'atteindre le second gîte, même étonnemen que la veille, même cérémonie, même dénouement. Ce gîte était chez un parent de la dame, mais on ne le vit pas, il avait réellement la fièvre quartaine. Ce ne fut pas le pis ! La femme restait pour leurs péchés ; ils arrivèrent la nuit, par la neige, la maîtresse du lieu vint au devant d'eux et les précéda, avec force compliments, dans la salle où elle les voulait recevoir. Les voyageurs transis se regardèrent. La salle plus basse que le sol, dont les murs suintaient l'humidité, décarrelée en beaucoup d'endroits, leur offrait une vaste cheminée vide et sombre comme un antre. On leur apporta des chaises

à dossier, non garnies, et on les rangea en rond, autour de ce foyer désert. Ils commencèrent par garder le silence, car cet accueil les glaçait de toute manière.

Enfin, la comtesse, incapable de se contraindre, demanda à sa cousine :

— Madame, ne fait-on point de feu ?

— Madame, répondit Bussy avec un tel sang-froid qu'il sembla répondre une politesse, on est allé abattre les arbres, afin de vous mieux chauffer.

La cousine remercia Roger par un sourire d'intelligence et reprit ensuite :

— Monsieur le comte a raison.

— Que Dieu ait pitié de nous ? murmura la comtesse, nous devons être changés en glaçons.

On entendait à côté pétiller le feu de la cuisine. Bussy, tout amoureux qu'il fût, grelottait près de sa maîtresse et avait grande envie de cette aubaine ; mais il n'osa pas la quitter, les femmes tiennent tant aux petites choses !

Beauvoir, profitant de ses bénéfices de confident, se leva alors, sans la moindre vergogne, disait Bussy, et sous prétexte de hâter la venue des domestiques, il alla s'inslaller devant le brasier des marmitons. Un quart d'heure après, deux paysans apportèrent sur leur dos une charretée de bois, couvert de neige, et le jetèrent dans l'âtre, et une servante y déposa gravement une botte de paille si mouillée qu'il n'y eut pas moyen de la faire prendre, et que les voyageurs faillirent étouffer de fumée.

— Par ma foi ! murmura Bussy à l'oreille de sa

maîtresse, elle m'a pris au mot, et je ne croyais pas si bien dire.

— Attendez, Madame, interrompit la bonne dame de céans, ceci est facile à réparer. En vidant les paillasses, nous allons avoir de la paille toute sèche, et bientôt notre feu fera merveille.

— Sur quoi coucherons-nous, continua Bussy de même.

— Commençons par nous chauffer, nous verrons après.

Les paillasses furent éventrées, on joncha de leurs débris le pavé de la salle, déjà si propre, et lorsque chacun eut bien soufflé, lorsque toute la paille fut brûlée, il résulta de cette belle œuvre que la neige fondit, qu'elle fit une espèce de mare autour de la cheminée et qu'elle força la compagnie à se retirer jusqu'au bout de la chambre.

La gravité du jeune couple n'y put tenir, et avec l'insouciance de leur âge ils se mirent à rire aux éclats. La maîtresse de la maison ne s'en montra pas déconcertée, elle continua son système d'inondation, sous prétexte d'échauffer la pièce et réussit peut-être à la laver, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, et ce qui amena deux pouces de boue, dans laquelle traînaient les jupes de la comtesse, mais elle n'en riait que de plus belle !

En ce moment, un domestique entra et prévint le comte qu'un moine augustin, arrivé de Moulins à l'instant même, demandait à lui rendre des lettres de la part du lieutenant-colonel de son régiment. Il alla à la porte lui parler, et là il reconnut Beau-

voir, qui s'était fait un capuchon du grand collet noir de son manteau de deuil, en nouant ses cheveux par derrière. Il n'en fit pas semblant et priant le bon père d'approcher du feu, il le présenta à la maîtresse du logis.

— Nous parlerons d'affaires après souper, mon père, chauffez-vous d'abord et reposez-vous.

— Hélas ! monsieur le comte, ce n'est point ici le feu de l'enfer.

— Pas même celui du purgatoire, mon père, et je voudrais être sûr de n'en pas trouver de plus ardent en l'autre monde.

Ni la comtesse ni sa cousine ne reconnurent Beauvoir, tant il jouait bien son personnage. Il reprit d'une voix nasillarde :

— Cette vie est pleine d'accidents et d'incommodités, Madame, et il nous faut espérer dans l'autre pour nous en dédommager. Ne sommes-nous pas condamnés à tout souffrir ? Le froid, le chaud est pour nous autres, pauvres religieux, à qui nos vœux interdisent les bonnes auberges, n'avons-nous pas surtout les méchants gîtes ? Ah ! qu'il nous faut de résignation à la volonté de Dieu pour accepter tant d'épreuves !

— Vous êtes des saints, mon père, répondit pieusement la cousine, et les moines de votre ordre qui nous font l'honneur de nous visiter souvent, parlent tous de même.

— Je ne les croyais pas si judicieux, répondit le comte.

— N'admirez-vous pas ce religieux, dit tout bas

la comtesse, qui va justement lui dire son fait ? C'est Dieu qui nous l'envoie pour notre vengeance, et je voudrais qu'il continuât jusqu'à demain.

Le comte se tenait à peine d'éclater de rire, en songeant combien les dames étaient trompées, et qu'elles prenaient ainsi un huguenot pour un augustin. On apporta le souper.

— Où est M. de Beauvoir ? demanda la jeune femme.

— Il s'est senti mal à son aise, Madame, répondit le laquais, instruit de tout, et s'est allé coucher sans vouloir rien prendre.

— Ah ! c'est dommage, continua la maligne pièce, en regardant Bussy, car voilà un excellent souper.

Le souper, digne du feu qui le précédait, n'avait point son second dans les annales de la cuisine.

Les potages ressemblaient à de l'eau cuite ; les volailles couraient encore à l'arrivée des voyageurs, le pain, enfourné pour eux, cuisait *de souvenir* sur la table ; le vin, tiré à la hâte, était aigre et trouble ; le linge, lavé pour cette circonstance, n'était pas même tordu, et la chaleur des mets faisait fumer la nappe, entourait les convives d'une vapeur, qui devint un nuage épais, et acheva d'éclipser la lumière de deux petites chandelles, placées dans des flambeaux de fer blanc. L'argenterie, à force d'usage sans doute, n'avait plus que l'épaisseur des oripeaux, et Bussy, assez maladroit de sa nature, rompit une cuillère entre ses dents, en se déchirant la lèvre.

— Mon Dieu ! que d'excuses je vous dois, Monsieur, répétait la dame du logis. N'est-il pas vrai, ma cousine, que tout ceci est détestable ?

— Madame...

— Non, pardonnez-moi et, dites-le, ce ragoût sent la fumée, cette dinde est trop faite, cette fricassée n'a pas de sel. Avouez-le et permettez-moi de m'en excuser encore.

— Tout est excellent, Madame, je vous assure, et nous sommes au mieux.

La comtesse commençait à s'attrister pourtant. Bussy, pour lui rendre un peu de joie, la mit au fait du déguisement de Beauvoir ; alors, ne se contraignant plus, et charmée de tenir un sujet avouable, elle raconta tout haut cette espièglerie. Ce furent des rires fous jusqu'à la fin du repas, qui ne finissait pas.

Ils se mouraient de froid et de faim, mais ils riaient. C'est tout simple, ils s'aimaient et ils étaient jeunes !

On quitta la table, et Bussy dit à la comtesse :

— Je vous engage, Madame, à vous retirer ; la journée de demain est longue et nous devons nous lever de bonne heure.

— Vous vous moquez, Monsieur, et ma cousine ne vous écoutera pas. Ce que vous avez de chemin à faire n'est qu'une plaisanterie. D'ailleurs on ne peut se coucher sitôt après avoir mangé, la digestion n'est pas faite, et c'est dangereux.

— Oh ! pour la digestion, Madame, vous ne devez pas être en peine, je vous en réponds, madame vo-

tre cousine n'a pas l'estomac si méchant que vous le pensez

— Mais, Monsieur, vous nous ferez bien l'honneur de prendre un mauvais déjeuner avant de partir ?

— Mon Dieu ! Madame, n'êtes-vous donc pas contente du souper que vous nous avez donné, et voulez-vous faire crever les gens ?

— Vous êtes trop obligeant, Monsieur. Mais, puisque ma cousine veut se retirer, laissez-moi donc voir dans sa chambre si le feu est allumé.

— Oh ! Madame, répondit la comtesse, cela n'est pas nécessaire, et je suis sûre, de toute façon, que je ne perdrai pas au change.

En effet, la salle où ils soupaient, inondée par la fumée, envahie par la boue, commençait à n'être plus tenable. On se mit donc en marche vers la chambre à coucher : mais, au grand étonnement des voyageurs, il fallut traverser une immense cour, remplie de neige, achever de se mouiller les pieds, de se morfondre, le tout pour arriver à un chenil, aussi enfumé et aussi froid que l'autre. Quelque misérable qu'il fût, c'était cependant un palais, comparé au trou destiné aux deux jeunes gens. On faisait des tonneaux dans cette pièce, on délogea le tonnelier pour les y mettre. Leur lit était si commode qu'une fois couchés, la couverture leur venait aux genoux et qu'ils durent attacher ensemble le lit de plume, leur unique matelas, et leur drap, pour se couvrir les jambes. Aussi ne dormirent-ils pas et passèrent-ils la nuit à rire et à plaisanter, suivant l'usage de leurs vingt ans.

Ils se levèrent avant le jour, et partirent se tenant les côtes des grands airs de leur hôtesse.

— Maintenant, monsieur de Bussy, dit la jeune femme, dès qu'ils furent remontés en carrosse, je ne vous laisserai plus retourner à Moulins ; vous êtes trop près de chez moi, il faut que vous y veniez.

— En vérité, Madame, vous me comblez ; mais je n'oserai pas accepter.

— Il le faut absolument, Monsieur ; je vous dois un dédommagement pour le mauvais gîte où je vous ai conduit hier ; vous avez besoin de dormir.

— Songez donc que je n'ai ni mes gens ni mon bagage, que je suis réduit à un seul habit, comment voulez-vous que je fasse ?

— Le comte vous en prêtera ; vous trouverez tout ce qu'il faut chez lui. Il sera charmé de vous voir et de faire connaissance avec vous.

— Qu'en dis-tu, Beauvoir ? dois-je me laisser séduire?

— Si Madame veut bien en prendre la peine, tu me sembles un heureux coquin.

Bussy baisa la main de sa belle, pour toute promesse, et on continua la route vers le château, où on arriva le soir, et où on ne trouva pas le mari. La comtesse le savait-elle ? c'est ce que nous ignorons ; elle n'en feignit pas moins une grande surprise, en apprenant surtout qu'il resterait absent trois semaines ou un mois. Les deux cousins promirent alors, et de très bonne grâce, de désennuyer la jeune femme pendant quinze jours, et sur-le-champ

elle attacha un page à leur service, fit mettre à leur disposition le linge et les collets de son mari, et leur servit un souper dans lequel ils obtinrent une ample compensation à celui de la veille.

La grande hospitalité qu'ils reçurent dans cette maison, la beauté et la quantité de l'argenterie, des laquais, du linge de table et de lit ; le mobilier, le dais sous lequel on les coucha, les soins et les attentions de toute sorte qui leur furent prodigués formaient un contraste piquant avec la bicoque du voyage.

— Vous l'avez fait exprès, Madame, disait Bussy ; vous nous avez fait voir l'habitation de madame votre parente, afin que la vôtre nous parût plus royale, il n'en était pas besoin.

Cependant toutes ces belles choses ne satisfaisaient pas le comte ; il n'était pas venu pour cela ; mais les espions les plus incorruptibles les entouraient, et, malgré la bonne volonté de la jeune femme, leur intimité se réduisait à bien peu de choses. Je raconte en grands détails cette aventure, parce que je n'en sais pas une seule qui nous fasse connaître avec plus de vérité les mœurs du temps, non pas tels que nous nous les figurons, mais tels qu'elles étaient.

Je suis pas à pas le récit de Rabutin lui-même, sans y rien changer. Il faut toute la certitude de cette autorité pour oser risquer ce qui va suivre. Les mémoires du comte de Bussy ont été lus par beaucoup de ses contemporains, à qui il les avait communiqués ; ils ont paru presque de son vivant, et

par conséquent on ne peut douter qu'ils ne peignent au naturel les habitudes de son époque, car ils n'élevèrent aucune réclamation.

Roger de Rabutin raconte donc que la maison de la comtesse était faite *comme celle qu'on représente où il revient des esprits. Il les craignait sans les croire* et se faisait enfermer chaque soir à double tour par le page attaché à sa porte, puis il s'enfonçait sous ses couvertures, pour ne rien entendre qui lui fît peur. Bussy, le brave des braves, ne se donne pas pour un esprit fort.

Un soir, qu'il s'était caché plus encore qu'à l'ordinaire, il entendit un grand bruit à sa porte et elle s'ouvrit toute grande, donna passage à six femmes parfaitement inconnues, portant les unes de grands bassins, remplis de viandes et de confitures, les autres des flambeaux allumés. Elles couvrirent la table, sans rien dire, au grand étonnement du jeune homme, qui se rappelait à part lui les contes de fées et les soupers servis sans qu'on sût pourquoi. Trois demoiselles, qu'il avait déjà vues ailleurs, entrèrent ensuite, précédant la comtesse, en déshabillé fort galant ; elle vint s'asseoir près de son lit, fit apporter les viandes et les confitures, puis ils se mirent à manger tous les deux, servis par toute cette bande, comme s'ils étaient dévorés de faim.

Les demoiselles soupèrent ensuite : Bussy proposa, quand elles eurent fini, d'abandonner le reste aux servantes.

— Mais, dit-il, Madame, elles n'oseront pas manger devant nous. Venez avec votre première demoi-

selle suivante vous mettre sur mon lit, fermons les rideaux et causons entre nous pendant que ces bonnes filles s'amuseront.

Cette suivante était un Argus, la surveillante attitrée de la comtesse, celle qu'ils n'avaient pu jusque-là ni écarter ni attendrir. Elle trouva toute simple cette familiarité, prit la place qu'on lui donnait, et rit, folâtra, joua en tiers avec les deux amants, qui profitèrent de cette occasion en véritables amoureux qu'ils étaient. Après être restés ainsi plus de deux heures, on se sépara, et cette aventure fut contée à tout le monde. Il ne vint à la tête de personne d'en médire et de la blâmer, elle passa seulement pour une excellente plaisanterie de carnaval.

Cependant la demoiselle ne se démentait pas de sa sévérité ; on lui détacha M. de Beauvoir, qui se dévoua pour son ami et parvint, après des essais infructueux, à leur procurer un tête-à-tête d'un quart d'heure. Mais la suivante, en fille entendue, ne voulant blesser ni les intérêts de son maître, ni les siens, envoya à sa place un gentilhomme de la maison. Il arriva trop tard, dit Bussy, *mais trop tard pour mon amour : la comtesse mourait de peur comme un enfant qui craint le fouet, et moi, je me retirai dans ma chambre, maudissant les domestiques qui croient tout perdu quand leur maître est...* TROMPÉ.

Ils le crurent si bien que toute la maison se mit en révolte, que la gouvernante d'abord et les gens ensuite, traitèrent les deux jeunes gens de façon à

les effrayer presque. La comtesse ne vivait plus, elle pleurait sans cesse, et souffrait sans se plaindre les impertinences de ses gens, malgré les remontrances de Bussy. Les choses en vinrent au point que Beauvoir lui-même leur dit, dans un conseil qu'ils tinrent tous les trois :

— Vos domestiques ou veulent nous assassiner ou nous faire peur, afin que nous déguerpissions. Pour l'assassinat, il n'y a point d'apparence, ce serait mener un bruit que leur maître lui-même ne voudrait point ; quoi qu'il en soit, je suis d'avis que nous délogions dès demain. Qu'en dites-vous, Madame ?

— Mon Dieu ! je suis bien embarrassée, car j'ai grand peur, pour vous et pour moi, et cependant je voudrais que vous ne vous en allassiez pas. Je suis de votre avis, je ne crois pas qu'on veuille rien entreprendre sur vous maintenant, mais je crains le retour de mon mari, pendant que vous êtes ici chez moi.

— Et moi, Madame, je ne le crains pas de la manière dont je l'ai ouï dépeindre. Il est vieux, ses grands feux sont passés, et sa prudence l'obligerait à rompre sans éclat notre commerce. Pour vos gens, ce n'est pas la même chose, assurément ils ont un mauvais vouloir contre nous ; je demeure d'accord avec M. de Beauvoir que le bon sens ne voudrait pas qu'ils nous assassinassent, mais je les tiens assez sots pour le faire, et c'est pourquoi, mon cousin, il faut que nous couchions ensemble cette nuit et que nous venions demain dire adieu à Madame, dès qu'elle sera éveillée.

La comtesse pleura beaucoup, Roger lui jura de l'aimer toute la vie ; elle ne manqua pas de lui riposter par le même serment. Ils prirent des mesures pour s'écrire, se répétèrent mille fois la même chose, car, selon Bussy, l'*amour est un grand recommenceur*, et se séparèrent pour ne plus se revoir que quatre ans après.

Afin de terminer de suite ce qui regarde la comtesse, je dirai qu'ils se retrouvèrent à Paris. Le comte, plus par curiosité que par amour, pria un de ses amis, habitant le logis de la dame, de l'y conduire. Il ne lui dit rien de ce qui s'était passé entre eux ; pourtant il gardait rancune à la Bourbonnaise d'avoir été oublié si vite, mais il tenait à honneur sa discrétion.

— Madame, dit l'introducteur, c'est M. le comte de Bussy.

Elle s'était aguerrie depuis leur séparation et ne s'effrayait plus pour si peu de chose.

— Quel Bussy ? demanda-t-elle, comme si elle ne l'avait jamais vu.

— C'est Bussy-Rabutin, Madame, répondit l'ami.

— Non, Madame, interrompit le comte indigné de son effronterie et incapable de contenir une méchanceté, c'est Bussy de Moulins.

Elle devint toute rouge, et lui fit ses excuses de ne l'avoir pas reconnu.

— On change tant en quatre ans, ajouta-t-elle.

— Oui, Madame, et j'en connais même à qui il ne faut pas tout ce temps-là.

La comtesse trouvant le terrain glissant, quitta ce discours et parla d'autre chose. Mais Bussy n'était pas homme à se contenter ainsi ; il lui fallait une vengeance, et il l'obtint. Il se fit aimer, ou du moins il sut être heureux près de cette femme, l'obligea, par de feintes jalousies, à renvoyer tous ses soupirants, la força de venir au cours avec lui, dans son propre carrosse, en tête-à-tête, au mépris de sa réputation, puis il la planta là sans préambule, partit pour l'armée, et ne lui répondit point à un seul billet qu'elle lui écrivit. Elle se consola vite, elle n'était pas femme à mourir de chagrin. Seulement, ayant entendu dire que Roger se vantait d'avoir été aimé d'elle, et cela plus de cinq ans après, elle lui en fit par lettre des reproches très amers ; il ne lui répondit que ces mots :

« Il est bien vrai, Madame, que j'ai pu avouer, dans une compagnie d'amis, et lorsque chacun ouvre sa conscience, que vous aviez daigné m'accorder quelques bontés ; mais quant à me vanter d'avoir obtenu votre cœur, je ne suis pas si mal avisé. On ne m'aurait pas cru, je vous assure, car on sait de reste que vous ne le donnez pas pour si peu. »

Il faut songer que madame de Sévigné a lu ces mémoires, et par conséquent tout ce qui précède ; elle lui en fait compliment et ajoute que *jamais rien ne l'a tant amusée*. Les mémoires furent aussi communiqués à Louis XIV, qui les trouva *bons et vrais*, selon l'expression du duc de Saint-Agnan.

Nous ne comprenons guère tout cela aujourd'hui.

VII

MARIAGE DE MARIE BONNEAU

Le lendemain de l'entrevue entre M. de Miramion et mademoiselle de Rubelle, M. de Caumartin se présenta chez son père. Selon les conditions faites avec son ami, il venait à son tour essayer de plaire à la jeune fille. Mais il savait tout ce qui s'était passé, il savait avec quelle bienveillance Marie avait écouté M. de Beauharnais, il venait donc, très sûr d'avance qu'il ne lui restait plus d'espoir, et que son amour si vrai, si grand, devait désormais se confondre avec son amitié, sous peine de parjure.

M. Bonneau fit appeler Marie, qui chantait des cantiques, en travaillant auprès de sa tante.

— Ma fille, lui dit-il, voici M. de Caumartin, il désire causer avec vous.

4

L'enfant baissa les yeux, elle se rappelait la conversation de la veille, et ce souvenir fit battre son cœur.

— Je vous ai prévenue hier des intentions honorables de Monsieur ; il demande à vous les expliquer lui-même ; vous pouvez l'écouter.

Il alla s'asseoir près de la fenêtre, prit un livre et sembla ne plus s'occuper de rien. Les jeunes gens restèrent près l'un de l'autre, tremblants, interdits, car l'amour de M. de Caumartin le rendait aussi timide que l'innocence de Marie. Il prit sur lui enfin, et se remit un peu.

— Mademoiselle, dit-il, je suis très hardi, sans doute, et peut-être me trouvez-vous trop empressé ; si vous saviez combien je vous aime vous excuseriez ma démarche. Il me faut retourner près de mon père, et je ne pourrais quitter Orléans sans connaître mon sort.

Marie, toujours les yeux baissés, les joues rouges, ne répondait pas. Il y eut un instant de silence.

— Vous m'apprenez mon arrêt par ce silence. Mademoiselle, vous êtes si bonne que vous craignez de le prononcer, mais je le devine.

— Je ne comprends pas, répliqua-t-elle enfin, et je ne sais de quel arrêt vous voulez parler.

— Quoi ! vous ne comprenez pas que ma vie est attachée à votre volonté, que si vous daignez jeter un regard sur moi, me permettre d'acheter par tous les sacrifices le bonheur auquel j'aspire, je mourrai de joie peut-être, mais après avoir connu les enchantements du paradis.

— Oh ! Monsieur, ne dites pas cela ! le paradis est près de Dieu.

— Le paradis est où vous êtes, Mademoiselle.

Elle pensa qu'elle y voudrait bien près d'elle le beau garçon de la veille, si doux et si mélancolique.

— Je sais, reprit M. de Caumartin, que je me présente à vous sous de tristes auspices ; je sais quel rival je trouve dans cette route où je m'engage, et je suis prêt à me retirer devant lui ; mais peut-être n'est-il pas aussi favorisé qu'il le mérite et que je le crains ; peut-être n'avez-vous pas décidé encore que vous l'accepteriez pour mari ; peut-être ne me repousserez-vous pas enfin.

La jeune fille réfléchit un instant, puis elle se leva et alla vers son père, et se tenant près de lui, elle lui dit, d'une voix émue :

— Mon père, vous ne voulez pas me permettre d'entrer en religion ?

— Ma fille, je n'ai que vous au monde, et, si vous me quittez, je meurs.

— Vous désirez que je me marie ?

— C'est mon vœu le plus cher.

— Si je me marie, me sera-t-il permis d'habiter ici, près de vous, près de ma mère, de fuir les réunions du dehors, de me renfermer avec ma famille et mes devoirs ?

— Qui pourrait vous empêcher d'être la plus sainte et la plus parfaite des créatures ?

— Il vous convient que je choisisse entre ces deux messieurs ; vous n'avez point entre eux de prédilection particulière ?

— Ils ont les mêmes droits, le même mérite ; une affection bien rare les unit ; ils se sont juré de respecter votre choix, vous pouvez donc parler sans crainte.

Elle salua alors respectueusement son père, et se retourna à côté du jeune homme attendant comme un criminel la décision de son avenir.

— Monsieur, lui dit-elle, et toute nuance d'embarras avait disparu, vous me faites bien plus d'honneur que je n'en mérite, et je ne sais comment le reconnaître. Mais pardonnez-moi, M. de Miramion m'a parlé de sa mère, comme je pense à la mienne ; j'ai cru qu'il lisait dans mon cœur, et j'en ai reçu une impression que votre mérite même ne saurait effacer ; et puis il a l'air si malheureux. Je crois qu'il doit être mon mari et que vous devez être mon frère.

Deux larmes coulèrent sur les joues de M. de Caumartin ; il ne songea pas à les essuyer, tant sa douleur était grande. Après quelques minutes, il se sentit assez fort pour accepter son sacrifice et il essaya de parler ; mais il avait trop présumé de lui, il ne put en avoir le courage. M. Bonneau, touché jusqu'au fond de l'âme, n'essaya pas cependant d'intervenir. Malgré son inexpérience, Marie, guidée par son cœur, trouva les mots qui consolent.

— M. de Miramion vous aime tant, Monsieur ; il me l'a dit hier, qu'il sera aussi charmé d'apprendre par vous la réalisation de son désir que si je l'en instruisais moi-même.

— Ah ! Mademoiselle, s'écrie le désolé prétendant,

vous venez de me rappeler la seule raison qui puisse me décider à vivre.

— J'ai appris bien des choses depuis hier ; je ne croyais pas tenir ainsi dans ma main le bonheur ou le malheur de deux gentilshommes tels que vous et lui ! Vous me pardonnerez, n'est-ce-pas ? il n'a plus de mère, lui, qui le consolerait ?

— Mademoiselle, répliqua Caumartin entièrement remis, je vais exécuter vos ordres, et n'oubliez pas que vous m'avez donné le nom de frère, je viendrai le réclamer quelque jour.

Et saluant avec plus de respect que s'il eût été devant une reine, il se retira.

Huit jours après, M. de Miramion, de retour de Paris, où il s'était rendu près de son père et de son aïeule, revenait à Rubelle. Il rapportait les présents de noces et chacun les attendait curieusement, surtout la bonne tante. Marie était la personne qui s'en occupait le moins. Son cœur, inondé d'une joie tranquille, ne comprenait ni la passion ni la vanité. Elle aimait M. de Miramion d'un sentiment plein de charmes et de douceur. Elle le regardait comme le compagnon de sa vie, mais rien d'exalté, rien de déraisonnable ne se mêlait à cette affection. Sa tendresse pour sa mère offrait mille fois plus de poésie et de vivacité que cet attachement nouveau, dont elle ne devinait ni la portée ni la force.

Elle trembla un peu en l'apercevant, elle resta interdite à l'aspect des belles choses qu'il déposa à ses pieds, mais, après quelques instants, elle put le remercier, lui répondre. Il lut dans ce regard limpide

et dans cette âme de cristal un retour véritable à ce qu'il éprouvait, et lorsqu'il la conduisit à l'autel, ce fut avec la même ivresse, le même repos sur sa destinée que si Dieu l'eût confiée à un de ses anges.

M. de Caumartin ne put prendre sur lui d'assister au mariage.

VIII

MARIAGE DE ROGER DE RABUTIN

En quittant Moulins, le comte se rendit en Bourgogne, près de son père, et celui-ci commença à lui parler de mariage.

— J'ai le temps, Monsieur, lui répondit-il, et je ne me sens aucune vocation pour cet état, à moins que vous ne me trouviez quelque veuve riche, qui me prenne avec mes droits, sans demander autre chose.

M. de Bussy le père se contenta de lever les épaules, en disant à son fils qu'il ne connaissait pas la vie et que rien n'était si doux que le mariage.

En attendant, le jeune colonel pour échapper aux remontrances, parcourut les châteaux des environs et chercha à s'y créer des habitudes. Une de ses cousines, mariée près de là, avait avec elle sa sœur, mademoiselle d'A..., pauvre jeune personne, aussi

pauvre qu'elle était belle, aussi bonne qu'elle était pauvre. Dès le premier abord il se sentit attiré par un maintien plein de charmes, par une grâce et une simplicité sans pareilles, par deux grands yeux bleus, se levant timidement vers le ciel, comme pour en réfléchir l'azur et la pureté. Il comprit que c'était une conquête digne de lui et il résolut de s'en occuper, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la fortune, après laquelle il courait, sous la forme d'une héritière. Sans pitié pour le cœur de cet enfant, sans scrupule de son avenir, qu'il brisait peut-être, égoïste et vaniteux, comme tous les hommes, un peu plus franc que les autres seulement, il s'avoua parfaitement son projet.

Mademoiselle d'A... se nommait Marguerite, et contre l'usage du temps, elle portait ce nom dans sa famille. Son extrême douceur la faisait chérir de tout le monde, on parlait de son entrée dans un chapitre, tant on la trouvait difficile à marier. Elle n'en murmurait point ; jusqu'au moment où elle rencontra Bussy, jamais elle n'avait cherché à savoir ce qu'était le bonheur. Vouée à l'obscurité dès sa naissance, elle s'y résignait sans peine et sans regrets.

Roger commença par s'installer chez sa parente, et sous prétexte de renouer une amitié d'enfance, il prit avec Marguerite des façons très libres, dont ni elle ni les autres ne devinaient le danger. En jouant, en courant ensemble dans les longues allées du parc, ils s'écartaient souvent de la compagnie, et le comte se permettait chaque jour de nouvelles privautés,

que Marguerite souffrait à la fois par innocence et parce que son cœur commençait à y prendre plaisir.

Un matin, ils firent la partîe de conduire à la promenade un petit chien nommé Aza, que la jeune fille aimait beaucoup et qui ne sortait qu'avec elle. On leur permettait de rester seuls des heures entières sur une grande terrasse, devant le château, d'où chacun pouvait les voir sinon les entendre.

Ce matin-là, il s'agissait de se risquer plus loin, sous prétexte d'Aza, mais en effet, de la part de Bussy du moins, pour trouver plus de solitude. Ils descendirent d'abord quelques marches, puis, voyant qu'on ne les rappelait pas, ils allèrent jusqu'au bas du degré et se trouvèrent sur une belle pelouse, à l'entrée des quinconces. Aza se mit à courir, pris d'une joie folle, devant tant d'espace. Il entra dans une allée au bout de laquelle donnait une pièce d'eau et on le perdit de vue.

— Aza va se perdre ! s'écria Marguerite.

— Ou se noyer, répondit le comte, comprenant le parti qu'il pouvait tirer de cette frayeur.

— Oh ! je cours le chercher, ajouta-t-elle.

— Et je vous suis, ma cousine. Ce pauvre Aza ! il faut le ramener.

Ils prirent tous les deux la route choisie par Aza, et l'aperçurent revenant à eux. Marguerite rit de plaisir et appela le chien ; son cousin pensait à autre chose, et lorsque le petit animal arriva près de sa maîtresse, il le repoussa.

— Pourquoi cela ? demanda Marguerite presque en colère. Que vous a fait Aza que vous le traitez ainsi ?

— En vérité, ma cousine, vous êtes coiffée de votre favori ; vous vous occupez de lui seul.

— Moi, mon cousin !

— Sans doute, vous ne voyez rien que lui, et on mourrait à vos côtés, sans que vous y fissiez attention.

— Qui donc parle de mourir ? On ne meurt pas ainsi, ce me semble ?

— On meurt de chagrin, on meurt d'amour, on meurt de jalousie et vous ne vous en doutez seulement pas.

— Encore une fois, qui donc ? répéta-t-elle, le cœur palpitant.

— Un homme que, vous traitez de Turc à Maure, un homme qui n'a pas connu son cœur avant de vous connaître, votre esclave enfin, continua Roger, tombant à genoux.

Elle voulut essayer de rire, elle respirait à peine.

— Vous, mon cousin ! Vous songez à une pauvre fille comme moi ; en vérité je ne le crois point.

— Dites que vous n'y voulez pas croire, Mademoiselle, sans cela vous le trouveriez tout simple.

— Oh ! non pas, interrompit Marguerite en secouant la tête, non pas ; il n'est pas tout simple que vous pensiez à une personne sans fortune, et d'un mérite aussi ordinaire.

— Regardez-vous, écoutez-vous, jugez-vous, avant de parler ainsi.

— Vous êtes un grand seigneur, monsieur de Bussy ; vous marchez à grands pas dans la carrière de la faveur et de la gloire ; vous avez de l'ambition, vous

voyez donc bien que je ne puis vous convenir et que vous ne m'aimez pas ; ou, si vous m'aimez, c'est de telle manière, que vous rougiriez de le dire et moi de l'apprendre.

— Vous êtes ma cousine, Mademoiselle, et vous ne pensez pas que je sois un malhonnête homme ?

— Vous songez donc à m'épouser ?

— Je ne sais ce que je veux ; mais je sais que je vous aime ; que je ne puis vivre sans vous, et que je suis capable de tout si vous ne m'aimez pas.

— Monsieur, répliqua-t-elle prestement, en faisant une révérence ironique, quand vous saurez ce que vous désirez, je vous dirai ce que je pense.

Et elle chercha à s'échapper ; mais elle avait affaire à forte partie, Bussy la saisit par sa jupe.

— Vous ne vous en irez pas ainsi, ma belle cousine, vous n'ordonnez pas que je devienne fou.

— Vous l'êtes déjà suffisamment, ce me semble, et je ne suis point coupable de ce crime.

— Ma cousine ?

— Mon cousin ?

— M'aimez-vous ?

— Je n'en sais rien.

— Maligne !

— Mon Dieu ! non, simple et voilà tout.

— M'aimez-vous ?

— Je n'en sais rien.

— M'épouserez-vous ?

— Je... je n'en sais rien, laissez-moi.

— Et moi non plus, pensa Bussy, je ne peux

pourtant pas me ruiner pour elle, et mon père ne consentira jamais à cette noce-là.

— Laissez-moi partir, Monsieur.

— Allez, Mademoiselle.

— Adieu, monsieur de Bussy.

— Adieu, mademoiselle Marguerite.

Elle resta debout à la même place, les yeux baissés, effeuillant une rose et plus rouge que la fleur.

— Vous ne partez donc pas ? demanda le comte.

— Oh ! si, je suis partie.

— Vous ne reviendrez plus ?

— Non.

— Vous ne penserez plus à cette conversation, n'est-ce pas ?

— Non... non, Monsieur.

— Je l'espère bien, ni moi non plus.

Et il fit quelques pas en arrière, puis il tourna la tête et vit qu'elle ne s'en allait pas. Plus prompt que la pensée, il courut à elle, prit sa main, la couvrit de baisers, se jeta à ses genoux, déraisonna avec ivresse, et un quart d'heure après ils s'étaient juré de s'adorer toute la vie, sans que le mot de mariage eût pourtant été présenté ni d'un côté ni de l'autre.

Cet amour fit des progrès rapides, la jeune fille se laissa séduire par les belles manières, l'esprit et le joli visage du comte. Elle prit une passion qui devait faire le destin de sa vie, et ne donna à son léger cousin qu'une de ces atteintes, sans conséquence, auxquelles il cédait si facilement et dont il revenait si vite. Il l'aima néanmoins un peu plus que ses au-

tres conquêtes ; son cœur s'essayait jusqu'à ce qu'il jouât sérieusement le rôle d'amoureux. Il y eut pourtant dans cette liaison une particularité singulière ; le jeune colonel respecta l'objet de ses désirs, non pas parce qu'il craignait un refus, mais parce qu'il redoutait une faiblesse. Il craignit d'abord le mariage par égoïsme, afin de ne pas nuire à sa propre fortune ; lorsqu'il aima plus sérieusement, il s'interdit d'y penser, car le sort de la jeune fille l'intéressant avant tout alors, ce fut elle dont il ne voulut pas achever la ruine, en la faisant entrer de force dans sa famille, action pour laquelle son père l'eût certainement déshérité. Il imposa donc silence à ses vingt-deux ans, à son exaltation et eut même le courage de fuir les occasions de tête-à-tête aussi vivement qu'il les avait recherchés d'abord. Bussy était bien près d'aimer réellement, puisqu'il s'oubliait pour Marguerite.

Un jour, ils se trouvèrent fortuitement en face l'un de l'autre, dans un pavillon, sous un bois sombre, et très éloigné du château. Roger n'eut pas la force de fuir, et la jeune fille n'y songea même pas. Ils causèrent d'abord assez tranquillement, insensiblement le jeune amant s'enflamma, il devint pressant, il osa bien plus qu'à l'ordinaire. Marguerite le repoussait à peine ; innocente et dévouée elle se serait donnée sans remords.

— Vous êtes le maître, lui dit-elle, si vous le voulez absolument, mon cousin ; mais vous ne voudrez pas, et vous me donnerez la plus grande preuve d'amour que vous puissiez m'offrir en votre vie.

— Non, ma cousine, répliqua le comte après un instant de silence employé à dominer ses impressions, je ne le veux plus ; je serai aussi honnête que vous ; je ne vous en parlerai plus, recevez ma parole.

— Je vous remercie, répéta-t-elle avec un soupir, et je n'oublierai jamais cette marque de votre estime. Mais, dites-moi, est-il vrai que vous épousez mademoiselle de Rabutin-Chantal ? Pardonnez-moi, je suis curieuse peut-être ?

— Mademoiselle de Rabutin-Chantal épouse au contraire le marquis de Sévigné. Que pouvez-vous craindre d'elle ? nous nous connaissons si peu.

— Je crains sa beauté, son esprit, sa fortune, je crains, en elle, tout ce que je n'ai pas.

— Vous êtes plus belle que mademoiselle de Chantal, ma cousine, et, si vous n'êtes pas aussi riche, vous avez la bonté de m'aimer, ce qui vaut toutes les fortunes.

— Hélas ! j'ai bien de la peine à le croire.

Ils retournèrent au château, chacun par un chemin opposé, Bussy y arriva d'abord, et, en entrant au salon, il y trouva son père et sa mère.

— Oh ! se dit-il, il y a du nouveau, et les langues ont fait leur jeu.

Son père lui demanda gaiement s'il venait en congé pour voir ses cousines, ou pour le voir lui-même, et, sans attendre sa réponse, il ajouta :

— Puisque vous aimez tant vos cousines, nous sommes conviés chez une d'entre elles, et nous allons vous y conduire, votre mère et moi.

— Ah ! serait-ce pour assister au mariage de mademoiselle de Chantal ?

— Non, bien que vous soyez presque aussi *enrabutiné*, nous allons chez madame de Toulongeou, où vous serez présenté à Mademoiselle sa fille.

— Pourquoi faire, Monsieur ?

— Eh ! eh ! eh ! vous verrez. Préparez-vous toujours à partir.

— Quoi ! Monsieur, sur-le-champ ?

— Sur-le-champ.

Bussy allait sortir lorsque Marguerite entra ; elle tressaillit à la vue du vieux comte, et la contenance désespérée de Roger n'annonçait rien de bon.

— Nous partons à l'instant, murmura-t-il, en passant à côté d'elle.

Elle s'arrêta tout court, sans songer davantage aux révérences et aux compliments.

— Mademoiselle, dit le père en s'avançant galamment, je sais que vous êtes fort attachée à votre cousin, vous serez donc aussi la première instruite de son bonheur. Il va épouser mademoiselle Gabrielle de Toulongeou, une des plus riches héritières de la province.

La pauvre enfant faillit tomber à la renverse. Les vieillards oublient trop qu'ils ont été jeunes aussi. Elle balbutia en tremblant et fondit en larmes.

— Que signifie cela, Marguerite ? demanda sa sœur.

— Rien, c'est la joie sans doute, reprit le vieux comte.

— Monsieur, poursuivit Marguerite en se levant fièrement, je n'ai pas besoin de dissimuler ce que je

pense; j'aime mon cousin Roger d'un amour honnête, je savais bien qu'il n'était pas pour moi ; mais à défaut d'espérance, il me reste autre chose, et je vous prouverai ce que je suis.

Madame de Bussy vint embrasser sa nièce avec une larme de mère.

— Une bonne et brave fille, ma chère Marguerite, à qui nous trouverons un bon et brave mari, quand notre fils sera pourvu.

— Ne prenez pas cette peine, Madame, je ne me marierai jamais.

— Folles idées, dont vous reviendrez avec un peu de réflexion et de tranquillité.

— Permettez-moi de vous répondre que vous vous trompez.

— Vous entrerez au chapitre ?

— Non, Madame.

— Au couvent, alors ?

— Pas davantage.

— Et que ferez-vous ?

— Je resterai libre.

Le vieux couple se regarda en souriant ; la sœur de Marguerite chercha à détourner la conversation. On parla de choses indifférentes. Bussy rentra, aussi pâle que Marguerite, les yeux rouges comme elle ; son père s'en effraya presque. Il ne connaissait pas à fond l'égoïsme impitoyable de son fils.

On se fit des adieux très tendres. Roger et Marguerite échangèrent seulement un regard, et lorsque le lourd carrosse, aux armes de Rabutin eut tourné

l'avenue et qu'on n'entendit plus le bruit des roues, Marguerite se jeta à genoux, en disant :

— A vous et à lui ma vie désormais, mon Dieu !

Mademoiselle de Toulongeou et le comte de Bussy furent solennellement fiancés devant toute la noblesse de Bourgogne, puis mariés avec le même cérémonial. Lorsqu'ils se rencontrèrent à l'autel, ils se voyaient pour la quatrième fois.

IX

L'INTÉRIEUR DE M. ET MADAME DE MIRAMION.

Par une belle soirée d'été, en ce moment où la nature se repose, après les fêtes de sa splendeur, lorsque le soleil a disparu, en laissant encore à l'horizon une légère teinte de pourpre, et lorsque la voûte céleste étincelle déjà de tous les feux du soir, les oiseaux se cachent sous les branches, ils endorment leurs petits avec leurs dernières mélodies, et les bercent amoureusement dans leurs nids de mousse et de duvet. Alors l'âme humaine se monte à ce diapason magique. Si elle est encore exempte de regrets et de remords, sa prière se traduit par un sourire, plus tard par une larme.

La porte battante d'un petit oratoire meublé simplement, enrichi seulement d'un luxe de fleurs, était

ouverte ; un homme, dans la force de l'âge et de la beauté, se tenait assis sur un grand fauteuil, et une femme, belle comme les rêves des poètes, s'appuyait gracieusement sur son épaule. Sa ceinture trahissait un nouveau bonheur, elle ressemblait, à s'y méprendre, aux vierges mères de Raphaël, et son doux regard s'illuminait de joie en cherchant dans l'espace le doux ange qui lui était promis.

L'homme d'un charmant et noble visage, avec des cheveux bruns et des yeux bleus, portait sur son front une souffrance lente, encore inaperçue, mais comme le ver dans la fleur, elle préparait sourdement le terme de tant d'espérances et de tant d'amour. Ses pommettes légèrement colorées, son teint pâle et je ne sais quoi de touchant et d'irrisistible, appliqué, comme un sceau ineffaçable, sur les êtres marqués pour le ciel, inspiraient une mélancolie involontaire.

En ce moment, il oubliait tout, son âme se dilatait à la lueur de l'avenir, et les charmantes paroles de sa douce compagne semblaient à son oreille la musique des séraphins.

— N'est-ce pas, mon ami, disait-elle, vous voulez bien que ce soit une fille.

— Une fille qui vous ressemble, Marie, et qui me rappelle sans cesse ces beaux jours d'hyménée.

— Nous l'appellerons Louise, c'est le nom de votre mère, et Marie ainsi que la mienne.

— Et comme vous.

— Oh ! moi je suis si peu de chose ! mais nos deux mères au ciel réuniront leurs mains sur sa tête

chérie, et la béniront ; elles seront heureuses, Jacques, heureuses autant que moi !

Et la belle madone déposa un baiser sur les cheveux de son mari.

— Et si c'était un garçon ?

— Nous en parlerons tout à l'heure, mon ami ; laissez-moi donc arranger d'abord la vie de sa sœur, nous l'élèverons ici, près de nous.

— Oh ! oui.

— Nous lui donnerons des fleurs, des oiseaux, de belles robes blanches, nous lui apprendrons à prier Dieu, à nous aimer, à regarder au ciel les deux saintes qui la protègeront, et certainement ce sera la plus jolie créature de toute la province.

— Elle vous ressemblera, Marie.

— Non, à vous, c'est toujours ainsi, dit ma tante, les filles ressemblent aux pères.

— Ensuite ?

— Ensuite nous chercherons un homme pieux et bon, un beau et spirituel mari, noble ou non, riche ou non, qui viendra vivre avec nous, avec elle, sous ces ombrages. Il renoncera, ainsi que nous y avons renoncé, à toutes les ambitions, à tous les désirs de ce monde, et partagera comme nous sa fortune avec les pauvres ; il rendra en bonheur à notre fille toutes les bénédictions des malheureux, et lorsque les anges voudront voir le reflet de leur paradis, ils tourneront leurs regards vers notre vallée.

— Vous êtes une prophétesse adorable, chère bien-aimée ; voilà un horoscope complet sur la future Marie ; mais celui du futur Jacques, quel sera-t-il?

— Oh ! je le vois tout aussi beau, mon ami ; tenez, il court là-bas dans cette allée où la lune trace ces grandes ombres. Il joue avec vos chiens, il lit dans vos livres,il joint le soir ses petites mains près de l'image de la Vierge en lui demandant d'être bon, noble et honnête comme son père. Vous l'instruisez à vous ressembler, vous détournez ses regards des vanités du monde, vous jetez dans son âme les germes ineffaçables de nos vertus, et il grandit ainsi, oubliant les puissants de la terre, oubliant les guerres et les dissensions, faisant du bien à ses semblables, tendant la main à ceux qui souffrent, et mettant toutes ses joies, toute sa gloire à devenir un bon chrétien.

— Vous faites là, ma chère, un portrait auquel je voudrais ressembler.

— Je le trace d'après vous, Jacques.

— Ensuite ?

— Plus tard il choisit une compagne selon son cœur, une fille selon le nôtre, il l'amène ici, dans notre Éden. Nous les suivons de l'œil, appuyés l'un sur l'autre, se perdant dans les détours de l'allée où notre fils jouait, à son premier âge ; nous restons assis, car nous ne sommes plus les jeunes époux d'à présent et nous nous rappelons, pendant qu'ils jouissent et qu'ils espèrent. Nous voyons danser sur le gazon les enfants de celui qui nous appelle mon père, ma mère ! nous retrouvons de nouveau nos joies paternelles, nous cherchons sur ces traits enfantins les traits effacés par la jeunesse sur le visage de notre fils, et nous sommes

deux fois heureux et nous sommes deux fois reconnaissants envers Celui qui nous a prodigué tout cela ; jusqu'au moment où il nous rappellera ensemble comme nous avons vécu, où il nous unira pour l'éternité, ainsi qu'il nous a unis pour la vie.

Un long et touchant embrassement fut la seule réponse de M. de Beauharnais, une larme brilla sur sa paupière, il ne songea point à l'essuyer et dit d'une voix sourde :

— Tout est vrai, Marie ; mais vous vivrez plus longtemps que moi, j'espère.

— Nous vivrons, vous et moi, autant l'un que l'autre, cela doit être la volonté de Dieu.

Jacques secoua mélancoliquement la tête et il n'ajouta rien.

— Vous vous taisez, mon ami, reprit-elle.

— J'écoute encore vos paroles, Marie, elles vibrent dans mon cœur, aussi suaves que les derniers sons d'un luth à mon oreille.

— Oh ! comme nous sommes heureux, n'est-ce pas ? et combien il m'en coûtera de quitter ce sanctuaire pour aller faire notre visite du mois à votre famille. Je ne sais, mais il me semble qu'un danger nous menace et que nous ne reverrons plus notre nid.

— Il est à l'abri de l'orage, Marie, sous l'aile de Dieu.

— Et puis, ce Paris, je le hais, j'y rêve des fantômes odieux, des démons acharnés, se disputant ces âmes égarées, livrées aux vanités du monde. Comment avez-vous pu y vivre si longtemps, Jacques ?

— Et notre ami, vous n'en parlez pas ?

— Oh ! que Dieu le bénisse ! c'est un généreux cœur !

— Hélas ! il souffre.

— Il a fait son devoir, Jacques, il ne souffrira pas longtemps.

Et la porte se referma, et le seuil d'une chambre sainte reçut ces époux chrétiens, et les rideaux de l'alcôve retombèrent sur une dernière prière, sur un dernier baiser.

X

L'INTÉRIEUR DU COMTE ET DE LA COMTESSE DE RABUTIN

Le château de Bussy était une belle demeure seigneuriale, où l'on menait grande vie, grand train et grande chère. Les jeunes époux, logés au rez-de-chaussée, près d'une vaste terrasse, terminée par les quinconces, attendaient l'un auprès de l'autre qu'on les appelât pour souper. Bussy se promenait, de long en large, et la comtesse, étendue dans un grand fauteuil, s'éventait avec son mouchoir.

— On fait bien désirer le souper, n'est-il pas vrai, Madame ?

— C'est toujours ainsi chez monsieur votre père, Monsieur, ce sot usage de rester chez soi jusqu'à ce qu'on ait servi me semble tout à fait hors de propos.

— Voulez-vous faire un tour de promenade ?

— Je hais le serein. Les charmilles et les bois le

soir exhalent des vapeurs qui font tomber les dents.

— Madame de Sévigné est pourtant encore là bas près du jet d'eau.

— Madame de Sévigné a des priviléges, Monsieur ; elle met de l'esprit partout, et ses dents n'oseraient tomber, de peur de gâter son sourire. A propos, ne l'accompagnez-vous pas à Paris ?

— Je crois que oui ; mais avant j'irai à Dijon, saluer Monsieur le Prince, au moment des états.

— Vous ferez à merveille. Rappelez-lui sa promesse de vous donner la compagnie. Vous êtes jeune, riche, bien fait, de qualité, vous devez faire votre chemin à la cour.

— C'est aussi mon avis.

— Vous reviendrez pour mes couches, j'espère ?

— En doutez-vous ? Si vous me donnez un garçon, ne dois-je pas être là pour recevoir cet espoir de ma race. Décidément qui sera parrain ?

— Notre oncle le grand prieur, il peut le protéger efficacement, et d'ailleurs il a de la fortune.

— Je trouve que vous avez raison. Cependant réfléchissez ; ne vaudrait-il pas mieux garder fortune et protection pour un cadet ? il en aura plus grand besoin.

— Et si c'est une fille ? reprit la comtesse, en éclatant de rire.

— Ah ! ne parlez pas ainsi, Madame, vous m'ôteriez toute espérance. Si c'est une fille, nous la ferons chanoinesse.

— Ou nous la marierons à quelque bon vieux

gentilhomme très riche, qui la laissera veuve et cousue d'or.

— Ce n'est pas le plus mauvais parti.

— Mais voici M. de Sévigné, il rejoint sa femme ; regardez donc, il est tout à fait galant auprès d'elle; on jurerait qu'il l'aime, s'il ne prouvait pas si perpétuellement le contraire.

— Il l'aime, je vous assure, et vous êtes dans l'erreur.

— Oui, il l'aime suffisamment comme un mari aime sa femme, n'est-ce pas? comme vous m'aimez?

— Comme je vous aime, ma chère comtesse, répondit Bussy en lui baisant la main ; vous êtes la femme la plus raisonnable et celle qui se mette de meilleur goût que je connaisse.

Madame de Rabutin sourit.

On soupa gaiement, spirituellement, on rit beaucoup, on médit de son prochain ; la jeune marquise de Sévigné coqueta avec Bussy, qui la regardait d'un œil de feu, madame de Bussy parla d'affaires avec un avocat célèbre, placé à côté d'elle ; M. de Sévigné pensa à ses amis, à ses plaisirs de Paris, et l'on se sépara après s'être amusé, mais sans emporter aucun souvenir durable.

— Adieu, ma cousine, dit Bussy à madame de Sévigné en la reconduisant chez elle.

— Où donc allez-vous, mon cousin?

— Passer quelques jours à Dijon, où Monsieur le Prince ouvre les états. Puis je reviendrai vous retrouver ici, afin de vous accompagner à la cour.

— N'y manquez pas au moins, où je ne vous le pardonnerais pas.

— Ma cousine, ma cousine ! Voilà qui est mal. De la coquetterie, à moi ! Car si ma compagnie vous plaît, cela ne va pas jusqu'à la rancune.

— Qu'en savez-vous ?

— Madame la marquise, si votre cousin Bussy avait eu le bonheur de toucher votre cœur et de voler votre franchise, nous ne serions pas obligés de nous souhaiter le bonsoir à cette porte, et le château de Bussy montrerait orgueilleusement sa maîtresse.

— Qui pouvait le deviner, beau masque ? et que ne parliez-vous, on aurait eu le plaisir...

— Eh bien?

— De vous refuser, seigneur.

En entrant vivement chez elle, elle laissa Roger tout ébahi dans le corridor.

— C'est égal, pensa-t-il, ma cousine a trop d'esprit pour jouer toute sa vie le rôle de femme négligée... J'attendrai.

Le lendemain, à la pointe du jour, le comte monta à cheval et partit pour Dijon.

En sortant du bourg, il rencontra un carrosse, arrêté à quelque distance, et il lui sembla distinguer deux dames. Il s'avança, deux cris de joie partirent à la fois en le reconnaissant, c'étaient Marguerite et sa sœur.

— Nous nous enquérions de vos nouvelles, s'écrièrent-elles , mais vous allez nous en donner vous-même.

— Vous n'entrez pas au château ?

— Non, on nous attend à Autun, il nous y faut aller voir notre oncle malade. Et vous, où allez-vous ainsi, en si grand équipage et si matin ?

— A Dijon saluer Monsieur le Prince.

— Ah ! bah ! venez avec nous.

— Impossible !

— Impossible, mon cousin, reprit Marguerite, plus jolie que jamais.

— Difficile au moins.

— Je gage que j'arrange tout.

— Comment ?

— Les états ne s'ouvrent que dans trois jours, vous n'y avez que faire. Une visite à Monsieur le Prince est votre seul but. M. le duc d'Enghien doit passer à Autun, où il a des intérêts à régler, il rejoindra Monsieur son père à la fin des états, qui vous empêche de lui faire cortège ?

— Mais au fait, ce n'est pas si sot !

— Alors, vous adoptez mon idée ?

— Je la trouve très-bonne, et je vous en remercie tous les deux ; vous de me l'avoir donnée, et moi de l'avoir prise.

— Montez donc près de nous, comte.

Il monta. Marguerite ne se sentait pas d'aise, la pauvre enfant ! Mais Bussy, l'ingrat Bussy, séparé d'elle depuis plusieurs mois, lui avait à peine accordé une pensée. Il la regarda beaucoup et s'étonna lui-même de se trouver si froid en sa présence. Il se souvenait bien de l'avoir vue autrefois, mais à peine se souvenait-il de l'avoir aimée. Elle conser-

vait dans son cœur ce culte auquel elle l'avait voué. Plusieurs partis fort convenables s'étaient présentés pour elle, et avaient été rejetés. Elle voulait aimer toujours, se dévouer à Roger de Rabutin!

Il en est ainsi dans la vie ; on se dévoue à ces gens-là, ils vous font des martyres, et ne vous donnent d'autres couronnes que la couronne d'épines.

Le voyage se passa fort agréablement. Marguerite accabla son infidèle de questions sur sa femme, sur son intérieur, sur ce cher enfant qui allait naître et dont elle se créait en imagination la protectrice.

— Mon cousin, disait-elle, ma sœur est riche, mes neveux n'ont besoin de rien; si c'est une fille, vous me la donnerez, je l'élèverai, et j'en ferai mon héritière.

— Ma cousine, ce ne peut pas être une fille. Que diable la maison de Rabutin ferait-elle d'une fille? Oh ! je vous la confierais bien volontiers.

— Et madame de Bussy ?

— Madame de Bussy tout comme moi.

— Oh ! je ne lui aurais pas cédé la mienne, pensa-t-elle.

Ils restèrent ensemble huit jours à Autun, pendant lesquels Marguerite eut à combattre, non plus l'amour, mais les désirs de Roger. Elle fuyait toutes les occasions de le rencontrer seul, car ils ne lui ménageait pas les entreprises.

— Mon cousin, lui disait-elle, vous ne m'aimez plus, car vous avez cessé de me respecter.

— Et vous, Marguerite, vous avez commencé à

me craindre ; je ne croyais pas vous retrouver ainsi.

Lorsque le comte revint à Bussy, madame de Sévigné seule se montra piquée de son escapade ; la comtesse en rit beaucoup, elle parla de Marguerite comme d'une jolie campagnarde et assura que son mari devait s'ennuyer beaucoup avec elle.

— Ne le raillez pas, Madame, il a fait sa pénitence par sa faute même, il n'en faut plus parler, répétait-elle à la marquise de Sévigné, lorsqu'elle poursuivait Roger de ses sarcasmes.

— Madame, je suis de votre avis, et c'est seulement une *rabutinade* que je lui donne, afin qu'il n'en perde pas l'habitude.

Bussy oublia bientôt ce léger retour vers le passé, au milieu des intrigues de la cour et de l'ambition. Il suivit M. et madame de Sévigné, ainsi qu'il en avait l'intention, et commença alors à faire à la belle marquise cette cour, qui devait se terminer par une brouille si justement méritée. La naissance de sa fille aînée lui arriva dans ce tourbillon, et il ne jugea pas nécessaire de revenir au logis pour si peu de chose.

Un incident interrompit ses plaisirs, un revers inattendu le frappa et l'enleva momentanément à cette scène brillante ; il apprit à connaître la justice des hommes, mais il n'en devint pas meilleur néanmoins. Le cœur ne se corrige pas !

XI

MORT DE M. DE MIRAMION

Dans cette même maison, si gaie, si calme, il y a quelques mois, tout a changé aussi sur la terre. L'automne a remplacé l'été, les feuilles jaunies tombent aux pieds des arbres, et le vent les emporte bien loin, comme les espérances et les joies de la jeunesse. Les oiseaux se taisent ou cherchent un abri contre le froid ; les fleurs courbent la tête, la prairie se dessèche, et le soleil n'éclaire plus les allées que de pâles rayons. L'oratoire est désert, la chambre à coucher, naguère mûrée à tous regards indiscrets, est maintenant remplie d'une foule agenouillée et attentive, des sanglots se font entendre, une voix émue murmure de saintes prières, une voix mourante y répond. M. de Miramion est à l'agonie, et reçoit les derniers sacrements de l'église.

La funeste maladie dont il portait le germe se dé-

veloppa promptement, à la suite d'une promenade pendant laquelle il fut surpris par l'orage et mouillé jusqu'au dernier fil. Il allait porter des secours à une pauvre famille ; selon son habitude, il voulut voir par lui-même l'état et la position de ses protégés, et prenant un de ses livres favoris, il se mit en route sans s'inquiéter de rien.

L'état de madame de Miramion l'empêcha de le suivre. Il s'oublia dans sa lecture, la nuée creva, la nuit approchait, il ne prit le temps ni de se sécher, ni de changer dans la crainte d'inquiéter sa femme, et revint ainsi chez lui, avec ses habits trempés et tremblant déjà de la fièvre.

Le lendemain, une fluxion de poitrine se déclara ; dès le cinquième jour, elle fut jugée mortelle, et le neuvième, elle devait l'emporter.

Marie, pâle comme une statue de marbre, ne voulut pas quitter un instant le chevet de son mari ; aucunes prières ne purent obtenir d'elle un moment de repos, et l'on invoqua même en vain le souvenir de l'enfant qu'elle portait.

— Je suis forte, répondit-elle ; mon enfant ne souffrira pas de ma fatigue, il souffrirait bien davantage de mon inquiétude si je m'éloignais d'ici.

Un exprès envoyé à M. de Beauharnais le fit accourir près de son fils, les soins les plus touchants furent prodigués, mais rien ne put arrêter la volonté de Dieu, et le malade demanda lui-même à être administré. Le bon curé de la paroisse, tous les pauvres, tous les souffrants du pays entrèrent ensemble dans cette demeure du juste, et de vérita-

bles sanglots soulevèrent toutes les poitrines, quand le moribond, après avoir reçu le viatique, promenant un regard déjà voilé sur cette foule pieuse et désolée, prit la main de sa femme et dit :

— Marie, je vous lègue tous ces amis qui nous entourent, vivez pour eux maintenant, et vous, mes amis, je vous lègue ma femme et mon enfant, entourez-les d'amour, souvenez-vous de moi ensemble, unissez-vous et priez Dieu pour moi.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria la jeune femme.

— Du courage, Marie, pensez à vos devoirs, pensez à vos promesses, nous nous reverrons là-haut et je veillerai sur vous. Vous ne restez pas seule, vous avez votre père, le mien...

— Et moi ! interrompit un jeune homme, qui venait d'entrer et qui s'agenouilla près du lit.

— Caumartin ! murmura le malade, oh ! merci, mon Dieu, merci ! je le reverrai donc encore !

— Jacques, aviez-vous pu penser que je ne viendrais pas ! et vous ne m'avez point appelé, Madame !

— Hélas ! reprit madame de Miramion, pardonnez-moi, je n'ai plus qu'une pensée dans le cœur.

— Madame, poursuivit Caumartin, vous aviez acquis le même jour un mari et un frère ; si la volonté du ciel vous arrache le mari, daignez penser que le frère vous reste.

— Oh ! Monsieur, s'écria la jeune femme, en couvrant de son corps M. de Miramion, il ne mourra pas !

— Marie, ma chère Marie, épargnez-moi !

— Madame, continua le prêtre, après le départ de la foule, il faut se soumettre.

La famille éplorée entourait ce lit de douleur, épiant les gestes, les regards, la respiration du malade, il s'affaiblissait visiblement : au milieu du silence, il dit ces mots :

— Marie, mon père, et vous tous, voulez-vous nous laisser quelques instants seuls, mon ami et moi?

— Vous allez vous fatiguer, Jacques !

— Non, non, ma bien-aimée, répondit-il, avec un sourire déjà céleste. Allez, je vous rappellerai.

Marie l'embrassa encore et le quitta, le regardant à chaque pas. Arrivée à la porte, elle se retourna, revint vers lui, et l'embrassa de nouveau, en fondant en larmes.

M. de Miramion la suivit des yeux, jusqu'à ce que la porte fût fermée.

— Mon ami, dit-il, j'étais trop heureux !

— On peut aller vers Dieu après une telle parole.

— Marie a seize ans et demi à peine et la voilà veuve et mère, mon ami.

— Pauvre enfant !

— L'aimez-vous toujours, Caumartin?

— Oui, répondit le jeune homme, en baissant les yeux.

— Voulez-vous servir de père à mon enfant, voulez-vous être le mari de ma veuve ?

Caumartin tomba à genoux et se cacha la tête dans le drap sans répondre.

— J'ai peu de temps à moi, Pierre, ne me faites pas attendre.

— Jacques, ma vie est à vous, disposez-en.

— Je vais déclarer à Marie mes dernières volontés, je vais la confier à vous en votre présence.

— Oh ! non, non, pas un mot de cela ; contentez-vous de ma promesse. Madame de Miramion se croirait obligé de vous obéir, et, lors même que son cœur repousserait notre union, elle l'accepterait comme un devoir. Cela ne doit pas être, cela ne sera pas.

— Mais...

— Non, vous dis-je. Seulement je vous promets, je vous jure sur l'honneur, de consacrer mon existence entière à madame de Miramion, à votre enfant. Si elle daigne accepter mes vœux, son bonheur sera l'unique but de ma vie ; si elle les repousee, je ne faillirai pas à mes serments, je ne me marierai jamais.

Miramion serra la main de son ami.

— Généreux cœur, murmura-t-il, une larme dans les yeux, je reçois votre parole et j'y compte, mais sans engager votre avenir. Si Marie veut rester libre, vous rencontrerez une compagne digne de vous, qui vous aidera à l'aimer, à lui faire oublier ses chagrins.

— Non, non Jacques, et vous ne pouvez pas penser ainsi, vous l'heureux époux de mademoiselle de Rubelle, une fois qu'on l'a aimée, on n'en peut plus aimer d'autre ; il en faut mourir comme vous, ou vivre seul comme moi.

Madame de Miramion, inquiète, entra en ce moment, les regards éteints du malade s'animèrent à son aspect.

— Venez ici, Marie, venez près de votre frère, près de celui qui doit vous protéger vous et votre enfant, vous ne savez pas encore tout ce qu'il vaut ; je meurs tranquille, puisque je le laisse auprès de vous. Donnez-lui votre main, et rappelez-vous que mon dernier vœu est que vous écoutiez toujours ses conseils, que vous ayez en lui toute confiance.

Marie, abîmée dans sa douleur, ne répondit que par un sanglot.

— Ne pleurez pas ainsi, ma bien-aimée, je ne vous quitte pas ; mon âme sera toujours à vos côtés, elle veillera sur vous, sur ce cher ange, qui ne connaîtra jamais son père. La mort est bien douce, quand on est aimé et qu'on espère se rejoindre dans la béatitude éternelle, pour ne plus se séparer.

Une faiblesse coupa la parole au malade. Madame de Miramion et M. de Caumartin s'empressèrent auprès de lui.

— Il est mort ! s'écria la jeune femme, en le voyant si pâle.

— Non, non, Madame, répondit l'ami ; non, il revient, ce n'est qu'une défaillance.

Hélas ! il ne revint que pour retomber encore, il reprit connaissance pendant de bien courts intervalles ; il essaya quelques douces paroles, quelques regards affectueux, puis il ne put ni voir, ni entendre, puis il devint immobile, puis il cessa d'aimer et de souffrir, et il s'endormit dans le Seigneur.

Madame de Miramion se jeta sur son corps avec des convulsions si épouvantables qu'on la crut dans le plus grand danger. Il fallut l'emporter chez elle ; mais, après quelques heures, devenue plus calme, elle demanda instamment à veiller près de ces restes chéris. On ne crut pas devoir le lui refuser, car il est des douleurs qui s'augmentent en pareil cas. Un saint prêtre gardait déjà le lit mortuaire.

— Ma fille, dit-il à l'aspect de la veuve, vous sentez-vous la force de prier ?

— Je viens ici pour cela, mon père.

— Pensez à l'autre vie, pensez à votre enfant, au devoir sacré qui vous impose la résignation.

— Mon père, dit-elle en montrant le cercueil, il sait bien pourquoi je veux vivre !

XII

MORT DE LA COMTESSE DE BUSSY-RABUTIN

Bussy, gai et joyeux, s'amusait à Paris, lorsqu'un matin, de bonne heure, le sieur Testu, chevalier du guet, entra chez lui, de par le roi, lui fit force révérences, et lui présenta la lettre que voici :

« Monsieur de Bussy-Rabutin, ayant été informé
» de l'état de la garnison de Moulins et ayant reçu
» plusieurs plaintes, tant du faux saunage que les
» soldats de votre régiment exercent à force ouverte,
» ce qui ne peut être qu'avec l'agrément des chefs,
» que des vols sur les grands chemins et autres in-
» finis désordres et contraventions à mes règlements
» qu'ils commettent chaque jour, sans que l'on en
» puisse faire aucune justice, à cause de la conni-
» vence des officiers et de l'appui qu'ils donnent
» manifestement aux coupables ; je vous fais cette

» lettre pour vous dire qu'aussitôt que vous l'aurez
» reçue, vous ayez à suivre le porteur de la présente
» et à vous rendre, sous bonne escorte, à mon
» château de la Bastille, où vous attendrez mes
» ordres et mon bon plaisir.

» Écrit à Saint-Germain le 2, jour de janvier 164...

» Signé : Louis.

» Et plus bas : Sublet. »

Bussy comprit qu'il n'y avait ni excuse, ni résistance à faire ; il se leva, rendit à l'exempt ses révérences, s'habilla avec le plus grand sang-froid du monde, et se rendit à la Bastille, où il fut reçu par le gouverneur, M. du Tremblay, suivant la politesse la plus raffinée.

— Je suis charmé d'avoir l'honneur de vous voir, monsieur le comte, et je vous prie de me regarder comme votre serviteur.

— Monsieur, je suis le vôtre, mais j'aimerais mieux vous rencontrer ailleurs qu'ici.

— Monsieur, j'ai les ordres du roi de vous traiter avec toute sorte de distinctions.

— Monsieur, je trouve vos portes un peu épaisses et vos verroux un peu gros.

— Hélas ! Monsieur, ce n'est pas moi qui les ai faits.

— Le diable t'emporte ! pensa Roger, et tes douceurs et tes doléances. Me va-t-on bientôt interroger ?

M. Talon, avocat général, et M. de la Ferté de



Bis, maître des requêtes vous attendent dans la chambre qu'on vous a préparée. Vous deviez être ici depuis hier au soir, vous avez bien tardé monsieur le comte.

— Je ne m'attendais pas à ce plaisir, Monsieur, et j'étais allé par la ville. Vous plairait-il de me faire conduire à ma prison ?

Rabutin trouva ses juges dressant d'avance les formes de leurs procès-verbaux et eut bientôt à répondre à une série de questions importantes. Les plaintes venaient des adjudicataires généraux des gabelles, appuyés par Desnoyers, secrétaire d'État, ennemi personnel du comte de Bussy, père de Roger. On prit note de ses réponses, puis les deux conseillers se retirèrent en silence, sans donner ni explication, ni espérance.

Resté seul, le jeune homme commença à faire de dures réflexions. Il ne se sentait coupable que de légèreté, mais cette légèreté amenait de graves inconvénients, et il connaissait assez la sévérité du cardinal pour ne pas s'en croire quitte à bon marché. La haine de Desnoyers ne l'effrayait pas moins, il comprit qu'elle se déchaînerait contre lui et que le moins auquel il fût exposé était un emprisonnement de plusieurs mois. Alors il pensa à sa femme, à sa fille, beaucoup plus encore à la belle marquise, et pas du tout à la pauvre Marguerite, celle de toutes cependant qui pensait le plus à lui.

Il fit connaissance avec un gentilhomme du prince Thomas de Savoie, prisonnier depuis quatre ans, en se promenant le même soir sur les terrasses,

d'où il découvrait tout Paris, d'où la liberté lui apparaissait parée de tant de charmes. Ce gentilhomme, nommé Dulac, le salua le premier et l'aborda pour apprendre des nouvelles.

— Je n'en sais point, Monsieur, répondit Bussy, si ce n'est qu'il fait bien froid sur cette plate-forme et que je voudrais être dans ma chambre.

— Nous sommes voisins, je crois ?

— Je l'ignore, Monsieur, j'arrive à peine et je ne saurais me reconnaître dans ces dédales de corridor.

— Quand vous y serez habitué, Monsieur, pas un bruit ne vous échappera ; vous distinguerez tous les mouvements de vos gardiens et des autres prisonniers ; je crois qu'on entend presque l'araignée filer sa toile. Vous devez être dans la chambre à côté de la mienne et vos interrogateurs vous y ont précédé.

— Vous les avez donc vus ?

— Non, je les ai devinés. Les pas des juges, ceux des victimes et ceux des bourreaux se ressemblent si peu !

— Nous permettra-t-on de nous visiter ?

— Si vous êtes protégé, si vous n'êtes pas ici pour une cause directe au cardinal, ou à la cour, cela est possible.

— Nous donnera-t-on des livres, des cartes, des dés ?

— Toujours aux mêmes conditions.

— Me laissera-t-on voir ma famille ?

— Je vous ferai la même réponse. Vous êtes marié, déjà ?

— Je le suis.

— Alors Madame votre femme entrera sans doute. Un homme de votre qualité obtient plus d'égards qu'un pauvre diable tel que moi. Depuis quatre ans, je suis réduit à apercevoir la mienne, à la fenêtre de ce couvent d'ursulines là-bas. Nous nous entendons par des signaux, mais il est bien cruel de ne se parler ainsi qu'à distance.

Bussy tourna les yeux vers la place que lui indiquait Dulac, et n'aperçut que de grands murs et des lucarnes grillées.

— Où voyez-vous une fenêtre, Monsieur ? dit-il.

— A cette petite tourelle couverte en ardoises, au-dessus du jardin ; ma femme et mes filles sont là. Et, tenez, elles m'ont aperçu.

On agitait, en effet, un mouchoir à travers les barreaux d'un œil de bœuf, et deux mains de femme s'étendirent pieusement vers la prison.

— Pauvres amies ! murmura le gentilhomme en s'essuyant les yeux.

— Nos fenêtres, à nous, donnent-elles de ce côté ?

— Oui, Monsieur, cette terrasse est au-dessus de votre chambre et de la mienne. On loge dans ce quartier les prisonniers dont les fautes sont moins sérieuses ; les criminels d'État ont vu sur la cour.

— Dieu m'en garde ! dit Bussy en frissonnant. Mais je vous laisse avec votre famille et je vais demander au gouverneur la permission de vous voir ce soir.

— Puissiez-vous l'obtenir, monsieur le comte !

— Vous me connaissez donc, Monsieur ?

— Le geôlier en chef vous a nommé à un de ses aides ce matin dans le corridor, et...

— Et vous écoutiez à la porte ?

— Parbleu !

— Merci de la leçon, je la suivrai.

M. du Tremblay accorda, sans se faire prier, la grâce demandée.

— Seulement, monsieur le comte, sachez bien une chose, les murs de la Bastille ont des oreilles ; deux prisonniers ne causent pas ensemble que leurs paroles ne nous soient révélées. Le moindre projet d'évasion suffit pour faire resserrer les chaînes, et je me reprocherais de ne pas vous en avertir.

Roger s'inclina en silence et rentra chez lui la mort dans l'âme. Il écrivit à sa femme, à ses parents, à la marquise de Sévigné, les suppliant tous d'employer leur crédit pour obtenir sa sortie de prison, jurant qu'il y mourrait, et qu'il n'y pouvait rester davantage. Dulac le surprit dans cette occupation.

— Prenez garde à ces lettres, Monsieur, on les lira jusqu'à la dernière ligne.

— Chut ! dit Bussy en regardant autour de lui d'un air de crainte, on nous écoute.

— Vous croyez, Monsieur ?

— Le gouverneur me l'a dit.

Le gentilhomme se mit à rire.

— Vous vous y accoutumerez et vous finirez par ne pas y faire attention ; ils ne nous permettent pas de nous réunir pour autre chose que pour nous faire parler.

— Chut ! chut ! répéta le comte de plus en plus effrayé ; je n'ai pas envie de rester à la Bastille toute ma vie, quelque aimable que soit votre compagnie, Monsieur, ni d'être enfermé dans quelque cachot. Au moins ici on voit les fossés et leur verdure, on voit les sentinelles se promener sur les bastions, on a la satisfaction d'être sûr qu'on est bien gardé, et puis on entrevoit les nonnains là-bas chez vos ursulines ; tenez, ajouta-t-il en allant vers la fenêtre, les voyez-vous dans leur jardin se promener en causant ?

— Je les connais toutes, répondit froidement Dulac.

— Vous les connaissez toutes ?

— Non pas par leur nom, mais par leur tournure et leurs habitudes ; elles me connaissent aussi, souvent elles me font des bouquets, elles me tressent des guirlandes, elles prient pour moi. Oh ! nous nous entendons à merveille.

— Je tâcherai de faire aussi connaissance.

— Je vous présenterai.

— Tout de suite ?

— Non, dans ma chambre. Ici elles n'auraient pas confiance. Ces pauvres sœurs sont bien bonnes aux malheureux prisonniers.

A peine quinze jours s'étaient-ils écoulés, que le comte reçut la visite de la comtesse, accouchée depuis peu d'une fille. Il la revit avec tout le plaisir de son ennui et de sa privation, et jamais il ne se montra si tendre pour elle.

— Vous sortirez bientôt, Monsieur. Madame votre

mère est allée trouver M. le cardinal, et nous nous jetterons ensemble aux pieds du roi, dit la jeune femme.

— Que Dieu vous entende, Madame, car le temps me semble trop long ici ! Avez-vous vu ma cousine de Sévigné ?

— Elle est partie hier pour la Bretagne.

— Quoi ! sans m'écrire ?

— Mon Dieu ! elle n'a pas eu le temps. Je suis chargée de toutes ses doléances pour vous.

— Un mot est si tôt écrit !

— Elle n'eût pas voulu vous écrire qu'un mot, et je vous assure que M. l'abbé de Coulange et monsieur son mari ne lui ont pas laissé une minute à elle.

— Oh ! ma cousine n'aime pas les malheureux. C'est injuste ; elle en fait tant ! Et mon oncle le grand prieur ?

— Il a la goutte.

— Allons ! j'ai du guignon, Madame.

— Vos filles se portent bien, elles sont fort jolies.

— Ah ! tant mieux !

— Elles sont à Orléans avec la nourrice.

— Vous avez bien fait de les y laisser, elles eussent pu gêner vos démarches. Voyez donc mes amis; et tirez-moi d'ici, je vous en conjure.

Toutes les visites se passèrent de même, et la comtesse apportait peu d'espérance. Un obstacle invincible se mettait toujours entre tous les événements, et on n'avançait pas.

— C'est Desnoyers, répétait Bussy à Dulac ; que je sorte d'ici, et il me le paiera.

Un matin, le gentilhomme se promenait sur la plate-forme, et s'arrêtait à chaque pas, pour regarder du côté des ursulines.

— Qu'avez-vous donc après vos bonnes amies ? demanda Bussy.

— Monsieur le comte, voulez-vous me promettre de ne pas me traiter d'indiscret !

— De tout mon cœur.

— Eh bien, j'ai une question à vous faire. N'avez-vous pas quelque belle maîtresse ?

— Ma foi, non. Pas en ce moment.

— Cherchez ; en êtes-vous bien sûr ?

— Très sûr. Pourquoi ?

— Regardez le jardin du couvent ; n'apercevez-vous pas parmi toutes ces robes de bure une robe de soie ?

— Oui, parfaitement.

— Cette robe et celle qui la porte sont là depuis près d'une semaine. Cette jeune personne, car elle est jeune, je le vois bien, a sans cesse les regards tournés de ce côté. Depuis que je vous ai montré près de moi à la fenêtre, nos religieuses vous connaissent aussi, et ma femme, mes filles sont sans cesse avec cette étrangère ; elles restent ensemble à la croisée, les yeux toujours fixés sur nos murailles ; j'ai pensé que cela devait être pour vous.

Bussy examina attentivement la nouvelle venue.

Bien qu'à une assez grande distance, il reconnut,

après quelques instants, la tournure svelte et la bonne grâce de Marguerite. Elle portait une robe qu'il lui avait déjà vue, et l'attention avec laquelle elle se tenait tournée vers lui acheva de le convaincre.

— Vous avez raison, Monsieur ; c'est en effet à moi que cette demoiselle a affaire, je n'en puis douter, c'est une de mes cousines.

— Une cousine bien affectionnée, je suppose ?

— Une cousine très affectionnée, répéta Bussy sèchement.

— Mais tenez, elle montre un écriteau. Si nous pouvions lire ! Je distingue les lettres, voilà tout.

— Oh ! il faut lire, il le faut absolument. La voilà immobile, les lettres se détachent et paraissent l'une après l'autre. Voyons, quelle est celle-ci ?

— Celle-ci ? En vérité, les femmes seules ont de pareilles imaginations. Ces caractères gigantesques et séparés doivent former un mot. Épelons ; voilà je crois un R ?

— Non, un B.

— Nous avez raison, un B ; après ?

— Ceci est un A, non c'est un U. BU.

— Qu'est-ce qui va suivre ? Un S.

— BUS... Mon nom, je gage.

— Nous allons voir... Une seconde S. Un Y, c'est cela.

C'était en effet le nom de Bussy Rabutin.

— On veut être sûr de votre identité. Agitez votre mouchoir pour réponse, on vous transmettra peut-être une autre nouvelle.

» Ma femme et mes filles n'avaient pas imaginé ce moyen-là ! Oui, voici autre chose.

— Un E.

— Un E majuscule magnifique.

— Un S. E S. Elle va écrire espoir. Pauvre Marguerite ! et moi qui l'oubliais !

— Vous l'avez deviné, c'est espoir.

— Que va-t-elle faire ? par quels moyens... Je suppose qu'elle ne rêve pas une évasion.

— Une évasion ? Ce serait pourtant bien joli.

— Je préfère sortir par la porte, répondit Bussy toisant les murailles ; j'ai peu de vocation pour me rompre le cou. Voyez, ils sont si sûrs de nous tenir, qu'ils ne nous donnent même pas de gardien pendant notre promenade.

— A moins de nous envoler...

— Ah ! c'est vrai ! répliqua le comte en soupirant.

— A dater de ce moment, Marguerite ne quitta plus son imagination ; il lui sembla qu'il l'aimait de nouveau, et ce qu'il appelait sa reconnaissance, mais ce qui n'était en réalité que son égoïsme satisfait, lui tint lieu de la passion absente. La première fois qu'il vit sa femme, il lui demanda si la comtesse de... était à Paris.

— Je crois qu'elle doit s'y trouver.

— Et sa sœur ?

— Oh ! sa sœur, reprit la comtesse en riant, sa sœur a pris un grand parti : elle est postulante aux ursulines.

— Quoi ! elle entre en religion ?

— Du moins elle y essaye, dans tous les cas, elle renonce à se marier.

— Elle ne va donc plus au chapitre ?

— Non, ce n'est pas assez sévère pour sa dévotion, il lui faut un ordre régulier.

Le comte ne répondit rien, il prétexta un mal de tête, engagea madame de Rabutin à le laisser jouir de la promenade,et, depuis ce jour, il ne quitta plus la terrasse, à moins que le temps ne fût exécrable, et alors il se tenait à sa fenêtre.

Marguerite lui transmit de la même manière plusieurs avis qui se trouvèrent vérifiés par l'événement. Elle semblait mieux instruite que la comtesse, et celle-ci ne pouvait comprendre comment son mari devinait à l'avance ce qu'il ne savait point. Les démarches se continuaient, on n'avançait que pas à pas.

— Mon Dieu ! disait le comte, cela finira-t-il ! Depuis quatre mois et demi, j'attends. Je jure qu'une fois hors d'ici, il fandra bien que Marguerite abandonne ses grilles, je l'enlèverai plutôt. Si bonne ? si belle ! oh ! elle m'appartiendra !

XIII

MORT DE LA COMTESSE DE BUSSY-RABUTIN

(Suite.)

Un jour, en ouvrant les yeux, le comte encore tout endormi, alla vers sa croisée; il vit flotter à la croisée de madame Dulac un long ruban blanc et vert, avec un grand bouquet de fleurs!

— Oh! dit-il, ceci est une bonne nouvelle! voyons le voisin.

Il appela son gardien, passa chez le gentilhomme et le trouva occupé à contempler le signal bienheureux.

— Qu'en pensez-vous? dit-il.

— Venez ici, agitons nos mouchoirs, et, je serai bien trompé, ou nous allons voir paraître quelque annonce.

En effet, à peine se fut-on aperçu de leur présence,

que les grandes lettres commencèrent leur jeu, ils lurent :

« Huit jours ! »

— Huit jours ! s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Est-ce vous ou moi ? continua Bussy.

— Oh ! c'est vous, reprit le gentilhomme ; moi, je suis oublié depuis longtemps. Mais, si les ministres m'oublient, je ne m'oublie pas, moi. Et j'ai, à ce sujet, une grande preuve d'intérêt à réclamer de vous.

— Je suis tout à votre service.

— Vous voyez ce coffre : permettez-moi de le faire porter dans votre chambre, et de m'y introduire le jour que vous sortirez ; on m'emportera avec votre bagage et personne n'y verra rien. On a ménagé des trous dans le poil de la couverture, afin que je puisse respirer. C'est la seule manière qu'il me reste de sortir d'ici, personne n'en supposera rien. Comment penser que je suis là ! et je vous aurai toute ma vie l'obligation de ma délivrance, monsieur le comte.

— Par ma foi ! l'invention est bonne et j'y souscris de grand cœur ; mais, si vous m'en croyez, essayez d'abord la machine. Si vous étouffiez là dedans le remède serait pire que le mal.

— Donnez-moi, s'il vous plaît, la clef de votre chambre, j'y vais procéder tout de suite.

— Prenez-la, et pendant, ce temps, je monte sur les terrasses, contempler encore ma belle cousine, ou du moins son ombre. Bonne chance !

Dulac se coucha dans son coffre, et s'y trouva d'abord passablement; mais, après un peu de gêne, il voulut remuer et fit fermer tout à fait le couvercle. La peur le prit, il craignit d'étouffer, redoubla d'efforts, rompit la serrure et se hâta de sortir de là. Bussy le vit arriver sur la terrasse, au milieu de sa contemplation.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien, j'ai failli rester dans cette maudite souricière ! il faut y faire de nouveaux trous.

— Nous nous entendrons avec mon valet de chambre, c'est un garçon intelligent et sûr.

On parla, en effet, au valet de chambre. Il n'osa refuser devant son maître; mais, lorsque le moment fut venu, il déclara au gentilhomme qu'il ne se perdrait pas pour lui, et le pauvre homme resta jusqu'à ce que Marguerite, touchée de pitié des douleurs de sa femme et de ses filles, mît ses amis en mouvement et obtînt sa grâce.

Après les huit jours écoulés, suivant l'annonce qui lui en avait été faite, le comte vit entrer dans sa prison M. du Tremblay, porteur de la lettre de cachet suivante :

« Monsieur du Tremblay, considérant que la prison du sieur comte de Bussy Rabutin, en mon château de la Bastille, depuis plusieurs mois, peut tenir lieu de punitions des quelques désordres commis par son régiment dans Moulins, et ayant reçu diverses assurances qu'il prendra plus de soin à l'avenir de les empêcher, et de tenir son régiment

en bon état, plus fort qu'il n'a fait par le passé, j'ai bien voulu vous faire cette lettre pour vous dire que mon intention est que vous ayez à mettre ledit sieur comte de Bussy-Rabutin en liberté. Et la présente n'étant à autre sujet, je prie Dieu, monsieur du Tremblay, qu'il vous ait en sa sainte garde.

Ecrit à Abbeville, le 6 juin 164... »

Signé : LOUIS.

Et plus bas : SOUBLET.

Et à la suscription de la lettre :

« Monsieur du Tremblay, gouverneur de mon château de la Bastille. »

Je laisse à penser avec quelle joie Bussy revit la liberté ! Son premier besoin, son premier désir fut de courir au parloir des Ursulines et d'y demander Marguerite. Elle refusa de le voir et se fit excuser sous prétexte de maladie. Son désir et l'espèce de feu de paille dont il brûlait ne fit que s'accroître. Il lui écrivit une lettre folle, et la menaça d'incendier le couvent si elle s'obstinait à se cacher ainsi. Elle lui répondit :

« Je ne sais ce que vous voulez dire, mon cousin, et d'où vient votre colère. Je suis entrée au couvent parce que le monde me déplaisait ; j'y reste, parce qu'il me déplaît toujours, et je n'en sortirai que lorsqu'il ne me déplaira plus. Je ne vous verrai pas plus que mes autres parents, et, si

vous détruisiez notre pauvre monastère, il n'en manque pas d'autres à Paris et en France, où je pourrais me réfugier. Retournez donc à Bussy, près de madame votre femme et de vos enfants, et remplissez vos devoirs et laissez-moi remplir les miens. »

Cette lettre excita davantage encore l'irrascible jeune homme ; mais sa vanité se révolta, il ne voulut plus faire de démarches, et, tout en enrageant, il écrivit à madame de Sévigné, son autre cousine aimée, laquelle ne l'invitait pas davantage. Cette lettre en vers d'une grande facilité, mérite d'être citée :

Salut à vous, gens de campagne,
A vous, immeubles de Bretagne,
Attachés à votre maison
Au delà de toute raison :
Salut à tous deux, quoique indignes
De nos saluts et de ces lignes ;
Mais un vieux reste d'amitié
Nous fait avoir de vous pitié.
Voyant le plus beau de votre âge
Se passer dans votre village,
Et que vous perdez aux Rochers,
Des moments à nous autres chers.
Peut-être que vos cœurs tranquilles,
Censurant l'embarras des villes,
Goûtent aux champs, en liberté,
Le repos et l'oisiveté ;
Peut-être aussi que le ménage
Que vous faites dans le village

Fait aller votre revenu
Où jamais il ne fût venu :
Ce sont raisons fort pertinentes
D'être au champ pour doubler ses rentes,
D'entendre là parler de soi,
Conjointement avec le roi.

. . . .

Certes, ce sont là des honneurs
Que l'on ne reçoit point ailleurs :
Sans compter l'octroi de la fête ;
De lever tant sur chaque bête ;
De donner des permissions ;
D'être chef aux processions ;
De commander que l'on s'amasse,
Ou pour la pêche on pour la chasse ;
Rouer de coups qui ne fait pas
Corvée de charrue ou de bras.

Cette lettre écrite sous une impression d'humeur et de dépit, laisse percer à chaque ligne une gaieté d'emprunt. On voit qu'il enrage, que cet homme, accoutumé aux flatteries et aux succès, ne s'accoutume ni à l'indifférence de la marquise, ni au chaste dévouement de Marguerite. Il lui faut davantage de l'une et de l'autre, il les aime, non pas avec son cœur, mais avec son orgueil. Il rêve mille projets, il veut aller surprendre le jeune ménage aux Rochers, il veut enlever Marguerite et la conduire dans quelque coin ignoré pour la contraindre à l'accepter complétement. Il ne comprend pas cet amour qui donne toutes les preuves de tendresse, excepté celle qu'il désire, il en vient quelquefois à

maudire cette jeune fille assez hardie pour oser l'aimer et pour imposer des bornes à sa passion.

— Il faudra qu'elle cède ! s'écriait-il alors ; et il écrivait de nouvelles lettres, auxquelles on commença par ne pas répondre, et qu'on finit par lui renvoyer toutes cachetées.

Au plus fort de cette petite guerre, un exprès arrivé de Bourgogne le força de quitter Paris ; madame de Bussy se mourait. Malgré ses infidélités, il portait néanmoins une véritable affection à sa femme ; aussi, il oublia ses colères, ses amours, et s'empressa de courir auprès d'elle. Il fut accueilli par son père et sa mère, par toute la famille de Toulongeon en larmes ; madame de Rabutin le demanda à grands cris ; elle avait déjà reçu les sacrements, il ne lui restait plus que quelques heures à vivre.

A l'aspect de ce visage déjà couvert des ombres de la mort, où il ne restait plus de traces de beauté, son cœur s'attendrit tout à fait et il sentit une douleur véritable ; une faible rougeur anima un instant ses joues, elle essaya de sourire, tendit la main à son mari, et lui dit :

— Mon ami, je vous recommande mes filles.

L'amour d'une mère est le même partout, la mort arrive aux gens du monde et à ceux de la retraite, dans cette seule circonstance, le ménage de madame de Miramion et celui de M. de Bussy avaient un point de ressemblance, point très faible en réalité ; car la douleur éphémère du comte ne pouvait entrer en comparaison avec les regrets éternels de la triste veuve.

Combien les dernières recommandations de la comtesse et celles du jeune conseiller se ressemblèrent peu ! L'une ne pensa qu'à la fortune de son mari, l'autre ne s'occupa que du bonheur de sa femme.

— Remariez-vous pour avoir un garçon, et pour vous créer de nouvelles protections à la cour, disait madame de Rabutin.

— Remariez-vous pour donner un père à ma fille et pour être heureuse, disait M. de Miramion.

Et, lorsque la pauvre madame de Bussy quitta cette terre, lorsqu'on la transporta dans le caveau de sa famille, les pauvres du convoi étaient aussi nombreux peut-être qu'à celui de M. de Miramion ; mais ils ne pleuraient pas. Ils étaient payés, on le comprenait, et leur douleur officielle disparaissait comme un masque, en face de leurs habits neufs et de leur petit écu.

M. de Bussy fut pourtant très-convenablement affligé, il resta deux mois à sa terre entre ses parents et ses filles, sans songer à se rendre à la cour.

XIV

VEUVAGE DE MADAME DE MIRAMION

Lorsque M. de Miramion eut laissé la jeune Marie seule en ce monde, ce coup la frappa d'une manière si violente, qu'elle fut plusieurs mois sans en revenir, Elle passa le reste de sa grossesse dans son lit, si faible et si languissante, qu'on craignait à chaque instant de la perdre, et sa tante assurait à son père qu'elle n'aurait pas la force d'accoucher. Elle accoucha cependant d'une fille, à peine vivante, et que des soins les plus éclairés disputaient à la mort. Marie voulut la voir, et chercha sur ses traits enfantins les traits de son père, mais elle n'y trouva, hélas! qu'une fatale ressemblance, cette pâleur livide, ces taches rouges, dont le visage de M. de Miramion portait la funeste empreinte dans sa dernière maladie. La triste mère baissa la tête et pria.

— Mon Dieu ! dit-elle, m'enleverez-vous donc tout ce qui me reste ?

De ce moment, l'activité de la jeunesse revint à cette âme brisée. L'idée d'être encore utile à un être si cher la rattacha à ce monde, et ses pensées se portèrent moins souvent vers l'autre.

M. de Caumartin, selon la parfaite discrétion de son caractère, se tint en arrière, sans chercher à voir Marie, il attendit qu'elle le demandât. Elle pensa à lui aux premiers beaux jours, lorsque son enfant prit un peu de force, et commença à aspirer la vie. Absorbée jusque-là dans sa douleur et dans ses craintes, elle l'avait oublié !

Il arriva au premier appel, tremblant et joyeux. Au milieu de sa tristesse, elle avait peut-être besoin de lui ! peut-être sa présence était-elle désirée, peut-être songeait-elle à cet amour si pur, si vrai, qu'il lui offrait comme un culte. Il fut bientôt détrompé.

— M. de Caumartin, dit-elle, venez voir ma fille et dites-moi si vous la trouvez mieux.

Le jeune homme ne répondit pas. L'aspect de cette petite créature, pâle comme un cadavre, entourée de ses langes de deuil, était si lugubre, qu'il le frappa au cœur. Elle lui sembla une image de cire pour placer sur son tombeau.

— Vous ne m'entendez donc pas, répéta Marie impatiente et craintive, ou bien vous craignez de m'affliger en laissant deviner votre pensée.

— Madame, babutia Caumartin, le souvenir... l'émotion...

— Oh ! oui, vous pensez à lui, n'est-ce pas ? à cet

ange qui de là-haut veille sur Jacqueline et sur moi. Vous son ami fidèle, vous son frère, en retrouvant pour la première fois sa veuve et sa fille, vous vous sentez douloureusement atteint, je le conçois ; vous n'êtes pas toujours en sa présence comme moi.

— Madame, reprit timidement le jeune homme, permettez-moi de vous rappeler que, vous aussi, vous êtes ma sœur, et que ce sentiment...

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur de Caumartin, pardonnez-moi, si je ne réponds pas comme je le dois à votre obligeance. Je n'aime ici-bas que mon père et ma fille, mes autres affections se sont éteintes sous ma douleur. Je pense à celui qui n'est plus, je vis pour ce qu'il m'a laissé, et voilà tout. Oubliez-moi, car je ne suis plus qu'une ombre, passant en ce monde.

M. de Caumartin baissa la tête et sentit mourir toutes ses espérances, il devina son sort à venir et la portée du rôle qu'il acceptait. Jamais il ne serait aimé de cette femme, unique objet de ses pensées, jamais il n'obtiendrait de retour à la passion la plus désintéressée et la plus tendre.

— Eh bien, se dit-il, je l'aimerai néanmoins, et je tâcherai qu'elle ne s'en aperçoive que par mon dévouement.

Il prit la petite fille dans ses bras, la regarda longtemps, comptant presque les battements. à peine sensibles, de son cœur, et, déposant un baiser sur son front, il la rendit à sa nourrice, sans prononcer une parole.

— Elle sera jolie, je le crains, dit madame de

Miramion, si Dieu ne la prend pas pour en faire un ange.

— Vous le craignez, Madame !

— Sans doute. La beauté est un funeste présent pour une femme, un grand obstacle au bonheur dans ce monde et au salut dans l'autre. Je voudrais bien, pour ma part, en être débarrassée ; je n'y mets point d'humilité et il me faut bien avouer ce que je regarde comme un malheur. Depuis que j'ai atteint l'âge de quatorze ans, tous mes chagrins me sont venus de cette beauté maudite. Avant mon mariage, on m'assassinait de compliments et de demandes, pendant la vie de M. de Miramion, j'ai obtenu la tranquillité sous ce rapport comme sous les autres. A présent, les persécutions se renouvellent, on ne respecte ni mon veuvage, ni mon deuil éternel. Qui me délivrera donc de ces terribles chevaliers ?

— Un second mariage, pensa Caumartin, sans oser le dire.

— Riche, jeune et belle, c'est plus que je ne puis supporter d'ennuis. Oh ! ces dons si enviés par tous, comme je les abandonnerais de bon cœur à celles qui les désirent, en échange de la paix et de la retraite ! Ma chère enfant, ma fille, Dieu puisse-t-il vous en préserver !

Des mois s'écoulèrent ainsi, puis deux années, madame de Miramion avait alors dix-neuf ans. L'enfant prenait de la force, mais la mère ne changeait ni d'idées, ni de sentiments. Elle voyait de temps en temps M. de Caumartin, avec la même indiffé-

rence, elle éprouvait pour lui de l'amitié, sans doute, mais une amitié si détachée des choses de ce monde, qu'elle ressemblait au souvenir. Chaque semaine, chaque jour, elle refusait de nouvelles demandes, elle repoussait de nouvelles amours. Issy, qu'elle habitait alors, devint le but d'une sorte de croisade. On n'y voyait que des amants rebutés, des soupirants au désespoir. Les échos de ces lieux répétaient les vers et les plaintes les plus touchantes, et l'insensible veuve ne les entendait pas.

Elle avait dû fuir son cher asile, dont l'air ne convenait pas à la santé de Jacqueline, et s'était retirée chez M. de Choisy, conseiller d'Etat, grand-père de M. de Miramion, et ami du fameux abbé de Choisy, auquel nous devons l'histoire de sa sainte cousine. Elle vivait là comme à Rubelle, priant, pleurant, faisant l'aumône, ne quittant le berceau de sa fille que pour son oratoire ou le lit de son aïeul, fuyant le monde, se cachant avec le même soin qu'une autre eût mis à se montrer et ne formant qu'un vœu, qu'un désir, celui de se consacrer à Dieu.

Sa famille, dont elle était adorée, ne pouvait se décider à y consentir. On l'entourait de l'affection la plus tendre, afin de la rattacher à la vie ; elle se laissait aimer, elle rendait les soins, les égards, les témoignages d'une réciprocité réelle ; mais son cœur ne s'ouvrait pas, il renfermait ses regrets et ses espérances maternelles comme un sanctuaire. Elle ne vivait que dans ce cercle intime, et ses autres sentiments n'étaient que des devoirs.

M. de Rubelle espérait cependant la décider en faveur de M. de Caumartin ; il lui en parlait sans cesse, elle ne refusait pas, le refus lui semblait cruel et inutile, elle éludait. Certes, si le généreux jeune homme eût revélé à Marie la dernière volonté de Jacques, elle eût hésité sans doute à n'y pas obéir. Souvent, emporté par son amour, il en conçut la pensée.

— Pourquoi ? se disait-il ensuite. Je ne demande pas qu'elle m'épouse, je demande qu'elle m'aime, et m'aimera-t-elle parce que son mari mourant a désiré qu'elle devienne ma femme ?

Et il se taisait.

Au moment d'atteindre sa vingtième année, elle fut prise de la petite vérole. Cette terrible maladie sévit contre elle avec une force incroyable. Sa famille, Caumartin, prirent l'alarme et les inquiétudes les plus graves les saisirent. Quant à elle, bien loin de se troubler, elle répétait sans cesse :

— Mon Dieu ! que je vous remercie ! ou je vais mourir, ou je serai laide !

— Et moi, et votre fille ? disait son père.

— Mon père, vous et ma fille, vous m'aimerez quand même je serais laide, et, si je meurs, vous penserez que je suis heureuse, et vous ne me regretterez pas.

Jamais on ne vit d'exemple d'une perfection aussi épurée, jamais âme plus belle n'habita un corps plus beau. Pendant cette maladie, elle tira des larmes des yeux de tous ceux qui l'approchèrent, par sa patience, sa résignation et sa douceur. Consolant tout le

monde, elle oubliait ses souffrances devant celles des autres, elle ne se croyait pas elle-même le but de toutes ces craintes et de toutes ces inquiétudes.

— Ne pleurez donc pas ainsi, disait-elle, sans cesse; est-ce qu'une beauté périssable ou une vie de douleurs valent ces larmes ?

Sa seule privation fut de ne pas voir sa fille, l'unique objet de sa tendresse ; on dut lui faire quitter la maison, et l'emmener à Paris ; elle en recevait des nouvelles chaque jour, mais son baiser du matin, ses caresses du soir lui manquaient, elle offrait à Dieu ce chagrin avec ses souffrances.

Enfin elle guérit, contre son espoir, et contre toutes les prévisions, et ce qui sembla plus étrange encore, elle ne conserva pas une marque. Sa beauté resta aussi éclatante qu'auparavant, elle acquit même un charme qui lui manquait peut-être, en colorant légèrement sont teint d'un blanc mat et uni.

— Dieu veut m'éprouver, disait-elle à madame de Choisy, il me laisse toutes les épreuves. Enfin que sa volonté soit faite !

— Ma fille, répondait la vieille femme, vous êtes trop parfaite pour ce monde.

— J'aurais bien voulu le quitter; mais, puisque le Seigneur m'y laisse, c'est qu'apparemment il a ses desseins.

La première fois que M. de Caumartin fut admis près d'elle, il ne put s'empêcher de remarquer ce visage épanoui comme une belle fleur, plus belle après un orage meurtrier, et d'en témoigner son admiration.

— Monsieur, lui répondit-elle, c'est comme si vous voyiez un tableau restauré d'un grand dommage, seulement la providence s'y entend mieux que personne. Quant à moi, je me regarde ainsi, et pas autrement.

Ainsi vivait et pensait madame de Miramion. Voyons Bussy.

XV

VEUVAGE DE ROGER DE RABUTIN

L'hiver rappelait à Paris et à la cour tout ce qu'elle renfermait d'élégants et de précieuses. Bussy, bien que triste encore, se laissa persuader de s'y rendre, et sa première visite fut pour madame de Sévigné. La jeune marquise, belle, charmante, spirituelle, riche, attirait autour d'elle un cercle brillant, auquel manquait seulement le marquis de Sévigné, son mari. Bussy le remarqua sur-le-champ et se promit bien d'en profiter. En deux jours, il fut au courant des allures de l'infidèle, il apprit ses visites à Ninon, son amour pour cette célèbre fille, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse, et ses goûts de débauche, et les parties de baigneur qu'il se permettait ; enfin le catalogue des méfaits d'un merveilleux de cette époque, assez peu scrupuleux dans ses moyens de plaisir.

— Bien ! se dit le comte, nous serons trop maladroit si nous n'en tirons pas parti.

Le soir même, il retourna chez la marquise. Il la trouva, comme toujours, au milieu d'un entourage qu'elle dominait de toute la hauteur de son esprit. Il affecta une gravité inaccoutumée, une mélancolie intéressante ; madame de Sévigné, bien jeune encore, en fut dupe. Elle l'appela près d'elle.

— Qu'avez-vous, comte ? lui demanda-t-elle presque émue.

— Vous me le demandez, Madame !

— Quoi ! la mort de la comtesse vous afflige-t-elle donc à ce point ?

— La comtesse était pour moi la meilleure, la plus fidèle des amies, je ne m'accoutume point à sa perte.

— Mon cousin, il vous reste d'autres amis, vous le savez et vous n'avez pas besoin d'en chercher dehors de votre famille.

— Vous êtes bonne, Madame, et pourtant vous causez aussi bien des maux.

— Des maux ! à qui ?

— Regardez autour de vous. Tous ces hommes vous aiment, vous les accueillez juste assez pour avoir le droit de les refuser ; ensuite ils souffrent, et moi-même...

— Vous ? je vous croyais dans une douleur profonde !

— Si profonde, que je cherche en arrière des raisons pour l'augmenter encore.

— Je ne comprends pas.

— Oh ! ma cousine, si, au lieu de mademoiselle de Toulongeon, mon père m'avait destiné mademoiselle de Chantal !

— Eh bien ? reprit-elle en éclatant de rire.

— Eh bien, mon sort eût été bien différent et le vôtre aussi, ajouta-t-il, en baissant la voix.

La marquise ne riait plus.

— Le mien ? mais il n'y manque rien, je suppose.

— Oh ! ma cousine, me croyez-vous donc aveugle ? me croyez-vous donc indifférent ? ne vous ai-je pas suivie de l'œil depuis mon retour ? ne sais-je pas tout ce que vous savez et bien d'autres choses encore ?

— Quoi ? que savez-vous ? demanda-t-elle vivement.

— Je ne suis ni un espion, ni un dénonciateur, mais je puis être un confident, un ami.

— Mon cousin, prenez garde à ce que vous allez faire ! n'égarez pas ma jeunesse, ne me menez pas dans une mauvaise voie. Songez au nom que nous portons tous les deux, songez à notre attachement d'enfance, soyez mon ami, mon confident, soit ! je n'ai point de parent plus proche que vous ; mais ne soyez pas un guide infidèle, vous manqueriez à l'honneur et à l'amitié.

Bussy ne s'attendait pas à cette sortie ; il ne s'attendait pas à trouver chez cette jeune femme une raison aussi droite, une loyauté aussi franche. Il hésita à répondre.

— Je ne vous donnerai que des conseils dictés par ma tendresse, ma chère cousine ; je ne vous condui-

rai que dans des chemins frayés; mais, si je m'égare, si je me trompe, il ne faudra pas m'accuser : nous nous trompons tous.

— Je veux vous croire, comte, et, d'ailleurs, je n'ai point de raisons de doute. Votre galanterie est tout au plus un défaut en ce temps-ci, un honnête homme peut être galant sans être trompeur, je ne crains rien de vous. Qu'avez-vous à me dire? j'écoute.

— Madame la comtesse de... — et mademoiselle d'A..., — annonça un domestique.

Bussy se leva comme si un glaive le frappait ; il n'en pouvait croire ses yeux, ni ses oreilles, Marguerite hors du couvent, Marguerite dans le monde, Marguerite plus belle que jamais ! Il la regarda un instant sans idée, sans désir, sans songer à s'approcher d'elle, sans songer au ridicule qu'il se donnait par son étrange manière. Madame de Sévigné l'appela, il sortait d'un songe.

— Le voilà, dit-elle, en le montrant à ses parentes, le voilà ce pauvre désolé. Ne le consolerons-nous pas, Mesdames ?

Il salua gauchement.

— Voyez, il revient de l'autre monde, il ne sait plus faire la révérence, il ne sait plus dire un mot. Parle-t-il français ou patois de Bourgogne.

— Mon cousin doit parler à merveille, interrompit Marguerite, il écrit si bien !

— Ma cousine, reprit Bussy, qui commençait à se remettre, je ne croyais pas qu'une si sainte personne eût gardé des souvenirs profanes.

— Mon cousin, je ne suis plus sainte, répondit-elle avec un soupir.

— Jusqu'à nouvel ordre, poursuivit sa sœur en riant, Marguerite traite le couvent comme un amant adoré ; elle le quitte pour le reprendre avec plus de bonheur encore.

— Pourquoi ne m'avoir pas prévenu ? demanda tout bas le comte à Marguerite.

— Pourquoi ne m'avoir plus donné signe d'existence ?

— Vous renvoyiez mes lettres cachetées.

— Avez-vous bien regardé les cachets ?

— Vraiment ?

— Ah ! Roger, je ne vous croyais pas si naïf ?

— Et moi, je ne vous croyais pas si habile.

— Vous êtes encore méchant ? ce me semble ? Pourtant, vous avez eu le temps de réfléchir sous les verrous ?

— Et vous sous les grilles.

— N'y voulez-vous point retourner ?

— Et vous ? pourquoi en êtes-vous sortie ?

— Pourquoi avez-vous quitté la Bastille ?

— On m'a renvoyé.

— Et moi aussi.

— Comment ?

— On a prétendu que je tenais mon livre à l'envers aux offices, que je regardais par la fenêtre, que je cousais des rubans noirs sur des morceaux de toile, pour en faire un alphabet.

— Ce sont là des crimes bien dangereux !

— Mon alphabet passa pour un grimoire, mes

bouquets pour des signaux aux prisonniers de la Bastille, peu s'en fallut qu'on ne me dénonçât à M. le cardinal et qu'on ne me traitât de rebelle.

— Pauvre cousine ! après ?

— Ma sœur vint à Paris, elle me... raconta ses nouvelles de la Bourgogne ; elle m'apprit... tout ce qui s'y passait. Sa présence, les dégoûts que j'éprouvais aux Ursulines, me donnèrent envie d'essayer encore du monde avant d'y renoncer, et me... me voilà.

— Quand vous voir ? où ?

— A toute heure.

— Où cela ?

— Chez ma sœur.

— Encore ?

— A l'église.

— Et puis ?

— A la promenade.

— Seule ?

— Avec ma sœur... ou ma grand'mère.

— Miséricorde ! Et il n'y a point dans cette promenade de pavillon, comme à Autun ?

— Non, Monsieur.

— Et par où passe-t-on pour entrer dans votre chambre ?

— Par la chapelle, mon cousin.

— Toujours ?

— Plus que jamais.

— Quoi ! n'existe-t-il pas de porte dérobée?

La jeune fille le regarda un instant avec tristesse, et lui dit :

— Mon cousin, vous êtes toujours le même, et le malheur ne vous a pas corrigé.

Bussy comprit encore que,de ce côté, comme chez madame de Sévigné, l'absence ne changeait rien. Il comprit qu'il était aimé, qu'il l'était autant que jamais, mais que, dans cette âme si tendre, la vertu régnait toujours. Il garda un instant le silence,mille idées vinrent à son imagination, parmi lesquelles une pensée honnête et louable se fit jour.

— Si je l'épousais ! se dit-il.

L'ambition, la fortune, effacèrent bien vite ce désir. Il se rappela la position de Marguerite, la sienne :

– Non, non, dit-il, c'est impossible !

Il se leva, sans ajouter une parole, et ne revint plus auprès de Marguerite pendant toute la soirée. Madame de Sévigné, à laquelle rien n'échappait, devina à peu près ce manége, car elle ne pouvait le comprendre entièrement, bien des détails passés lui étaient inconnus. Elle s'approcha de mademoiselle d'A...

— Ne trouvez-vous pas M. de Bussy fort changé, depuis la mort de sa femme, ma cousine ?

— Il me paraît triste, mais du reste nullement changé.

— Vous croyez ?

— Oh ! mon Dieu, oui. Ses idées, ses projets sont les mêmes. Il est tout aussi ambitieux, tout aussi occupé de ses plaisirs et de sa fortune.

— Que vous a donc fait ce pauvre comte pour le traiter ainsi, Marguerite ?

— Moi? rien. Est-ce que je le maltraite? Je lui rends justice, ce me semble, et voilà tout.

— Justice bien rigoureuse, dans tous les cas.

— Il n'a perdu ni son esprit, ni ses qualités remarquables, je vous assure, et je l'apprécie parfaitement.

— Il devrait se remarier : qu'en pensez-vous?

— Se remarier? répéta la jeune fille embarrassée : oui... peut-être... Oh ! il se remariera.

— Je ne sais, il aime bien la vie de garnison.

Le regard profond et incisif de la marquise plongeait jusqu'au fond du cœur de la jeune fille : celle-ci le devina d'instinct, et, par un effort suprême, retint les larmes qui bordaient sa paupière. Sa plus chère espérance venait de lui être enlevée, elle retrouvait Bussy tel qu'elle l'avait laissé, et déjà son imagination la reconduisait au cloître,qu'elle quitta en apprenant la mort de la comtesse. Elle se leva, alla vers sa sœur, et la pria de la reconduire.

— Je ne me sens pas bien, dit-elle ; je voudrais rentrer au logis.

— Prenez mon écuyer et mon carrosse, ma chère, ils viendront ensuite me reprendre : moi, je compte rester plus tard, la marquise me retient à souper.

— Je vous remercie, ma sœur, et je vais me coucher.

— Pauvre enfant ! pensa la comtesse, en la regardant partir. Voilà ses chagrins qui recommencent.

Le lendemain Bussy, était à deux heures chez madame de Sévigné, et tâchait de reprendre la con-

versation de la veille ; le matin, il écrivit à Marguerite, en vers :

L'amour pour ma liberté,
Me promet un doux martyre,
Ma raison de son côté,
Me fait peur de son empire,
Me dit que je m'en retire ;
Mais mon cœur, sans s'alarmer,
Me dit : « Aime, ose, désire,
Il n'est rien tel que d'aimer. »

Eh bien, à ta volonté,
Mon cœur, je m'en vais souscrire,
Mais enfin, si la beauté
A qui tu veux que j'aspire,
Te rebute, te déchire,
Pourras-tu tout endurer ?
Et pourras-tu me redire :
« Il n'est rien tel que d'aimer ! »

« Oui, je te le redirai,
Dit mon cœur, tant que j'expire ;
On est assez fortuné
D'aimer toujours Sylvanire,
Sans espoir de la réduire.
Laisse-moi donc l'enflammer,
Si tu veux que je respire :
Il n'est rien tel que d'aimer. »

Envoi

Beauté pour qui je soupire,
Quoi qu'il en puisse arriver,
N'aimer rien, c'est, sans trop dire,
De tous les états le pire,
Il n'est rien tel que d'aimer !

Ces vers, cités par Bussy lui-même, ne sont que de la prose rimée ; j'ai cependant voulu les transcrire ici pour montrer combien, à cette époque, la société accordait promptement les réputations de poète, et combien il était facile à un grand seigneur de se poser en bel-esprit, à bon marché. Rabutin n'en fit guère de meilleurs dans tout ce qu'il nous a laissé, sauf peut-être l'épître à M. et madame de Sévigné que l'on a déjà lue. Cependant il avait ses admirateurs et ses prôneurs ; cependant il fut de l'Académie, et la pauve Marguerite se laissa prendre à ces lignes sans couleur et sans pensée ; elle porta toute la journée ce billet sur son sein, le relut mille fois, le sut par cœur au bout de quelques minutes, et, en s'endormant le soir, elle le répétait encore.

Madame de Sévigné ne fut pas si facile à convaincre ; elle aimait son mari d'une affection vive et vraie, mais dans laquelle l'amour n'entrait pour rien ; j'en demande bien pardon à M. le baron de Walknaert, il a fait sur cette femme célèbre un des livres les plus charmants, les plus délicieux, les mieux écrits, les plus intéressants, les plus exacts qui existent dans la langue française ; c'est une lecture qu'on ne peut quitter lorsqu'une fois on l'a commencée, tant elle est attachante et pleine de séductions ; mais je crois qu'il se trompe sur la nature des sentiments inspirés par Henri de Sévigné à sa femme, je crois que jamais elle n'eut pour lui d'amour ; ce sens du cœur lui manquait, et la preuve est dans toute la conduite, dans toute la vie de la marquise. La voyons-nous jalouse ? et certes aucune femme n'eût le droit

de l'être davantage. Son amour-propre est blessé de son abandon, son cœur ne l'est pas. Elle sent qu'elle méritait mieux qu'une pareille conduite. On l'outrage, elle s'affecte par rapport à elle, non pas par rapport à lui.

Depuis son veuvage dans les innombrables lettres qui nous restent d'elle à ses enfants et à ses connaissances, il n'est pas question une seule fois de son mari, pas un regret, pas même une mention indifférente. Lorsqu'elle habite les Rochers, où ils ont passé ensemble les beaux jours de leur jeunesse, elle retrouve, elle retrace des souvenirs de sa fille, de ses amis, jamais un seul de M. de Sévigné. Elle si soigneuse des dates, des anniversaires, ne rappelle point celle de sa mort; nous ne voyons pas en toute sa vie, dont elle rend si soigneusement compte à madame de Grignan, la moindre trace de pensées ou de mémoire à ce sujet. Bien plus, dans les lettres écrites du vivant du marquis, elle n'en parle pas. Son mari est l'être qui passe le plus inaperçu, vivant ou mort, il ne change rien à son humeur, elle conserve le même enjouement, la même quiétude.

XVI

VEUVAGE DE ROGER DE RABUTIN

(Suite)

Nous savons tous, par expérience, qu'un grand amour ne se renferme pas dans un silence éternel, que des regrets déchirants ne se cachent pas sans cesse sous le masque de l'indifférence, surtout quand cet amour, quand ces regrets n'ont rien que de légitime. Une passion assez forte pour résister aux mauvais procédés, à la jalousie, à la mort, se trahirait par quelques plaintes, par quelques mots d'attendrissement, surtout chez une personne aussi naturelle que madame de Sévigné, surtout en parlant à la fille de cet homme si chéri. Dira-t-on que Marie de Rabutin calfeutrait ses haines et ses ressentiments, cachait ses blessures et que sa fierté effaçait sa colère ? Ceci est faux et de toute fausseté. Dissimule-t-elle sa rancune contre Bussy ? Lui épar-

8.

gne-t-elle une goutte de fiel ? Ne raconte-t-elle pas à ses amis, à sa fille ce qu'elle éprouve à cet égard ? Est-elle hypocrite dans le chagrin qu'elle en ressent ? Et madame de Marans, et l'évêque de Marseille, et toutes ces querelles de madame de Grignan, avec quelle vivacité ne les épouse-t-elle pas ? Il en est de même dans ses amitiés. Elle défend Fouquet, elle soutient Corbinelli en exil, elle se fait gloire de l'intérêt qu'elle porte à ses amis malheureux, elle ne renie aucun de ses sentiments, tendre ou vindicatif, elle laisse tout voir. Est-il donc vraisemblable qu'elle eût seulement voilé le plus grand, le plus naturel, le plus légitime de tous ?

Non ; elle aima M. de Sévigné de cet attachement particulier, tout à fait à part, que les femmes portent à leur mari, elle l'eût aimé d'amour, s'il se fût donné la peine de se faire aimer. Mais son cœur était *paresseux*, et, pour s'éveiller, il lui fallait des soins, des soins réitérés et incessants, dont les progrès lents découragèrent tous ceux qui y essayèrent. Elle fut blessée d'amour-propre, ainsi que je l'ai dit ; cette blessure étouffa bien vite le faible germe de la passion, et lui fit succéder l'indifférence, qu'elle conserva tant qu'il vécut, et qui devint l'oubli après sa mort.

Bussy, plus encore que M. de Sévigné, eût pu enchaîner sa cousine. Plus séduisant, plus spirituel, plus brave peut-être, il avait en outre pour lui la vengeance et la fierté, mobiles plus puissants que le devoir en matière d'amour. S'il eût su s'astreindre à cette seule conquête, lui donner tout son temps, nul

doute qu'il n'eût fini par triompher. Madame de Sévigné le sentait elle-même, sans se l'avouer, et peut-être involontairement garda-t-elle rancune toute sa vie à son cousin de l'avoir condamnée à ignorer toujours ces charmants désespoirs, ces joies douloureuses qu'elle appréciait tant chez les autres, et qu'elle leur pardonnait avec tant d'indulgence.

Cette digression, qu'on trouvera longue, je le crains, était nécessaire pour éclairer parfaitement les caractères tracés dans ce livre, où tout est vrai, même les détails, et où j'ai cherché à rendre avec le plus d'exactitude possible, les mœurs, les habitudes et les sentiments de cette époque, si différente de la nôtre.

Pendant que Marguerite relisait ses vers, la marquise écoutait avidement les demi-confidences de Bussy sur M. de Sévigné. Il se faisait arracher une à une les choses qu'il brûlait de dire, il avouait, comme à regret, les outrages connus de tous, dont le jeune mari abreuvait sa jeune femme.

— Quoi ! mon cousin, réellement M. de Sévigné se promenait au cours dans le carrosse de Ninon ?

— Je ne l'ai pas vu, ma cousine, on me l'a dit.

— Et cela est vrai, cela doit être vrai. Oh ! si j'avais été là !

— Grâce à Dieu, vous n'y étiez pas !

— Et avouez-le-moi, je vous en prie, qui m'apprendra la vérité si ce n'est vous ? Chez Mademoiselle, au Luxembourg, il a parlé hautement de cette *Lolo*, de cette *Madame de Gondran*, comme de sa maîtresse ; quelqu'un lui ripostant qu'elle n'était pas si

jolie que moi, il répondit qu'il nous connaissait bien toutes deux et que, puisqu'il me la préférait, il fallait qu'elle valût mieux que moi, de toutes les manières.

— La Châtre m'a raconté quelque chose de cela, mais je n'y ai pu croire, ma cousine, il n'est pas assez fou pour nier votre beauté, votre mérite.

— Mon cousin, vous m'impatientez. Vous défendez M. de Sévigné comme si vous eussiez envie de me le faire battre.

— Moi, Madame ! vous ne me rendez pas justice. Si j'étais à votre place, je ne m'occuperais plus de tout cela.

— Quoi ! ne me plus occuper de mon mari, de sa conduite envers moi ? De quoi m'occuperais-je alors ?

Le marquis entra juste en ce moment et entendit ces dernières paroles.

— De quoi vous vous occuperez, marquise ? de moi, de vous, de tout ce qui peut amuser ou intéresser votre vie ; je ne pense pas que Bussy dise le contraire.

Le comte ramassa le gant et la conversation continua gaie, insoucieuse, charmante, entre ces trois personnages, comme s'ils n'eussent pas eu chacun une préoccupation intime. Aussitôt que la bienséance le permit, Roger prit congé des deux époux et les laissa ensemble, pour retourner près de Marguerite. Elle l'attentait, il en était sûr, et il espérait, malgré tout, soumettre cet esprit honnête, sans s'inquiéter des suites. Il chassait l'idée importune

de son devoir, il ne voulait pas penser qu'en séduisant une demoiselle de qualité, sa parente, il encourait le blâme général. Il allait à son but, oublieux du reste, et la pauvre enfant devait en être la victime. N'est-ce pas toujours ainsi dans la vie ?

XVII

VEUVAGE DE ROGER DE RABUTIN

(Suite)

La comtesse était sortie, il trouva Marguerite seule, tremblant des pieds à la tête; elle se leva sans rien dire, il lui fut impossible de parler. Il s'avança vers elle, presque aussi ému; seulement, son émotion ne venait pas de la même source.

— Marguerite, dit-il très-bas, et son cœur l'entendit plutôt que son oreille; Marguerite, m'aimez-vous?

Elle ne fit point de réponse; une larme tomba lentement le long de sa joue, elle ne pensa pas à l'essuyer. Il lui prit la main, elle le laissa faire; il entoura sa taille de son bras, elle n'opposa aucune résistance et resta comme insensible.

— Roger, reprit-elle pourtant, Roger, vous ne m'aimez pas.

C'est là d'ordinaire toute la conversation des amoureux ; les discours éloquents ne valent pas pour eux ces doux mots sans cesse répétés.

— Je ne vous aime pas, Marguerite ! Et que fais-je ici ? Et quelle a été ma pensée incessante depuis plusieurs années ? Je ne vous aime pas ! Avez-vous oublié mes lettres, mes démarches, mon désespoir ? Mais c'est vous, ingrate, qui m'avez toujours repoussé, c'est vous qui ne faites rien pour moi, c'est vous qui prétendez m'aimer, sans me le prouver jamais.

— Ingrate ? répéta Marguerite avec cet accent profond du cœur que rien n'imite et qui se reconnaît si bien. Que voulez-vous de moi, Roger, pour ne plus m'appeler ingrate ?

— Me l'accorderez-vous ?

Elle hésita. Mais son regard rencontra celui de Bussy, fixé sur elle, avec une passion ardente et véritable.

— Roger, dit-elle, vous ne voudriez pas me tromper ?

— Moi ! et qui vous inspire un soupçon aussi injuste ?

— Ah ! que nous sommes peu de chose, que notre faiblesse est grande ! Hier j'étais fière et résolue, je vous aurais bravé, je vous aurais raillé même, je me croyais inaccessible à vos plaintes ; aujourd'hui, quelques lignes de vous, l'attente, un de vos regards, changent mes résolutions ; il me semble qu'on m'arracherait le cœur, si je vous affligeais ; le bonheur de vous voir heureux me semble préférable à toutes

les joies de ce monde, à toutes les promesses de l'autre. Vous n'abuserez pas de cette tendresse, n'est-ce pas, Roger? Vous la respecterez ; car elle est noble et pure, personne ne vous aimera comme moi. A présent que je vous ai dit cela, que me voulez-vous? j'écoute et je n'ai plus peur.

Marguerite était belle d'innocence et de confiante naïveté en prononçant ces paroles; le comte se crut certain de ne pas en abuser et de l'aimer ainsi qu'elle voulait l'être. Il la contempla un instant sans répondre ; puis il dit :

— Ce que je veux, Marguerite? une preuve de cet abandon, de ce dévouement, dont vous me parlez. Je veux vous voir ce soir, dans le jardin de cet hôtel, sans témoins, et aussi longtemps que la prudence le permettra.

— Roger ! s'écria-t-elle en étendant les bras, Roger, est-il possible que vous ayez conçu un pareil projet ?

— Vous voyez bien que vous ne m'aimez pas, Marguerite, et que vous me trompez !

La pauvre fille se mit à pleurer, avec des sanglots à fendre le cœur. Elle cacha sa tête dans ses mains et laissa couler ses larmes à travers ses doigts. Bussy s'en sentit attendri pourtant.

— Vous pleurez, Marguerite ! et pourquoi pleurer, lorsque d'un mot vous pouvez me faire si heureux?

— Oh ! mon cousin, vous exigez donc le sacrifice de ma vie !

— De votre vie, Mademoiselle, je ne suis pas si

barbare, rassurez-vous, et, si quelques heures vous paraissent trop difficiles à me donner..., adieu !

Il feignit de sortir, Marguerite le laissa aller jusqu'à la porte, puis elle le rappela d'une voix faible.

— Que me voulez-vous, Mademoiselle ? répondit-il sans se retourner.

— Ce soir, à dix heures, je me trouverai dans l'allée des tilleuls, au bout du jardin, et la petite porte restera ouverte.

En deux pas, il fut à ses côté, et voulut lui baiser la main.

— C'est assez, mon cousin ; ne me remerciez pas, ne me parlez pas, laissez-moi seule ; je viens de régler ma destinée, j'ai besoin de réfléchir. Allez, allez !

Et, lui disant adieu du geste, elle sortit de l'appartement.

Le lendemain, le comte de Bussy-Rabutin reçut la lettre suivante :

« Vous ne m'appellerez plus ingrate, Roger, vous ne direz plus que je ne vous aime pas. Maintenant, adieu ! nous ne nous reverrons jamais. Je retourne à mon couvent. Non pas à celui que vous connaissez, où votre caprice pourrait me chercher peut-être, mais dans un asile ignoré de tous, où les bruits du monde ne me tortureront plus. Vous eussiez pu réparer votre faute et la mienne, vous l'eussiez dû peut-être. Je suis trop fière pour le demander, trop malheureuse pour l'attendre. Je vous aimerai toute ma vie ; si le malheur vous frappe de nouveau, vous n'aurez pas besoin de

m'appeler, je serai là avant que vous ayez pensé à moi. Je ne réclame du lien qui nous nuit que le droit d'essuyer vos larmes. Adieu, soyez heureux, soyez grand, ne m'oubliez pas tout à fait, moi je ne vous oublierai jamais, et ma pénitence la plus sévère sera de me souvenir.

» MARGUERITE. »

Bussy sonna son valet de chambre et lui donna ordre de passer chez la comtesse de —, savoir des nouvelles de ses cousines et de revenir sur-le-champ. Il attendit, en proie à une inexprimable impatience, le cœur brisé de remords, des larmes dans les yeux, et certainement si Marguerite fût entrée en ce moment, elle eût gagné, par sa seule présence, la cause qu'elle soutenait depuis si longtemps. Il se représentait tous ses torts, la naissance de cette jeune fille, égale à la sienne, et la convenance de cette union, à laquelle la fortune seule aurait manqué.

— Nous vivrons à la campagne, disait-il ; je resterai à l'armée sans train et sans un grand équipage, elle élèvera mes filles, riches par leur mère, et nous pourrons être heureux.

Le souvenir de la soirée de la ville lui fit monter le rouge au visage. Il s'arrêta subitement.

— Je suis seul coupable, après tout !... Oui, mais elle aurait dû me refuser... Renoncer à la cour... renoncer à mes habitudes ?.. Et la marquise ?.. Oh ! non, non, décidément cela ne se peut pas ; Marguerite l'a compris, elle a pris le seul parti conve-

nable, tout est mieux ainsi. Pauvre fille ! je lui suis bien sincèrement attaché. J'espère que sa famille lui procurera quelque grand bénéfice.

L'égoïsme de son caractère et de son sexe avait bien vite repris le dessus. Les hommes sont si cruels pour les maux qu'ils causent, lorsqu'ils ne les partagent pas !

Le laquais revint avec une réponse confirmant la lettre de mademoiselle d'A... La comtesse et sa sœur étaient parties à midi, avec leurs femmes et un seul écuyer, sans dire quand elles reviendraient, sans dire où elles dirigeaient leurs pas, sans laisser aucun ordre.

Bussy commença à craindre que Marguerite eût parlé, et le ressentiment de tous ses parents le menaçait dès lors. Il ne craignait ni les duels ni les querelles ; mais il craignait les disputes, et surtout les reproches de son père et de sa mère. La campagne se préparait ; il devait la faire en qualité de capitaine de chevau-légers de M. le duc d'Enghien, depuis le grand Condé. Pour éviter tous les ennuis, il se résolut à partir de suite, sauf à ses gens et à ses mulets à le rejoindre en route ou sur la frontière d'Espagne. Cette idée lui parut excellente, et il la mit sur-le-champ à exécution. Il obtint facilement de M. le duc d'Enghien la permission de devancer la troupe, sous un prétexte quelconque ; il écrivit quelques lignes à son père et à sa mère et ne voulut prendre congé que de sa belle cousine.

Elle habitait à l'abbaye de Livri, chez son oncle, l'abbé de Coulanges. Il poussa jusque-là. Il la trouva

à la chapelle, entendit l'office, et, dans le fond de l'église, il remarqua une jeune dame, vêtue de noir, avec la sévérité du deuil de veuve, agenouillée pieusement et si enfoncée dans la prière, qu'elle lui parut plutôt un ange qu'une mortelle. Ses regards ne la quittèrent pas, une seule fois ; pendant une distraction insaisissable de la jeune femme, leurs yeux se rencontrèrent : elle rougit beaucoup et baissa la tête.

Après le salut, madame de Sévigné retourna au salon ; M. de Bussy la suivit, mais il ne put s'empêcher de se retourner encore. Vinrent ensuite les premiers compliments, les étonnements de la marquise du départ si brusque de son cousin, auquel il donna une couleur diplomatique ; ils virent passer dans le jardin l'abbé de Coulanges et le prieur reconduisant l'étrangère avec tous les égards possibles ; madame de Sévigné alla vers elle et lui offrit de se reposer encore quelques instants, avant de retourner à Paris.

— Je vous remercie, madame la marquise, vous me faites bien de l'honneur, mon carrosse attend et je dois rentrer de bonne heure. Veuillez agréer mes excuses.

Elle fit une grande révérence, aperçut le comte placé derrière sa cousine et rougit de nouveau. Un beau jeune homme, au visage pâle et austère lui donnait la main, et une duègne respectable marchait à côté d'elle.

— Avez-vous jamais vu une plus belle créature ? demanda la marquise.

— Et qui est cette merveille ?

— Ni plus ni moins que madame de Miramion, veuve d'un conseiller au parlement, et promise, à ce qu'on assure, à M. de Caumartin qui l'accompagne.

— Est-elle donc ici en visite ?

— Elle est ici en pèlerinage à Notre-Dame de Livri, pour la santé de sa fille unique. C'est une des personnes les plus riches de la ville, à Paris.

— Et comment M. de Coulange lui rend-il tant d'honneurs ?

— D'abord c'est une sainte, et puis M. de Caumartin le père est l'ami de mon oncle, il la lui a recommandée. Mais vous partez donc, mon pauvre cousin ! qui me conseillera ? qui me consolera ?

— Vous ne manquerez ni de consolateurs ni de conseillers, Madame. D'ailleurs, ce ne sera pas long, M. le duc d'Enghien nous ramènera bien vite, d'ici là, songez à votre esclave.

— Esclave qui m'a bien la mine de se révolter.

Lorsque madame de Miramion fut remontée en carrosse, elle demanda à M. de Caumartin :

— Monsieur, quel est donc le seigneur qui se tenait à l'église près de madame la marquise de Sévigné ?

— Madame, c'est M. le comte de Bussy-Rabutin, son proche parent, un des courtisans les plus brillants, les plus accomplis et les plus braves.

Le reste de la route, elle ne prononça plus une parole.

XVIII

ROGER DE RABUTIN A L'ARMÉE

Pendant que le comte était en route, M. le prince de Condé mourut. Son titre et son rang passèrent à son fils, et cette circonstance le retint quelque temps de plus à Paris. Pendant ce temps M. de Bussy s'en allait à petites journées, attendant des nouvelles de ses amours passées et de ses amours en espérance. Il n'en reçut ni des unes ni des autres, et se mit alors à s'amuser en route, lorsqu'il en trouvait l'occasion. Il eut une grande affaire à Toulouse pour une fille qu'il sauva des mains des soldats, et ne manqua pas de se poser en Scipion, pour se faire honneur d'avoir écarté les témoignages de sa reconnaissance.

— Il est vrai qu'elle était laide et sale, ajoutait-il

dans ses moments de franchise, et que je ne l'aurais pas touchée du bout du doigt.

L'armée tout entière ne tarda pas à se rassembler ; M. le prince arriva et entra en Espagne, et bientôt on mit le siège devant Lérida. A la tranchée, Bussy, qui voulait sa distinguer à tout prix, fit des prodiges de valeur. On ne parla que de lui dans les tentes, et sa réputation s'accrut d'une manière singulière. Le héros lui témoigna à plusieurs reprises sa satisfaction, et Roger écrivit à sa cousine, après une action d'éclat accomplie sous les yeux du jeune général :

Ce fut là, que pour mon bonheur,
L'ennemi gagnant la tranchée,
Devant ce prince j'eus l'honneur
De tirer une fois l'épée ;
Ce fut en cette occasion
Qu'il fit lui-même une action
Digne d'éternelle mémoire,
Et que m'ayant d'honneur comblé,
Il se déchargea de la gloire
Dont il se trouvait accablé.

La vanité du comte augmenta à mesure qu'il devint lui-même plus illustre. Il ne pensait non plus à la pauvre Marguerite que si elle n'eût jamais existé, et rêvait des destinées brillantes et glorieuses.

Un matin, il était de garde à la tranchée du prince, on lui remit une lettre d'une écriture inconnue, cachetée de noir et arrivée par l'ordinaire de

l'armée. Son cœur se serra, comme à l'annonce d'une mauvaise nouvelle, il se hâta de lire.

« Un cœur qui vous aima par dessus toutes choses aura probablement cessé de battre quand vous recevrez ces lignes ; mais, avant de retourner vers le Dieu qui l'a créé, il vous envoie un dernier pardon, une bénédiction dernière. »

Ni signature, ni désignation quelconque. Il se mit à chercher qui ce pouvait être et sa pensée se porta sur la jeune religieuse, mais la repoussa avec horreur.

— Non, non, dit-il, ce n'est pas elle ; Dieu n'a pas permis que ce fût elle. Si belle, si jeune... et mourir !

Hélas ! n'était-elle pas morte déjà, cette beauté et cette jeunesse ! A quoi lui servait-elle derrière les grilles, où son amour l'avait jetée ?

Pendant qu'il réfléchissait ainsi à part lui, tristement, le chevalier de la Vallière, maréchal de camp de jour à la tranchée du maréchal de Grammont, l'envoya prier à dîner en lui disant que MM. de Barbantane, lieutenant des gendarmes d'Enghien, et des Jumeaux, maréchal de bataille, ses grands amis, s'y trouveraient. Triste comme il l'était son premier mouvement fut de refuser, mais ensuite il pensa que la distraction le tirerait de cet état pénible et il accepta.

Il se rendit sur la tranchée du maréchal, située dans les ruines d'une vieille église, et y trouva ses joyeux camarades, tous prêts à se divertir.

— Voilà Bussy ! s'écrièrent-ils tous à la fois, vive la joie !

— Oui, voilà Bussy, reprit l'amphitryon, mais sombre comme un sépulcre. Que diable as-tu, et quelle mine apportes-tu à notre réunion ?

— Ce ne sera rien, Messieurs, une fâcheuse lettre, il n'y paraîtra plus dans quelques instants.

— A la bonne heure ! et mettons-nous à table.

— A table ! répétèrent-ils en chœur ; vienne l'ennemi, ses boulets et ses balles, nous ne nous dérangerons pas.

— Ah ! pourvu qu'il ne continue pas à tirer dans ce vieux mur, poursuivit M. de la Bretèche, guidon des gendarmes-dauphin ; car il nous envoie du plâtre dans la soupe.

— C'est ma foi vrai, ajouta Bussy, et voilà le boulet qui emporte là-bas un bras au laquais de Barbantane ; nous sommes très heureux qu'il n'ait pas ricoché ici.

— Ce drôle-là a toujours été maladroit, répliqua le jeune fou ; que va-t-il faire d'une seule main ?

— Ce sera notre tour tout à l'heure peut-être, Messieurs ; ainsi hâtons-nous.

Les violons de M. le prince jouaient pendant ce temps-là, avec autant de sang-froid que s'ils eussent été à Chantilly, et les hardis soldats dansaient à quelques pas en arrière, pendant que la mitraille pleuvait au milieu d'eux.

M. de Barbantane, ne sachant que faire, car il avait déjà déjeuné, imagina de lever la pierre d'une tombe, et fut surpris de trouver dedans un corps

tout entier, encore tout vêtu de ses habits religieux et le voile baissé sur le visage.

— Oh ! oh ! dit-il, Messieurs, venez voir ; voici une plaisante chose.

— Qu'est-ce ?

— Une respectable nonne, endormie du dernier sommeil, et aussi coquettement parée que si elle se rendait au parloir.

— Oh ! voyons ! voyons ! levez le voile.

— Non, pas encore ; raisonnons d'abord : Qu'allons-nous trouver céans ?

— Une tête de mort affreuse, avec de grands trous ronds et des lèvres décharnées.

— Bon ! et toi Bussy ?

— Une vieille sans dents, quelque sœur Cunégonde, morte de vieillesse en disant son chapelet.

— Pas mal ! et toi la Vallière ?

— Une jeune novice, morte d'amour pour un mauvais sujet.

Roger tressaillit malgré lui.

— Ceci est plus poétique. Eh bien, Messieurs, je vous jure que, tête de mort, vieille édentée ou jeune novice, je danserai une courante avec elle sur ce bel air que nous jouent les petits violons, quand je devrais la reconduire après jusqu'à sa place et y rester.

— Tu es fou, Barbantane ! dit Bussy saisi d'horreur.

— Cela me semble, au contraire, tout à fait bien pensé ; je me choisis une maîtresse pour l'autre monde.

— Et moi je lui donne la main gauche, ajouta M. de la Bretèche ; en avant donc ! nous la regarderons après.

Ils avaient déjà bu énormément, et leurs têtes s'en ressentaient fort ; on les applaudit, car, specteurs et acteurs dans cette atroce comédie, n'étaient pas plus de sang-froid les uns que les autres.

Le comte seul, prédisposé par la lettre du matin, ne put voir sans horreur cette profanation ; cependant, il ne fit rien pour l'empêcher, tout en s'abstenant d'y prendre part.

Les violons jouèrent et la danse commença. Ce furent des rires et des cris d'insensés sur les postures singulières que prenait le cadavre entre ses deux danseurs ; ceux-ci se le renvoyaient gravement, comme s'ils eussent eu entre les bras la plus belle dame de la cour, et, pendant ce temps-là, les balles et les boulets leur passaient au-dessus de la tête ! Enfin, après la dernière révérence, ils ne firent grâce de rien, ils appuyèrent le corps contre une autre tombe, et M. de la Vallière leva le voile. Un beau visage de jeune fille, parfaitement bien conservé et embaumé, les paupières baissées, les cheveux en bandeaux de jais, avec des dents d'ivoire, brillant à travers ses lèvres entr'ouvertes, leur apparut comme un spectre. Bussy poussa un cri affreux, il lui sembla reconnaître Marguerite.

— Messieurs, s'écria-t-il éperdu, remettez ce corps dans sa tombe, c'est une horrible profanation et Dieu vous en punira.

— Ah ! Bussy qui prêche ! répliqua M. des Jumeaux.

— Voilà du nouveau ! répondit Barbantane.

Le marquis de la Trousse, qui venait relever M. de la Vallière, entra sur ces entrefaites et resta stupéfait de ce qu'il voyait.

— Qu'est-ce que cela, Messieurs ? demanda-t-il.

— Un corps saint, déterré par Barbantane, dit la Bretèche.

— Il faut qu'il soit saint en effet ; car il a l'air de vivre encore, et ses vêtements tombent en poussière.

— Il est embaumé !

— Non, il est saint !

— J'en veux une relique !

— Moi, je le veux tout entier.

Ces mots partirent à la fois de toutes les bouches.

— Messieurs, continua Bussy, en tirant son épée, le premier de vous qui touche à ce cadavre est mort.

Le marquis de la Trousse, qui vit bien dans quel état se trouvaient les convives, se plaça entre eux, et, saisissant Roger par le bras, il lui dit :

— Vous avez raison, Monsieur, et, pour terminer ceci, qui ressemble beaucoup à un sacrilège, appelons quelques soldats, remettons les choses en leur état. Quant à M. de la Vallière, le moment est venu de me céder sa place, je commande ici, et je n'y souffrirai pas de scènes de ce genre.

— Il paraît, Messieurs, interrompit la Vallière, que nous devenons une armée de moines et de prédicateurs. Si nous prenons Lérida avec ces bons en-

froqués, nous aurons double gloire. Quant à moi, je garde ma belle religieuse et je ne permettrai pas...

Au moment où il parlait, où il étendait le bras vers le cadavre, un boulet tomba au milieu du cercle ; il emporta la tête de M. de Barbantane, coupa le ventre à la Bretèche et étendit M. de la Vallière raide mort aux pieds du cadavre, qui, n'étant plus soutenu, tomba sur lui, presque dans les jambes de Rabutin.

Un silence glacial régna dans cette enceinte, où la gaieté la plus insensée éclatait quelques instants avant. M. de la Trousse ôta son feutre et s'inclina, Bussy s'agenouilla près de la jeune religieuse, et murmura une prière.

— Nous sommes tous perdus, dirent les autres, et pas un de nous n'en échappera.

— Vous êtes des poltrons, répondit l'intrépide des Jumeaux, et tout ceci reste dans l'ordre de la guerre, nous n'avons rien là que de très naturel.

Puis, se tournant vers M. de la Trousse :

— Vous plaît-il, Monsieur, que je vous montre les dispositions de la tranchée, puisqu'aussi bien le pauvre la Vallière en est disparu.

Ils allèrent à la tranchée ; et des Jumeaux, par bravade, marchant au-dessus au lieu de marcher dedans, reçut un coup de mousquet dans la tête.

Avant la fin de la semaine, tous les profanateurs de la tombe étaient morts.

XIX

ROGER DE RABUTIN A L'ARMÉE

(Suite)

Le siège de Lérida fut levé, ainsi que personne ne l'ignore, et l'armée se mit en route, Bussy avec elle, quoique bien malade. Il se fit porter à Barcelone, où il lui fallut demeurer malgré lui, afin d'obtenir les soins d'un médecin célèbre. Depuis la scène de la tranchée, depuis qu'il avait vu tomber devant lui tous ses camarades, il était en proie à une étrange hallucination.

Un jour, en badinant avec des Jumeaux, ils discouraient sur l'autre monde, et se promirent que le premier parti reviendrait voir l'autre, et lui raconter la manière dont les choses se passaient en ce pays-là. Quelque temps après, Roger fut malade, des Jumeaux lui envoya ses compliments et le pria

de se souvenir de la promesse qu'ils s'étaient faite tant de fois, et que, comme il était sur le chemin de l'endroit dont il avait tant d'envie d'être éclairci, il le conjurait de n'y pas manquer ; quant à lui, en pareille circonstance, il ne faillirait certainement pas à la parole donnée. Bussy répondit qu'il n'y faillirait pas non plus, pourvu qu'on voulût bien le lui permettre.

Frappé de ce souvenir, et convaincu par la manière dont des Jumeaux était mort qu'il ne pouvait habiter qu'avec le diable, le comte s'attendit chaque nuit à la visite de l'enfer et de toute sa suite. Il lui devenait impossible de dormir, il lui semblait entendre marcher et chuchoter, comme si on n'osait ouvrir ; il se levait alors sur son séant, en criant :

— Entrez !

De toutes ses forces pour prouver qu'il n'avait pas peur. On hésitait encore, croyait-il, et puis des pas lourds en grand nombre descendaient son escalier, et ce bruit de gens qui marchaient durait ainsi plusieur heures, s'arrêtant à sa porte et continuant jusqu'en bas.

— Des Jumeaux n'est pas seul dans l'autre monde, à ce qu'il paraît, pensait le malade.

Puis alors il l'appelait, et recevait pour réponse l'air que jouaient les petits violons de M. le prince pendant la danse avec le cadavre. Cela durait jusqu'au jour, et le pauvre Bussy retombait épuisé par la fièvre et par ses visions cornues.

Il resta dans cet état trois mois entiers. Il demanda alors à M. le prince la permission de quitter l'Espa-

gne, pour aller se rétablir chez lui, à Chaseu, son père étant mort dans l'intervalle, il avait aussi de grandes affaires à traiter. La permission lui fut accordée et il partit, à petites journées, accompagné d'un gentilhomme recommandé par madame de Sévigné et qui se nommait Launais-Lyais. Bussy parle peu de ce voyage, il ne dit même rien de l'Espagne ; à cette époque, chacun ne se croyait pas obligé, comme aujourd'hui, d'écrire ses impressions dès qu'il perdait de vue son clocher.

Il arriva à Chaseu et y trouva sa mère, fort occupée pour lui d'un second mariage, et cherchant à lui trouver une femme parmi tout ce qu'il y avait de filles de qualité dans la province ou à la cour. Bussy n'était point pressé. La vie de garçon, la vie des camps lui convenait à merveille. Il voulait user largement de ses belles années avant de reprendre une chaîne, dont il savait pourtant éluder le poids. Bien des fois, pendant sa maladie, pendant la route qui lui succéda, il songea à la pauvre Marguerite. Était-elle donc partie de ce monde ? Ce billet fatal, cette ressemblance de la nonne espagnole, n'étaient-ils que des chimères ? Aussitôt qu'il revit la comtesse de Bussy, il lui en demanda des nouvelles.

— Marguerite ? reprit madame de Bussy. Je n'en sais pas plus que vous à son égard, mon fils.

— Quoi ! vous ignorez si elle existe encore, Madame ?

— Oh ! je sais qu'elle vit, je sais qu'elle se porte bien, car j'ai vu sa sœur il y a huit jours ; mais, comme à toute sa famille, on me cache le lieu de sa

retraite. C'est une ferveur, un esprit de dévotion dont rien n'approche, elle ne veut pas entendre parler d'un souvenir. Cette fille-là vous aimait réellement, mon cher comte.

— Croyez-vous, ma mère ?

— Quel dommage qu'elle n'eût pas, avec cet amour, une belle fortune à vous donner !

— Je ne suis pas assez présomptueux pour avoir jamais cru à l'amour de ma cousine, Madame.

La comtesse sourit.

— Je ne vous demande pas votre secret, ajouta-t-elle; mais cette cousine-là, et une autre que je sais, vous ont tenu au cœur, si elles ne vous sont plus rien.

— Et laquelle encore ?

— La marquise de Sévigné. Si feu M. de Bussy avait voulu me croire, il vous l'eût donnée pour femme.

— Mademoiselle de Chantal n'était pas facile à donner, ma mère, et... je l'aime mieux marquise de Sévigné, poursuivit-il d'un air fat.

— Ah ! c'est différent ! répliqua sa mère.

Et la conversation en resta là.

A peine M. de Bussy était-il resté quelque temps à Chaseu, qu'il reçut un ordre de rejoindre immédiatement l'armée en Flandre, à moins que sa santé ne le lui défendît absolument. Roger s'ennuyait déjà de son inaction et de sa solitude. Il répondit qu'il obéirait, aussitôt que ses équipages, un peu endommagés par la dernière campagne, seraient réparés. Il écrivit en même temps à ses amis, MM. de

Savannes, et de Châteauneuf, qu'il les prendrait à son passage à Paris, et qu'ils pourraient voyager ensemble si cela leur était agréable.

Madame de Bussy, toujours occupée de sa chasse au mariage, voulut faire promettre à son fils qu'il reviendrait aussitôt qu'il serait libre.

— J'ai en vue mademoiselle de Longueval, elle me convient tout à fait, sa fortune sera augmentée de celle de mademoiselle de Ronville, sa cousine, qui veut se faire religieuse à Charonne.

— C'est bien, ma mère, si je ne suis pas tué, nous parlerons de cela à mon retour.

— Ne vous exposez pas trop, mon fils, mais faites votre devoir.

— Quant à cela, Madame, je ne pense pas que personne en ait jamais douté.

Le comte partit, toujours avec Launay-Lyais. En arrivant à Fontainebleau, comme il entrait à l'auberge, la fille lui dit que MM. Bernet, Chausson, Nibelle et Detalle lui voulaient parler.

— Qu'est-ce que cette litanie, ma fille, répliqua-t-il en riant ; je n'ai jamais connu ces respectables personnes.

— Ce sont des bourgeois d'Auxerre qui sont ici depuis trois jours à fairs la débauche ; ils s'en vont voir la cour, et, ayant ouï prononcer votre nom par vos laquais, ils désirent vous demander l'honneur de votre compagnie.

— Ah ! c'est différent ! Va pour les bourgeois alors. Mène-moi vers eux, je suis leur homme.

Ils entrèrent dans une grande salle où ils ne trou-

vèrent aucune lumière, et des éclats de rire étouffés retentirent dans l'obscurité. La servante s'enfuit.

— Ah çà ! dit le comte, qu'est-ce que cette plaisanterie ? Prétendrait-on se moquer de moi ? Allons, l'hôte, les filles, les garçons, des lumières, ou je casse tout, je vous en préviens.

L'hôte, effrayé, accourut avec une chandelle, et l'on découvrit, à l'autre bout de la chambre, quatre étourdis se tordant de rire sur leurs sièges, en face d'un souper splendidement servi, auquel ils n'avaient pas touché.

— M. Patiche ! s'écria le comte de Savannes, veut-il se joindre à Bernet, Chausson, Nibelle, et Detalle, ses serviteurs très humbles, pour décoiffer ce marcassin, qui semble cuit juste à point, à mon avis.

— Patiche ! s'écria Bussy, je suis donc Patiche ? Ma foi, je le veux bien, mais que diable sera Launay-Lyais ? Le déguiserons-nous ?

— Je pense, monsieur le comte, qu'il faut aussi changer mon nom comme les autres... Un gentilhomme...

— Le pensez-vous ainsi ? continua Tavannes, c'est facile à arranger. Appelez-vous Chausson, et, moi, je me nommerai Launay-Lyais, je suis sûr qu'on ne me connaîtra pas davantage.

— Messieurs, interrompit Bussy, pour empêcher l'effet de ce sarcasme, et pourquoi nous déguiser ?

— Pour courre la poste, mon cher comte, tu vas laisser là ton équipage, il rejoindra avec les nôtres et nous partons.

— Quoi ! sans passer à Paris ?

— Que faire à Paris ? Les querelles du Mazarin et du parlement nous rompraient la tête. Allons à l'armée.

— Mais pourtant...

— Tu as une maîtresse à y voir ?

— Moi? non, j'ai un oncle et... une cousine ?

— Mademoiselle de Sévigné, je gage. Ah ! l'heureux coquin !

— Vous vous trompez, Châteauneuf, madame de Sévigné n'a fait aucun heureux, que je sache.

— Pas même son mari ! dit Charagnac.

— Madame de Sévigné est toute charmante ; mais il y a ici même, dans cette auberge, une beauté bien autrement parfaite, continua Gouille.

— Ici ! s'écrièrent-ils tous à la fois. Et où est-elle ?

— Dans son appartement, où ni vous ni moi, n'aurons entrée ; mais, si vous voulez la voir, elle part demain matin à sept heures, je lui ai entendu donner cet ordre à ses laquais.

— Bah ! ce sera quelque maltôtière, dit Châtelux, Gouille les découvre d'une lieue, elles sentent l'argent.

— Oui, oui, une maltôtière ! c'est madame de Miramion, veuve d'un conseiller au parlement, s'il vous plaît, la cousine de l'abbé de Choisy, un morceau de roi, Messieurs, et enveloppé d'or encore. C'est une des personnes les plus riches de la ville.

— Qui l'épouse ? demanda Chavagnac.

— Je ne me marie qu'à quarante ans, répondit Savannes.

— Hélas ! je suis marié ! murmura Châtelux.

— Eh bien, à Bussy !

— Ah ! oui, Bussy ! Bussy ! c'est ton affaire.

— Je ne demande pas mieux. Je l'ai vue, et je vous jure que Gouille n'exagère rien.

— Il faut l'envisager ?

— Il ne faut pas la laisser partir !

— Il faut l'enlever !

— Au bénéfice de qui enlève-t-on ?

— A celui de Bussy.

— Messieurs, interrompit Châtelux, en ma qualité de bourgeois d'Auxerre, marié, je m'oppose à l'enlèvement.

— Pourquoi ?

— Parce que ma femme ne voudrait jamais croire que j'ai enlevé avec procuration, et que je n'aurais pas la paix dans mon ménage.

— C'est juste.

— Je fais une autre motion. On boira jusqu'au moment où la veuve de robe doit partir, et on se trouvera dans la cour pour lui offrir la main jusqu'à son carrosse.

— Je vous préviens que c'est une prude et une espèce de précieuse, ou du moins elle y vise, reprit Chavagnac.

— Raison de plus, on étudiera sa figure.

— Que diable fait-elle ici ?

— Elle vient de visiter une terre de feu son mari, à ce que m'a dit l'hôtesse ; elle est escortée d'une duègne à faire reculer, et d'une demoiselle assez accorte, sans compter un vieil écuyer sans nez.

— Il est arrêté qu'on examinera demain toute cette ménagerie. Buvons !

— Buvons !

Ils burent en effet toute la nuit, non pas au point de perdre complètement la raison, mais assez pour se donner un front d'airain par-dessus celui qu'ils portaient d'ordinaire. Le jour vint, puis sept heures sonnèrent, on entendit du mouvement dans la cour, on attelait, on sellait les chevaux ; les servantes, les laquais, les palfreniers s'empressaient.

— Attention, Messieurs, voici le moment, dit Chavagnac, en ligne dans l'antichambre, elle va passer par là, et ma foi ! dussent tous les robins en crever de jalousie, si elle est de moitié aussi belle qu'on le dit, je l'embrasse à la vue de notre hôte.

— C'est convenu. A notre poste !

Les gentilshommes se rangèrent en haie depuis la porte de l'appartement par laquelle devait sortir madame de Miramion. Pour eux, une femme de robe était peu de chose, si elle n'appartenait pas à la haute magistrature. Ils riaient donc à demi voix, échauffés d'ailleurs par leur orgie de la nuit, et préparant d'avance leurs quolibets et leurs plaisanteries. Enfin, la porte s'ouvrit ; Bussy était le dernier de tous, le plus éloigné de l'entrée ; il fallait passer les autres en revue avant d'arriver à lui. D'abord parurent deux filles de chambre portant des paquets ; puis un valet de chambre, chargé d'un coffre de voyage, suivi de la duègne et de la demoiselle, et, en dernier lieu, de madame de Miramion. Elle s'arrêta sur le seuil, à l'aspect de ces jeunes gens dé-

braillés, rouges, les yeux ternes, affichant des manières auxquelles la société sévère qu'elle fréquentait ne l'avait point accoutumée, puis elle fit, sans le vouloir, deux pas en arrière ; mais cette vertu si pure et si puissante dont se composait sa force prit le dessus ; elle se répéta que des hommes d'honneur n'insultent jamais une femme que lorsqu'elle veut être insultée, et, relevant la tête, assurant son regard, elle marcha fièrement après ses gens, les yeux fixés sur ceux qui se disposaient à la prendre pour jouet. Il régnait dans ses yeux un courage si noble, une contenance si admirable, un défi si généreux que bientôt les sourires s'effacèrent, les fronts se courbèrent, les genoux ployèrent presque, à mesure qu'elle approcha ; telle que la chasse miraculeuse, elle abattit ses ennemis devant elle. Arrivée auprès de Roger, et le reconnaissant, elle rougit, mais elle passa plus vite, avança vers son carrosse et y monta sans qu'un seul de ces jeunes fous eût fait un mouvement, sans qu'ils eussent songé à la poursuivre, ils semblaient cloués au sol par l'admiration et le respect. Le bruit seul du départ de l'équipage les tira de leur extase. Ils se regardèrent tous et partirent d'un éclat de rire.

— Ma foi ! Messieurs, nous sommes joués, s'écria Gouille. La reine n'eût pas fait une entrée plus digne et plus majestueuse.

— Je ne l'oublierai de ma vie, ajouta Bussy.

— Ni moi non plus, dit Tavannes.

— Je suis fâché d'être marié, j'en ferais une comtesse, poursuivit Châtelux.

— Nous sommes battus, Messieurs, il ne nous reste qu'un parti à prendre, c'est d'aller battre les ennemis. En route, si vous m'en croyez, reprit Tavannes.

— Cette femme est bien belle et bien noble, pensa Bussy.

Les gentilshommes montèrent à cheval et prirent la poste, ainsi qu'ils en étaient convenus. Le voyage se passa en folies de toutes sortes, en bravades, en fanfaronnades même ; car les héros de cette époque étaient tous un peu capitans ; les mœurs espagnoles déteignaient sur nous. On arriva en Flandre, toujours sous les noms de *Patiche*, de *Chausson*, ce qui fit rire toute l'armée, et ce qui fut trouvé du meilleur goût. Il n'y a qu'à être jeune, riche, puissant, tout réussit.

A peine débotté, Bussy fut appelé par un de ses amis, M. de la Guerche, pour seconder dans un combat M. de Lusignan, son neveu, qui avait querelle avec Marins. Il en demeura d'accord, sans seulement s'informer du sujet de la bataille. Ce devait être un vrai tournois, six contre six, ce qui ne s'était jamais vu, et ce qui charma acteurs et spectateurs. Les auteurs du débat se battaient à cheval, parce que Marins se disait estropié ; les dix autres à pied. Les joyeux compagnons de route se trouvèrent presque tous engagés dans cette aventure, en dépit des édits du roi, dont on ne se souciait guère, sous prétexte qu'ils émanaient du Mazarin. Celui-ci n'osait pas trop les faire exécuter ; bien différent du cardinal de Richelieu, il craignait la noblesse, dont il

se savait méprisé généralement, et il disait du peuple :

— Qu'il chante, il payera !

Il disait aussi tout bas des gentilshommes :

— Qu'ils se battent, ils se tairont !

Bussy avait affaire à un nommé Bidossans, écuyer du duc de Candale, on l'avertit qu'il était fort adroit, qu'il ne bougeait des salles à battre le fer, et que, pour preuve à l'appui, il portait à la joue une mouche, couvrant un coup de fleuret reçu la veille.

— Bon, bon, répondit-il, cela prouve qu'il n'est pas fort à la parade ; nous allons voir.

Et aussitôt, saluant son adversaire avec cette bonne grâce toute française :

— Monsieur, lui dit-il, vous ne trouverez pas mauvais que je vous donne la paire. Une seule mouche vous défigure, une seconde vous embellira, et vous êtes trop honnête homme pour que je vous refuse ce plaisir.

Aussitôt ils se mirent en garde. Les règles du combat exigeaient que tous se séparassent dès qu'un des champions s'avouerait vaincu, ou mis hors de combat. M. de Beauvoir, que nous avons déjà vu à Moulins avec Bussy, força M. de Marcassin, qu'il avait en face, à demander grâce. A l'instant même, les spectateurs se précipitèrent entre les autres, en criant :

— Assez, assez, Messieurs ! la paix du roi !

Marins, que Lusignan avait presque jeté à bas de son cheval, ne demandait pas mieux, mais Bussy s'acharnait à sa mouche.

— Quelques passes encore, Monsieur, je vous en supplie. Il vous faut bien votre petit taffetas.

Bidossans écumait de colère et parait toujours.

— Là ! là ! Monsieur, tout doux, répétait le comte, ne nous emportons pas. Comme vous parez mal ! de ce coup, je pouvais vous percer l'épaule...c'est la poitrine à présent !... mais prenez donc garde ! je ne veux pas vous tuer, encore moins vous estropier. Vous allez vous blesser vous-même... Enfin, nous y voici ! je la tiens.

Un petit filet de sang tombant de la joue de l'écuyer sur son rabat, fit cesser la bataille. Bussy essuya son épée, et, saluant courtoisement son adversaire, il ajouta :

— Tout à votre service, Monsieur, quand il vous plaira, et pour notre compte, si les mouches ne vous suffisent pas.

— A l'instant, Monsieur ! s'écria Bidossans, en furie.

— Messieurs, dit Bussy, ne vous séparez pas, je vous prie, je vous convie à une nouvelle fête. Voici Monsieur qui désire continuer avec moi, pour nous; cela vous va-t-il.

— Tu es fou, Bussy ! interrompit la Guerche. Tu as juré d'appeler à nos trousses toute la connétablie. Nous n'en souffrirons pas davantage, et c'est déjà un grand bonheur d'avoir échappé jusqu'ici.

— Que Bidossans s'applique une autre mouche et que tout soit dit, continua Tavannes ; as-tu envie de faire de sa figure une écumoire ? — Bidossans, on sait que tu es brave, que tu es raffiné même, tiens-toi

tranquille et que chacun retourne à ses quartiers. Il te faudra une fameuse mouche pour celui-là, Bidossans !

Tous éclatèrent de rire. L'écuyer se mit de la partie, le ridicule le désarma. Ce n'était pas la fin des aventures de la journée.

On se sépara et chaque officier reprit le chemin de sa compagnie. Bussy commandait les chevau-légers de M. le prince ; il était accompagné du chevalier d'Isigny, enseigne des gendarmes d'Enghien. L'exercice qu'ils venaient de prendre les avait échauffés.

— Je donnerais vingt pistoles d'un verre d'eau, disait le comte.

— Et moi cent d'un verre de vin, répliqua le chevalier.

— Vous n'êtes pas dégoûté, ce me semble, et vous pourriez les regagner ce soir au jeu du prince. Ça va-t-il ? Parbleu ! nous sommes servis à souhait, du moins ; voilà un puits et voilà mes chevau-légers attendant que les fantassins aient achevé de boire ; poussons jusque-là.

Roger appela deux de ses chevau-légers et leur dit de prendre le sceau et de lui donner de l'eau.

L'officier des fantassins trouvant le ton un peu leste, répondit sans retourner la tête :

— Monsieur, vous êtes à cheval, et nous sommes plus pressés que vous.

Bussy ne fit pas semblant d'entendre et répéta son ordre, il fut exécuté, il but, puis il passa le sceau au chevalier, le chevalier aux chevau-légers,

dont le nombre augmentait à chaque instant, si bien que l'officier d'infanterie fut obligé de se retirer sans avoir bu. Il s'en alla grondant, ce qu'entendant le chevalier, il dit :

— Ecoute, Bussy, ce galant homme, il nous menace, il est bien redoutable.

Un ordre du commandant sépara les deux troupes avant que personne eût le temps de répondre ; une heure après elles se retrouvèrent. Roger de Rabutin aperçut l'officier s'informant de leurs noms, à ceux qui l'entouraient.

— Voilà notre homme du puits qui vient demander qui nous sommes, s'écria Roger en riant ; s'il s'adresse à l'un de nous deux pour tirer l'épée, il faut que l'autre le serve.

— Cela va sans dire, répondit le chevalier.

Bussy fut appelé par M. le prince. En rentrant dans sa tente, il y trouva le chevalier.

— Tu avais deviné, dit-il, et tout est convenu, on nous attend. Notre homme est enseigne au régiment d'infanterie Mazarin, et son second est lieutenant. Les épées sont mesurées, et nous devons nous battre avec des petits couteaux pareils à celui que tu portes.

— Ce sera le second duel de la journée, et il n'est qne trois heures ! Voilà qui s'appelle exécuter les édits. Où sont-ils ?

— Ici près, derrière leur quartier.

— Allons.

Les fantassins se promenaient au rendez-vous. On se salua ; on mit pourpoint bas et on dégaîna.

Roger donna vite un coup d'épée dans le bras de son antagoniste, le désarma ; puis il alla séparer les autres. En remettant son pourpoint, l'officier contre qui se battait Isigny, dit au comte.

— Avouez, Monsieur, qu'il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons vidé notre affaire les premiers !

— Eh ! mordieu ! il a moins tenu à moi qu'à vous, interrompit le chevalier ; mais, mon petit mignon, il ne pouvait pas aller aussi vite en avant que vous alliez en arrière.

L'officier ne répondit rien, seulement il laissa marcher les autres, et attira le chevalier à part.

— Monsieur, lui dit-il, cela vaut une chose que vous savez bien, et vous allez, s'il vous plaît, vous couper la gorge seul à seul avec moi. J'ai mes pistolets ici près dans ma tente, nous les chargerons ensemble pour en finir, je ne me coucherai pas sur cette insulte.

— L'honneur est de mon côté, Monsieur, quand il vous plaira.

Ils firent ainsi qu'ils disaient, se rendirent à un endroit écarté et se placèrent en présence. Le chevalier mit le doigt sur la détente ; son gant, qui était fort gros, la pressa et le pistolet tira en l'air ; l'enseigne dit alors :

— Monsieur, rendez votre épée.

— Mordieu ! non. Vous avez de trop grosse dentelle et du linge trop commun, vous la saliriez.

L'enseigne furieux ajuste et lui casse la cuisse d'un coup de pistolet. Le chevalier tomba.

— Êtes-vous content, Monsieur ? demanda l'autre.

Si vous ne l'êtes pas, rien de plus facile ; je rechargerai les deux pistolets, je me coucherai auprès de vous, et nous tirerons encore une fois.

— Je ne suis que trop satisfait, Monsieur, et je n'ai qu'à vous prier de m'envoyer promptement mon ami Bussy, un médecin et un confesseur, j'ai mon compte.

L'officier y courut. On transporta le blessé à Berghes, et on lui coupa la cuisse après qu'il se fût confessé. Il râlait alors l'agonie. Bussy ne le quitta point, et, voyant qu'il allait passer :

— Que diable aussi, chevalier ! quelle mouche te piquait de pousser ainsi un brave homme qui n'est pas de ta condition ?

— C'était la mouche de Bidossans, répliqua le chevalier essayant un sourire.

Et il mourut, ce furent ses dernières paroles. Bussy retourna au camp, un peu plus triste que de coutume ; ce sentiment se dissipa bien vite devant une table de reversi.

— D'Isigny a donc été tué ? demanda un des joueurs entre deux quinola.

— Oui, c'était son tour aujourd'hui. Messieurs, j'ai la levée.

Ce fut là toute l'oraison funèbre du pauvre jeune homme, mort à vingt-trois ans, pour une vétille !

XX

A ISSY

Telle était la vie folle et aventureuse du comte de Bussy Rabutin, et de tous les jeunes seigneurs de cette cour brillante. Retournous maintenant dans la retraite où la plus belle fleur de la ville s'épanouissait au soleil. Madame de Miramion vivait à Issy, chez M. de Choisy, grand-père de son mari, avec sa belle-mère, madame de Beauharnais, et son adorée fille. M. de Choisy, conseiller d'Etat, jouissait d'une considération méritée; il recevait la haute magistrature, la haute finance et même quelques personnes de la cour. Son petit-fils, l'abbé de Choisy, très répandu dans le monde galant et littéraire, le rapprocha plus tard des courtisans. Mais, à cette époque, il n'était encore qu'un petit garçon, déjà pourvu d'un bénéfice, portant le petit collet à, l'âge où

l'on porte jaquette, et jouant du matin au soir avec Monsieur, frère du roi, dont sa mère était sous-gouvernante. C'est ce même abbé de Choisy, connu par ses travestissements, sous le nom de la comtesse Desbarres, par son esprit et par le déréglement de ses mœurs. Il passa habillé en femme la moitié de sa jeunesse, et il lui arriva mille aventures qui ne sont pas de notre sujet.

La maison d'Issy, où madame de Miramion se retirait, était un charmant séjour. M. de Choisy se plut à l'embellir davantage encore lorsque sa charmante belle-fille vint s'établir auprès de lui. Dans l'intérêt de son enfant, elle s'était arrachée au souvenir de son asile, au berceau de son amour, si vite flétri, au tombeau de sa mère. Elle ne quittait Issy que pour ses affaires, dont elle tenait à s'occuper elle-même, et pour de pieux pèlerinages. La santé de sa fille lui donnait toujours des inquiétudes ; elle trouvait refuge et consolation dans la prière. Dieu lui tenait lieu de ce qu'elle avait perdu ; ses yeux étaient sans cesse élevés vers le ciel, sa véritable patrie. Il ne lui manquait que des ailes pour devenir un ange.

Un matin, peu de temps après la rencontre de l'auberge, madame de Miramion se promenait accompagnée de son père, sous ses charmilles à Issy ; ses regards suivaient sa fille, jouant sur la pelouse avec sa gouvernante et un gros chien, son favori. M. Bonneau la contemplait tristement ; cet admirable visage, toujours si calme, si serein, lui semblait porter l'empreinte d'une préoccupation

inaccoutumée. Lui, et tout le reste de la famille, désirait vivement qu'elle se remariât ; on ne comprenait pas qu'à vingt ans à peine, elle se condamnât à un éternel veuvage, à un isolement sans termes. M. Bonneau, fort souffrant depuis quelques mois, craignait de mourir sans avoir vu sa fille sous une protection bien-aimée. Le moment lui parut favorable pour aborder une fois de plus ce chapitre délicat.

— Ma fille, dit-il, je suis fort malade, ne vous en apercevez-vous pas ?

— Mon père, aucuns soins ne vous manquent. Je donnerais ma santé pour soutenir la vôtre, et j'espère que bientôt vous serez complétement rétabli.

— Bientôt !... Bientôt, mon enfant, je serai mort.

— Mort ! Vous, mon père, vous, tout ce qui me reste au monde, avec ma fille ? Oh ! Dieu est trop bon pour cela !

— Oui, je suis tout ce qui vous reste, Marie : un vieillard débile et un enfant malade, voilà ce qui vous entoure, voilà vos liens. C'est pourquoi je voudrais vous en voir former d'autres ; car ceux-là se rompront bien vite peut-être.

— Il me restera Dieu, mon père !

— Dieu ! Mais Dieu exige de nous que nous remplissions ses vues. Une femme n'est pas née pour vivre seule...

— Les femmes sont créées pour aimer et pour souffrir, j'aime et je souffre, mon père !

— Mais cela ne peut pas durer toujours ainsi ;

ma fille, avec votre beauté, votre jeunesse, votr fortune, il vous faut prendre un mari. Et ce pauvre M. de Caumartin, par exemple, ne mérite-t-il pas... ?

— Je porte trop d'affection à M. de Caumartin pour l'épouser, mon père.

— Comment cela ?

— Je le rendrais malheureux. Son amour m'effraye, je n'aurais pas d'autre parti à prendre que l'ingratitude, car je ne suis pas en fonds pour le lui rendre.

— Quoi ! tant de délicatesse, d'abnégation, de dévouement, ne vous touchent pas ?

— Hélas ! non, mon père, et je vous le dis, hélas ! du fond de mon âme ; car je voudrais pour tout au monde qu'il en fût autrement. Si je pouvais aimer M. de Caumartin, je comblerais ses vœux, les vôtres ; je ferais tant d'heureux autour de moi, que je serais heureuse moi-même... Malheureusement, cela ne sera pas.

— Je mourrai donc avec la douleur de vous laisser seule dans la vie, de savoir votre sort remis en question au premier revers. Le temps ou nous vivons est peu sûr. Les bouleversements politiques influent toujours plus ou moins sur les existences particulières, et vous êtes sans protecteur au milieu des troubles, des révolutions peut-être. Ah ! ma fille ! ma fille ! vous m'affligez vivement.

— Pardon, mon père, je suis coupable alors, et cependant Dieu voit mon cœur et mon innocence.

— Je le sais, Marie ; aussi n'ai-je pas le courage

de vous accuser. Vous êtes trop parfaite, c'est là votre seul défaut.

M. de Caumartin, un moine augustin nommé le père Clément, et un bourgeois de Paris, appelé le Bocage, parurent au bout de l'allée.

— Regardez-le, ce pauvre Caumartin, continua le vieillard, a-t-il la tournure, l'apparence, la tenue d'un homme de son âge ? Son air morne, son œil baissé, sa contenance abattue, ne révèlent-elles pas un profond chagrin ? Et il en est ainsi depuis tant d'années !

Madame de Miramion ne répondit pas, elle marcha un peu plus vite pour rejoindre les arrivants. M. Bonneau, resté en arrière, secoua tristement la tête, en signe de découragement. M. de Caumartin releva les yeux en apercevant son idole, ses regards reprirent de la vivacité, il la salua *passionnément*, car la passion se montre partout, et lui dit, sans attendre qu'elle l'interrageât :

— Est-il vrai, Madame, que vous avez été insultée à Fontainebleau, dans une auberge par quelques-uns des jeunes seigneurs de l'armée de Flandre ?

Madame de Miramion sourit doucement.

— Insultée de fait, oh ! non, Monsieur ; d'intention peut-être, mais Dieu seul peut sonder les intentions ; aussi n'en ai-je rien cru, je vous le jure.

— Il ne faudrait pas le cacher, Madame ; car nous en aurions justice. Les mugets de la cour n'ont pas le droit, que je sache, de s'attaquer aux femmes

de la ville ; je me plaindrais plutôt à la reine régente elle-même.

— Calmez-vous, calmez-vous, monsieur de Caumartin, j'ai rencontré de jeunes fous, un peu excités par une nuit d'orgie ; ils ont voulu me voir, il m'ont vue, ils m'ont rendu tous les hommages qu'ils rendraient à la plus fière duchesse du royaume, en voulez-vous davantage ?

— Sait-on leurs noms ? demanda M. Bonneau ?

— Ils avaient pris des noms bourgeois, Monsieur ; Patiche, Chausson, Nibelle ; mais Chausson était M. le comte de Tavannes ; Nibelle, M. le marquis de Chavagnac, et Patiche, M. le comte de Bussy-Rabutin.

— M. le comte de Bussy-Rabutin, interrompit Le Boccage ? ah ! pour celui-là, j'ai l'honneur de le connaître beaucoup, et je vous garantis qu'il est incapable d'aucune inconvenance.

— D'où le connaissez-vous, Le Boccage ? dit le moine.

— Je le rencontre souvent chez monsieur son oncle, le grand prieur de France, du même nom que lui ; nos deux maisons de campagne se touchent.

— Ah ! et quel homme est-ce ? reprit Caumartin.

— M. de Bussy est d'abord le brave des braves. Lorsqu'il raconte ses campagnes, ses batailles, ses duels, cela fait frémir.

— Ensuite ?

— Ensuite, il est généreux comme M. de Beaufort, spirituel comme M. de Voiture et beau comme M. le duc de Candale.

— Mais c'est un héros que cet homme-là ! s'écria le prêtre.

— Un héros, ej vous en réponds ! Il faut en entendre parler par monsieur son oncle, par sa cousine madame la marquise de Sévigné, par tout le monde, et surtout par les dames.

Sans s'en rendre compte, Caumartin éprouvait un malaise. Cet éloge si pompeux d'un jeune seigneur devant madame de Miramion lui sembla un danger pour lui, une insulte pour elle.

— Bon Dieu ! pensait-il, pourvu qu'il ne lui inspire pas l'envie de le voir !

Marie se taisait, elle écoutait pourtant avec un intérêt visible, et, sans la sévérité habituelle de son maintien, un spectateur impartial eût pu croire qu'elle y prenait plaisir. Quand le Boccage se tut elle regarda les interlocuteurs, comme pour voir si quelqu'un l'interrogerait encore. Son père reprit :

— Le comte de Bussy-Rabutin n'est-il pas veuf ?

La question était directe, elle fit pâlir Caumartin et rougir Marie.

— Oui, Monsieur, il est veuf depuis quelques années.

— Songe-t-il à se remarier ?

— Sa famille le désire extrêmement ; car sa première femme ne lui a laissé que des filles.

— Ah ! ah !

Le Boccage s'arrêta tout court, sa physionomie exprima une surprise à demi-joyeuse, et il parut frappé subitement d'une idée.

— Qu'avez-vous, monsieur Le Boccage, dit le père Clément.

— Oh ! rien, mon père ; seulement je pense que j'ai oublié quelque chose et qu'il faudra réparer cet oubli.

— Vous dînez avec nous, mon père, et vous, Messieurs? demanda madame de Miramion sortant de sa profonde rêverie.

— Nous sommes venus dans cette intention Madame, et M. de Choisy nous avait déjà conviés.

— Retournons donc au logis, voici l'heure. Ma belle-mère ne peut attendre un instant sans souffrir.

— Irez-vous à Paris demain, Madame ? dit M. de Caumartin.

— Ce n'est pas mon projet, Monsieur, Paris est si triste à présent ! Je préfère la campagne.

— Paris est triste, Madame ! mais il est, au contraire, brillant et animé au possible ; le cours présente un spectacle charmant, les collations se succèdent aux Tuileries et les cadeaux les plus splendides se donnent au Luxembourg.

— Vous savez, monsieur de Caumartin, que je ne suis jamais de tout cela.

— Alors pourquoi trouvez-vous Paris si triste, Madame ?

Madame de Miramion devint pourpre, elle avait pensé tout haut.

On rentra à la maison. Cet intérieur calme, chaste, pur, reposait l'âme des agitations du dehors. La jeune femme conduisit sa fille à son aïeule, qui posa sa main sur sa tête, en signe de bénédiction ; madame

de Beauharnais, toujours mélancolique depuis la mort de son fils, reportait sur sa bru et sur sa petite-fille toute la tendresse de son cœur.

On se mit à table, le moine prononça le *Benecite*. Un service riche et abondant, mais sans luxe et superfluité, contrastait avec les habitudes d'une classe plus élevée. La conversation douce, un peu sérieuse, exempte de ces paillettes d'esprit dont se semaient les discours du bel air, eût paru ennuyeuse à un habitué de l'hôtel de Condé ou de l'hôtel de Rambouillet. Dans cette maison, tout était digne, régulier, convenable ; tout était religieux : pas un mot hors de propos, pas un geste ! hasardé, pas un regard équivoque; on y respirait une atmosphère de paix et d'aisance, sinon de bonheur bien vif. Une âme tendre eût regardé cet intérieur comme un tombeau, mais les personnes honnêtes et positives dont il se composait ne comprenaient pas la vie autrement. Peut-être Marie laissait-elle quelquefois errer ses rêves hors de cette enceinte ; peut-être le démon prit-il les formes séduisantes et les reflets dorés d'une existence plus répandue. Elle chassait ces images, qui jusqu'ici n'approchaient pas de son cœur, et, se repliant sur elle-même, elle jouissait doublement des bienfaits du port où s'abritaient sa jeunesse et sa beauté.

— Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, je vous remercie de m'avoir rendu vos commandements si faciles !

Cependant, nous devons ajouter que, depuis quelque temps, le tentateur frappait plus souvent à la porte de cette âme, il prenait un visage plus connu et on le repoussait plus doucement.

XXI

LA FRONDE

Pendant ce temps, la Fronde commençait, les partis se formèrent, et le propre de cette époque singulière est de nous montrer presque tous les héros du temps attaquant aujourd'hui ce qu'ils défendaient hier, défendant demain leur ennemi de la veille. Bussy ne manqua pas à cet usage, et nous le verrons passer successivement des deux côtés, en recevoir des bienfaits, les perdre, et en accepter d'autres. Alors, cela ne s'appelait pas trahir, cela s'appelait *se déclarer*. Cette guerre de la Fronde ne ressemble à aucune guerre connue. Elle ne pouvait avoir lieu chez une autre nation, notre caractère français (le caractère français de cette époque, car rien ne se ressemble moins que les Français d'alors et les Français d'aujourd'hui), notre caractère français

donc, se prêtait admirablement à ces transformations, à ces grands combats, à ces déguisements sans fin, à ces entreprises romanesques. Il se fit dans ces quelques années une dépense d'esprit et de bravoure à défrayer toute l'Europe pendant un siècle. On soupait ensemble, on se serrait la main, on se disait adieu, et, en rajustant son épée, on disait :

— A propos, vous nous attaquez demain au lever du soleil, à ce que je crois. De quel côté ?

Ou bien :

— Nous nous battons demain, si j'en échappe et vous aussi, vous viendrez déjeuner au camp. *Un tel* compte enlever Madame *Une telle*, il a besoin d'amis, vous en serez, n'est-ce pas ? il m'a chargé de vous en prévenir.

Quelquefois aussi, les recommandations s'échangeaient.

— Que diable ! mon cher, dites donc à vos gens de ne pas viser aux chevaux : ils m'en ont déjà tué quatre, et, en ce moment-ci, où nous sommes tous ruinés, c'est une mauvaise plaisanterie. On ne trouve plus un juif qui prête au denier trente.

A quoi l'autre répondait :

— J'y ferai attention ; mais, en revanche, en me faites plus tirer à la figure, j'ai failli perdre le nez, on m'a coupé une moustache, et ne me voilà-t-il pas joli garçon lorsque le Mazarin et Messieurs les princes se raccommoderont pour retourner à la cour.

On se battait plus encore à *coups de regards* qu'à coups de canon. Les femmes jouaient le principal rôle, elles embauchaient ou débauchaient, selon

leur bon plaisir, au nom de l'une et de l'autre bande. Mademoiselle prenait Orléans, où elle entrait par la brèche avec ses deux *aides de camp maréchales*, les comtesses de Fiesque et de Frontenac ; madame de Longueville conduisait son frère, le grand Condé, et le duc de Larochefoucault ; madame de Châtillon tenait le maréchal d'Hoquincourt et bien d'autres, mademoiselle de Chevreuse enchaînait le coadjuteur de Retz ; madame de Montbazon lui disputait ses conquêtes, c'était entre toutes les femmes belles, spirituelles, adroites de cette époque une guerre aussi acharnée que celle de leurs amants entre eux. Elles transportaient leurs séductions d'un camp à l'autre, selon le besoin ou le caprice de leur cœur ou de leur ambition. Leur cour les suivait, et de là ces revirements fréquents dans cette histoire de la Fronde, où il est si difficile de se reconnaître, où chacun a raison ou tort tour à tour. Nous n'entreprendrons point ici de la suivre, il s'agit seulement du comte de Bussy et de ses aventures. Ce sont les mœurs que nous étudions et non les faits généraux du siècle ; des plumes plus habiles et mieux taillées que la mienne s'en sont chargées d'ailleurs. L'histoire de la Fronde par M. le marquis de Saint-Aulaire est un vrai monument. Il écrit comme un grand seigneur et comme un savant. Il y a en lui du Saint-Simon et du Bossuet. Il est constamment aussi élégant que le premier, moins son empois et sa malice ; il a des pages dignes de l'aigle de Meaux, et ceux qui veulent bien savoir ce temps si curieux à étudier doivent lire M. de Saint-Aulaire.

Bussy se déclara pour Messieurs les princes, ce qui était assez simple, se trouvant capitaine lieutenant des chevau-légers d'ordonnance de M. le prince de Condé. Il embrassa vivement ce parti, ainsi qu'il faisait toujours, et se disposa à le servir autant que cela lui fut possible. M. le prince tenait alors pour le roi, contre le parlement et les frondeurs. Bussy, d'abord très en faveur près de lui, ne tarda pas à laisser percer son caractère hargneux et méchant et il ne manqua pas de bonnes âmes pour détruire auprès du grand Condé ce nouveau favori. Le principal fut Guitaut, cornette de la compagnie, ancien page du cardinal de Richelieu, arrivé à se faire bien venir par son oncle le commandeur de Guitaut. Les choses furent poussées à ce point que Bussy n'osa pas recommander à Son Altesse sérénissime les échevins de Nevers, qui s'adressaient à lui en sa qualité de lieutenant général de leur province. Il fut obligé d'user de ruse pour ne pas leur montrer sa disgrâce et, dans le grand escalier de Saint-Germain, où tant de gens se pressaient autour du prince, et d'où les échevins ne pouvaient le voir que de loin, il feignit de lui parler à l'oreille. Les bons provinciaux s'émerveillèrent, Bussy leur jura que leur affaire était chaudement protégée, et, comme en effet ils la gagnèrent presque en même temps, ils ne doutèrent ni de son crédit, ni de sa bonne volonté. On parlait alors d'assiéger Paris ; madame de Sévigné y était enfermée, car sa parenté avec le cardinal de Retz et l'affection qu'elle lui portait, l'attachèrent irrévocablement à sa bannière. Bussy lui écrivit cette lettre ;

je ne puis m'empêcher de la citer, elle confirmera ce que je disais tout à l'heure et montrera toute l'étrangeté de cette guerre. Elle est datée de Saint Denis.

« J'ai longtemps balancé à vous écrire, ne sachant si vous étiez devenue mon ennemi, ou si vous étiez toujours ma bonne cousine, et si je vous devais envoyer un laquais ou un trompette. Enfin, me ressouvenant de vous avoir ouï blâmer la brutalité d'Horace, pour avoir dit à son beau-frère qu'il ne le connaissait plus depuis la guerre déclarée, j'ai cru que la cause publique ne vous empêcherait pas de lire mes lettres, et, pour moi, je vous assure que, hors l'intérêt du roi, mon maître, je suis votre très humble serviteur.

Mais parlons un peu de notre guerre, ma chère cousine : je trouve qu'il fait bien froid pour faire garde. Il est vrai que le bois ne coûte rien ici, et que nous y faisons grande chère à bon marché ; avec tout cela, il m'y ennuie fort, et, sans l'espérance de vous faire quelque plaisir au sac de Paris et que vous ne passerez que par mes mains, je ne pense pas que je ne désertasse, mais cette vue adoucit fort mes chagrins, etc. »

Bussy demandait alors ses chevaux ; rentré à Paris, on les lui refusa, ce qui lui parut d'une insolence extrême. Madame de Sévigné s'employa pour les lui faire rendre ; il lui écrivit.

« J'arrive présentement de Brie, las comme un chien ; nous sommes vos maîtres, mais ce n'est pas sans peine. Si vous ne mourez promptement de faim, nous mourrons bientôt de fatigue. Rendez-vous, ou nous allons nous rendre.... Tant pis pour ceux qui vous ont refusée, ma belle cousine, je ne sais pas si cela leur fera grand profit, mais cela ne leur fait pas grand honneur... Parlons un peu de la paix, qu'en croit-on à Paris ? L'on en a ici fort méchante opinion. Vous m'appelez insolent sur ce que je vous ai mandé que nous avions pris Brie. Est-ce que l'on dit à Paris que ce n'est pas vrai ! Si nous en avions levé le siège, nous eussions été bien inquiets... Voulez-vous que je vous parle franchement, ma belle cousine ? Comme il n'y a point de péril à courre avec vos gens, il n'y a point d'honneur à gagner. Et, ne disputant point assez la partie, nous n'y avons point de plaisir, qu'ils se rendent où qu'ils se battent bien.... »

Le comte s'ennuyait à Saint-Denis, on l'a vu. Une trève fut publiée par suite de négociations établies entre la reine-régente et Messieurs du parlement. Bussy entendant les trompettes, se trouvant dans sa tente avec son frère, le chevalier Guy de Rabutin et deux de ses amis, s'écria tout à coup :

— Mordieu, Messieurs ! si nous en profitions pour aller à Paris, voir un peu la figure de messieurs les bourgeois en salade et en cuirasse. Pour moi, je gage qu'ils nous prêteraient à rire et que nous en ferions de bons récits au retour.

— S'ils ne nous assomment pas !

— Allons donc ! est-ce qu'ils oseraient !

— Et puis, mon frère, reprit le chevalier en riant, nous irions un peu voir si nos chevaux ne sont pas dans l'écurie de madame de Sévigné, par hasard ?

— Eh ! eh ! pourquoi pas ?

— Partons, alors, Messieurs et du front, s'il vous plaît, nous n'avons point de passe, mais nous avons nos épées. En avant !

Les étourdis se mirent en route. Personne ne les dérangea jusqu'à la porte Saint-Martin. Là, ils aperçurent pour la première fois un de ces bourgeois armés qu'ils venaient voir, vénérables ancêtres de la garde nationale actuelle.

— Vois-tu, chevalier, vois-tu cet estimable artisan, planté comme un piquet, appuyé sur son mousquet, tout prêt à partir, ma foi ? Regarde-moi cette tournure martiale, je réponds qu'il a bonne consigne et nous n'avons qu'à nous bien tenir.

— On ne passe pas ! s'écria la sentinelle, comme si elle eût entendu ce que Roger venait de dire.

— Eh bien, reprit celui-ci, m'étais-je trompé ? mais laissez-moi faire. Nous entrerons, ou j'y perdrai le nom de mes pères. — Monsieur, ajouta-t-il, d'un air patelin, n'est-il pas possible de passer outre ?

— Monsieur, je l'ignore ; mais, si vous le désirez, je vais appeler l'officier de garde.

— Monsieur, très volontiers. Auparavant, je vous demanderai néanmoins comment se nomme ce foudre de guerre, votre estimable commandant.

— Monsieur, il se nomme Benoît, chaussetier, à l'enseigne des *Trois-Bonnets*, rue du Temple.

— A-t-il aussi trois têtes ? Ce doit être alors un cerbère tout à fait digne de ce nom.

Les jeunes gens se mirent à rire, le bourgeois ne comprit pas. Il appela maître Benoît à deux reprises sans obtenir de réponse ; enfin celui-ci parut, la figure avinée, la moustache pleine de mousse, et se tenant à peine sur ses jambes.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'ivrogne, d'une voix qu'il voulut rendre formidable.

— Ce sont des seigneurs qui viennent de Saint-Denis et qui désirent entrer dans la ville.

Le commandant essaya de se raffermir et de prendre une contenance officielle.

— Où sont-ils ? demanda-t-il avec majesté.

— Devant vous, mon capitaine.

— Ah ! ah ! ces huit hommes en ordonnance, ils sont bien nombreux !

Le brave y voyait double ; ils n'étaient que quatre, sans compter les laquais qui se tenaient à distance

— Avez-vous un billet du maréchal... du maréchal Duplessis, je crois ; oui, c'est cela. Quels diables de noms ils ont tous, ces seigneurs, il faut une heure pour les trouver et une heure pour les dire, ajouta-t-il tout bas.

— Mais, monsieur le capitaine, cela n'est pas nécessaire, la trêve étant déclarée. Vous ne pouvez manquer de le savoir, que la trêve est déclarée ; vous me semblez l'avoir fêtée en excellent Parisien que vous êtes !

— Sans doute, Monsieur, je suis Parisien ; sans doute, il y a une trêve ; sans doute je l'ai fêtée... convenablement, et cela, avec du vin à moi, entendez-vous ? Ni le roi ni le Mazarin n'en boiront une goutte, ni vous non plus, entendez-vous, mon beau plumet ? Et vous n'entrerez pas, vous n'entrerez pas sans billet du maréchal, du maréchal Duplessis. Ah ! ah ! entendez-vous ? entendez-vous ?

Roger était peu endurant : le capitaine lui mettait presque le poing sous le nez de son cheval, il le fit cabrer, ce qui effraya le guerrier pacifique. Il s'éloigna un peu, mais en répétant avec la ténacité des ivrognes :

— Vous n'entrerez pas, entendez-vous ? le maréchal Duplessis... Vous n'entrerez pas. Allez vous-en, mes jolis mignons ! nos femmes et nos filles ne sont pas pour vous.

— Elles sont pour les robes noires, riposta Guy.

— Essayez d'arriver à Saint-Denis, vous autres, et vous verrez, poursuivit le comte en tournant bride, c'est moi qui vous donnerai la passe.

— Je m'en vais te la donner auparavant, s'écria le capitaine. Au Mazarin ! au Mazarin !

A ces mots, tous les gens du faubourg sortirent de leurs maisons, armés les uns de bâtons, les autres de mousquets, en répétant :

— Au Mazarin ! au Mazarin ! Sus, sus au Mazarin !

— Voici de la belle besogne, dit Rabutin, ils vont nous mettre toute cette canaille sur le dos.

— Au galop, mon frère ! continua le chevalier.

— Tu es fou, chevalier ! au pas, au contraire. As-tu peur de ces espèces, ou du moins veux-tu le leur laisser croire ?

— Pendant ce temps, le peuple se rassemblait en criant, en s'agitant, en demandant pourquoi on criait, ainsi que cela se pratique en pareil cas.

— Où sont les Mazarins ?

— Qu'ont-ils fait ?

— Que veulent-ils ?

— Ils veulent entrer !

— Ils n'entreront pas !

— Les voilà qui s'en vont en nous narguant.

— Ils ont insulté le capitaine.

— Ils ont battu la garde.

— Ils ont tiré leurs pistolets sur les bourgeois.

— Ah ! les coquins !

— Ah ! les bélîtres !

— Chargeons-les.

— Mettons-les en pièces.

— Sus ! sus ! au Mazarin ! au Mazarin !

Ce qui fut dit fut fait. Ils se mirent tous à tirer à la fois, et, par grand miracle, ils n'atteignirent personne, et si ce n'est quelqu'un des leurs peut-être. Il ne faut pas leur en savoir mauvais gré pourtant, ils ne le firent point exprès.

— Par ma foi ! il fait trop chaud ici, dit un des amis du comte, sauve qui peut !

— Sauve qui peut ! répétèrent les autres, et ils mirent leurs chevaux au galop.

Bussy, d'une bravoure d'acier et d'un orgueil de Satan, continua de marcher au pas, regardant fière-

ment à droite et à gauche, sans même chercher à se défendre. Les balles pleuvaient autour de lui, et pas une ne porta coup. Fuir devant de pareils adversaires lui semblait indigne d'un gentilhomme, et puis il avait prévu que cette fuite ne le sauverait pas. En effet, quelques pas plus loin, ses compagnons furent arrêtés, jetés à bas et battus de manière à rester presque pour morts sur la place.

Le comte, parvenu au tiers de sa course, marchant toujours avec le même calme et entouré d'ennemis, reçut un grand coup de bâton à deux bouts sur la tête ; il l'eût sûrement eue cassée sans son chapeau doublé de fer, suivant l'usage des gens de guerre. Il descendit aussitôt de cheval, dans la crainte qu'on ne redoublât, et,en ce moment, il se sentit mettre la main sur l'épaule.

— Il n'ira pas plus loin, l'infâme Mazarin ! s'écria un vieillard qui commandait le faubourg ; mais ne le touchez plus : il faut que nous en ayons justice et qu'on le réserve pour être pendu.

— Merci, bien obligé ! répliqua Rabutin encore tout étourdi.

— Ne bougez pas, monsieur le comte, dit tout bas cet honnête homme, un des fournisseurs de son oncle le grand prieur, qui l'avait reconnu, ne bougez pas, je vous sauverai.

Il appela dix ou douze fusiliers, qui entourèrent le patient, pendant que le peuple criait :

— Assommons-le!... faisons-nous justice nous-mêmes! on nous le dérobera ! accrochons-le à ce clou! à nous, à nous le Mazarin !

Bussy ne montrait pas la moindre crainte, il essuyait le sang qui tombait sur son visage, avec un sang-froid digne d'admiration.

« Et pourtant, dit-il, je n'ai jamais vu la mort si présente et, à mon avis, si inévitable que dans cette rencontre. Cependant j'en fus quitte pour un coup sur la tête ; on a raison de dire que ce que Dieu garde est bien gardé. »

— Monsieur, reprit-il, tout en épongeant sa blessure avec son mouchoir, puisque vous me destinez à l'honneur d'être pendu, ce qui est une drôle de mort pour un gentilhomme, je désirerais au moins ne pas faire honte à la potence. Menez-moi donc panser, je vous prie ; le sang m'aveugle, j'adresserais une vilaine grimace à la mort, et messieurs du faubourg croiraient peut-être que j'ai peur d'eux et d'elle.

— Monsieur, je vous conduis en lieu sûr, soyez tranquille, et je vais faire prévenir M. le grand-prieur, afin qu'on vous arrache des mains de ces furieux.

Ils arrivèrent à une maison, où on pansa le comte, et où on lui donna toutes sortes de soins. Ses camarades l'avaient rejoint plus maltraités que lui encore. On mit une forte garde à la porte où l'on annonça qu'on fermait la prévôté, afin qu'on les vînt prendre, et les enfermer au Châtelet, et les pendre, le lendemain, en face de tout Paris.

Le peuple les venait voir avec la même curiosité, dit Bussy, que s'ils eussent été des topinambours. Il les injuriait, les accablait d'outrages ; à quoi le

comte répondait par des plaisanteries ; les autres étaient hors d'état de bouger.

— Ah ! nous verrons demain leur figure à la potence, à ces cadets ! s'écriaient-ils.

— Ma foi ! elles ne vous réjouiront pas plus que les vôtres ne me réjouissent aujourd'hui.

— Il nous insulte !

— Messieurs les bourgeois, vous n'aimez pas la vérité.

— Il ose parler de vérité, lui qui sert le Mazarin, le plus grand scélérat du monde.

— Vraiment, je ne l'aurais pas cru, à lui voir tant d'ennemis vivant encore, lorsqu'il lui serait si facile de les écraser.

— Qu'il y vienne !

— Qu'il l'ose !

— Le faquin, le cuistre, le mignolet !

— Ah ! je ne savais pas !

— Et son petit roi qu'il nous élève pour lui ressembler, pour vivre de nos sueurs, pour s'engraisser de notre sang, le mauvais garçon qu'il est !

— Halte-là, messieurs, je ne défends pas le Mazarin, bien que vous lui réserviez là une chienne de nourriture, avec vos sueurs et votre sang ; mais, quant au roi, notre maître, le premier de vous qui prononcera son nom, sans ôter son chapeau, trouvera à qui parler. Vous ne me faites pas peur au moins !

Et il promena son regard assuré sur le cercle ; personne ne répondit. Le bourgeois qui accusait le

Louis XIV, recommença pourtant la conversation un instant après.

— Ah ! vous ne défendez pas le Mazarin ?

— Non.

— Vous convenez que c'est un faquin ?

— Un double faquin.

— Un bélître ?

— Bélître jusqu'à la gorge.

— Vous convenez qu'il se nourrit de nos sueurs ?

— Ah ! pour cela, non !

— Il s'engraisse de notre sang ?

— Voilà donc pourquoi il est si maigre !

— Ah ! oui, il est maigre.

— Le diable en fera un meilleur fagot.

— Vous trouvez, mon gentilhomme ?

— Certainement.

— Et vous y mettriez le feu ?

— Je le crois bien, si j'étais le diable.

— Vous ne l'aimez pas, alors ?

— Le Mazarin ? Je le honnis, je l'abhorre !

— Alors que ne le disiez-vous ?

— Depuis une heure, je le répète. Mais le roi par exemple, respect au roi, messieurs. Vive le roi !

— Vive le roi ! répétèrent-ils, en mettant leurs bonnets à bas, et fouin du Mazarin !

— Fouin du Mazarin ! de tout mon cœur.

— Le beau gentilhomme ! comme il parle bien !

— Et comme il est brave ! il n'a pas sourcillé.

— C'est un des nôtres, j'en suis sûr.

— Il arrivait de mission peut-être, de par M. le coadjuteur.

— C'est mon cousin, — ou du moins, pensa-t-il, le cousin de ma cousine.

— C'est le cousin du coadjuteur, et nous voulions l'assommer ? Vive le coadjuteur !

— Le père du peuple, l'ami des bourgeois. Vive la Fronde !

— Monsieur, continua le premier auteur de la discussion, monsieur, vous êtes le plus honnête homme que je connaisse. Par amour pour vous, je ne dirai plus de mal du roi ; mais j'en dirai à mon aise du Mazarin.

— Pour cela, tant qu'il vous plaira ; je vous aiderai moi-même, et l'*illustrissimo fachino* payera pour tous.

En ce moment, quelques archers de la prévôté parurent à la porte ; dès que le peuple les vit, il commença à murmurer.

— Que viennent faire ici ces colimaçons dans leurs coquilles ? dit le bourgeois perturbateur ? Veulent-ils enlever ce brave gentilhomme, le cousin de notre coadjuteur bien-aimé ? Ne le souffrons pas, mes amis.

— Ne le souffrons pas !

— Mon gentilhomme, n'ayez pas peur, ils ne vous prendront point. Nous allons vous escorter où vous voudrez, à l'archevêché si cela vous convient ; mais personne ne vous approchera, allez !

Roger reconnaissait, dans le carrosse, le chevalier Dufresnoy, qui demeurait au Temple, auprès du grand prieur de France, son oncle. Il n'avait nulle envie qu'on l'en séparât, et sa nouvelle popularité

commençait à lui devenir à charge. Il comprit qu'il fallait user de ruse, et, prenant à part le capitaine du faubourg, avec le chef des meneurs de tout à l'heure, il leur dit :

— Je vais vous confier un grand secret : Je suis porteur des papiers les plus importants pour madame la duchesse de Chevreuse ; elle m'attend chez mon oncle le grand prieur, que monsieur le commandant connaît bien ; ce carrosse est envoyé de leur part, j'y vais monter avec mes compagnons, mais je crains les mauvaises rencontres ; escortez-moi jusqu'au Temple,s'il vous plaît.

— Jusqu'à la mort ! s'écrièrent-ils.

Ils donnèrent des ordres en conséquence et la colonne entière s'ébranla, en s'écriant : « A bas le Mazarin ! Vive le coadjuteur et son parent ! A la potence le *fachino !* »

Pendant ce temps, le comte montait en carrosse, saluait le chevalier de Presnay, et passait triomphalement sous cette porte Saint-Martin, où l'on voulait l'assommer quelques heures avant. Le chaussetier Benoît se frottait les mains devant son corps de garde, à l'aspect de ce cortège.

— Ils le mènent pendre, mon insolent, j'espère.

— Ils le mènent au Temple, chez son oncle M. le grand prieur, où l'attendent madame de Chevreuse et le coadjuteur. C'est un cousin de Son Eminence.

— Ah ! qu'ai-je fait ! qu'ai-je fait ! s'écria le désespéré chaussetier ; je vais perdre la pratique de madame la duchesse !

— Bussy arriva chez le grand prieur, porté, fêté,

adoré, on l'aurait encensé, s'il en eût eu la fantaisie. Il riait aux larmes avec son pauvre frère, qui ne riait que d'un œil, tant il souffrait de ses blessures.

Ainsi est le peuple : avec de l'esprit et de la hardiesse, on est presque toujours sûr de le diriger, même dans les routes les plus contraires. Quant à cela, le peuple français n'a pas changé.

XXII

LE PÈLERINAGE

La jeune enfant de madame de Miramion passa un hiver déplorable ; à chaque instant on craignait pour sa vie! une affection de poitrine des plus tenaces se déclara ; on employa tous les remèdes, ou appela tous les médecins les plus célèbres ; mais le mal résista à tout. La mère affligée fit alors le vœu de conduire la pauvre petite à l'église de la Visitation de Moulins, devenue célèbre par la retraite de madame de Montmorency, veuve du dernier duc de ce nom, décapité à Toulouse, par les ordres du cardinal de Richelieu, sous prétexte d'une conspiration contre le roi, mais en réalité contre le ministre. La noblesse française repoussa cet assassinat juridique. Le duc de Montmorency était un héros, il avait souvent montré une valeur brillante, et battu les ennemis de la

France. Comme les grands seigneurs de cette époque, il souffrit impatiemment le joug du cardinal, il essaya d'en débarrasser le roi et la nation ; peut-être les moyens employés ne sont-ils pas exempts de reproches. Il eut le tort d'appeler l'étranger dans nos querelles ; mais alors les idées patriotiques n'avaient pas la même direction qu'aujourd'hui. On ne regardait pas du même œil les violations de territoire, et il ne faut jamais juger les personnages historiques qu'en se mettant au point de vue de leur siècle. Un fait bien certain, un fait acquis à nos annales, pour tous ceux qui se donnent la peine d'examiner et de réfléchir, c'est que le premier auteur de la révolution française, ce fut le cardinal de Richelieu. Son œuvre, continuée par Louis XIV, isola le roi de sa noblesse. Il détruisit ce bastion imprenable dont le souverain était entouré, il abattit les degrés qui conduisaient au trône, pour concentrer dans la personne du monarque, une souveraineté plus entière ; mais le peuple alors se trouva sans intermédiaire entre son maître ; et lui, la distance qui les séparait se trouva rapprochée, il contempla face à face cette majesté, si éloignée de lui jusqu'alors, et l'idée lui vint de comparer sa force à celle du prince. Après l'avoir comparée, il l'essaya, il se sentit puissant, il se sentit dominateur, et, dès lors, il ne connut plus d'entraves, il abattit la seule tête placée entre lui et la liberté illimitée ; puis il ramassa dans le sang cette couronne jusqu'alors l'objet de sa vénération et la couvrit de boue. Si les grands vassaux gênaient le

roi dans son autorité, ils lui formaient un appui et un rempart presque invincible. Avant d'arriver à lui il eût fallu renverser ces sentinelles dévouées et nul n'eût osé l'entreprendre. La royauté fut donc le premier instrument de sa perte, il faut le reconnaître et l'avouer.

Cette digression, venue au bout de ma plume, nous ramène pourtant au duc de Montmorency ; car tel était son sentiment personnel. Dans son procès, il le soutint à la face de ses juges; il l'écrivit au roi lui-même et le fit dire au cardinal :

« Mon avis est qu'il diminue la puissance du roi, en frappant ceux qui l'entourent. »

Sa femme, la princesse des Ursins, fut le vrai modèle de la vertu la plus pure et du dévouement le plus sublime. Elle employa tous les moyens possibles pour obtenir la grâce de son mari, elle mit tout en œuvre pour le sauver. Louis XIII, retenu par son ministre, resta inflexible. Lorsque le bourreau eut achevé sa tâche, la noble veuve s'empara du corps de son époux et le fit transporter à Moulins, au couvent de la Visitation, où d'abord elle resta quelque temps sans prendre le voile, livrée à sa seule douleur. Passant les jours et les nuits dans la chapelle, elle y fit ériger un tombeau, de nos jours encore un des monuments les plus remarquables de France. Elle ne se sentait pas encore assez détachée de ses regrets pour se consacrer à Dieu : son cœur lui semblait encore trop plein d'une image chérie pour devenir l'épouse du Christ.

Richelieu, en passant à Moulins, osa envoyer com-

plimenter la duchesse. Le page, chargé de cette mission, fut conduit à l'église, où la désolée pleurait à son ordinaire. En l'apercevant, elle se leva, le laissa s'acquitter de son message et lui fit cette réponse devenue si célèbre.

« Vous direz au cardinal de Richelieu que vous avez trouvé la veuve du duc de Montmorency pleurant près du tombeau de son époux. »

On ne peut faire sentir d'une manière plus sanglante et plus digne l'inconvenance cruelle de cette démarche.

Tout est de mode dans ce monde. Il devint à la mode de se rendre auprès de madame de Montmorency. La vierge de son couvent passa pour miraculeuse, on lui fit des prières, des *ex voto;* on lui adressa des vœux, et des pèlerinages à sainte Marie de Moulins se renouvelèrent sans cesse dans toutes les provinces de France. La fronde ne les fit pas cesser ; plus tard, ce couvent devait voir la conversion éclatante de la célèbre duchesse de Longueville : bien loin de l'y attendre, à cette époque, madame de Miramion, après le rétablissement de sa fille, obtenu par l'intercession de l'image miraculeuse, partit avec elle pour accomplir sa touchante promesse. L'enfant fut vêtue de blanc et de bleu et conserva ces couleurs jusqu'à sa douzième année.

En arrivant à Moulins, elle fit sa prière devant l'autel, et envoya demander à la duchesse, devenue la mère Henriette du Saint-Sacrement, abbesse du monastère, la permission et l'honneur de lui être présentée. La vertu de madame de Miramion, plus

encore que sa position et sa fortune, lui ouvrait toutes les portes ; madame de Montmorency alla au devant d'elle et la reçut dans son parloir particulier. En s'abordant, ces deux femmes toutes deux isolées sur la terre éprouvèrent l'une pour l'autre un mouvement de sympathie. Madame de Miramion s'agenouilla avec sa fille, devant la révérende mère et reçut sa bénédiction.

— Puisse Dieu vous la conserver, Madame ! dit-elle, en embrassant l'enfant. C'est la plus grande consolation que sa bonté nous laisse, à nous autres pauvres veuves.

Elle fit asseoir madame de Miramion à côté d'elle et commença une longue conversation édifiante, interrompue seulement par les larmes qu'elles versaient sur leurs souvenirs.

— Hélas ! Madame, disait la princesse, vous me demandez de vous parler du sujet le plus cher, le plus précieux à mon cœur ! En vain je cherche à me distraire de cette douleur chérie, la seule chose qui me reste de celui que j'ai tant aimé, rien ne la diminue, rien ne l'efface ; dans le monde elle m'eût tuée, ici elle me fait vivre. Je ne pouvais plus rester au milieu des assassins de mon époux, au milieu de ceux qui l'ont lâchement abandonné, après l'avoir entraîné à sa perte. J'y aurais perdu mon âme ; car jamais je n'aurais obtenu la force de pardonner à Monsieur, le frère du feu roi ; sa vue m'aurait tuée ; à présent, je prie pour lui chaque jour, je demande au ciel de lui envoyer le repentir et de ne pas le châtier du mal qu'il a causé, involontairement peut-être.

La grâce d'en haut est seule assez puissante pour nous octroyer la clémence.

— Quoi ! Madame, vous avez vu mourir M. de Montmorency ! quoi ! vous étiez présente ! vous avez eu ce courage !

— Je n'étais point présente ! j'étais dans l'église et je priais. J'ai entendu passer le cortège, j'ai entendu les rumeurs du peuple, j'ai entendu les cavaliers qui l'escortaient, j'ai entendu le carrosse qui l'emmenait et je ne suis pas morte ! j'ai eu la pensée d'aller me jeter en avant et de me faire rouer, je l'avoue ; Dieu et mon bon ange m'ont secourue, j'y ai résisté.

— Oh ! Madame ! Madame ! vous êtes une martyre !

— Et, lorsque son écuyer m'apporta ses cheveux, lorsqu'il me répéta ses dernières paroles, lorsque je pus enfin m'approcher de ce corps inanimé, d'où la plus belle âme s'était envolée, je pris cette tête adorée, je la lavai de mes propres mains, je la couvris de baisers, et des larmes dévorantes du désespoir. Je la plaçai moi-même, avec le cadavre, dans un cercueil, et je jurai de ne plus m'en séparer, je jurai de mourir auprès de celui pour lequel je ne pouvais vivre. Dieu a bien voulu me permettre d'accomplir cette promesse, je l'en remercie à chaque instant.

— Oh ! que vous avez souffert, répétait la jeune femme. Quelles tortures !

— Je vous laisse lire dans mon âme, ma fille, parce que j'entrevois dans la vôtre du découragement. Je

veux que vous sachiez jusqu'à quel point notre Créateur nous éprouve, et jusqu'à quel point il nous soutient, et que, dans cette certitude, vous puisiez de la patience.

— Je n'ai point eu les mêmes épreuves que vous, Madame, Dieu m'a repris M. de Miramion, c'était un ange sur cette terre, c'est maintenant un ange dans le ciel.

— Et vous restez seule à présent ? Si jeune et si belle, vous ne voulez plus aimer, vous ne voulez plus être aimée ?

— J'ai Dieu et ma fille, Madame.

Madame de Montmorency regarda profondément la jeune femme, elle sembla chercher au fond de sa pensée.

— Il y a encore autre chose dans votre âme, ma fille, reprit-elle après un moment de silence. Je ne vous le demande pas, c'est un secret sans doute, mais je le pressens, mais je le devine. J'ai tant souffert, j'ai tant vu souffrir !

Marie baissa la tête et se tut.

— Le cloître est un asile sûr, continua l'abbesse il abrite les douleurs, il les adoucit d'abord, il les console ensuite, il les efface souvent. N'avez-vous pas songé au cloître ?

— Oh ! oui, Madame.

— Eh bien, si jamais vous y songez encore et sérieusement, venez ici. Vous y aurez une amie ; car votre beau et doux visage, votre piété, votre malheur, presque pareil au mien, m'attirent vers vous. Nous nous comprendrons, venez.

— Je vous remercie, Madame, je serais bien heureuse ; mais... mais... vous êtes trop pieuse, trop sainte, trop parfaite, ce n'est pas là ce que je rêve.

— Et que rêvez-vous ?

— Je rêve un asile pour le repentir, Madame, pour des cœurs blessés, pour les coupables. Je rêve une maison où les femmes tombées puissent être accueillies, relevées, soutenues par la miséricorde de Dieu, par l'indulgence et la charité des hommes. Le désespoir arrive souvent après le malheur et la faute : Doit-on accuser celles que rien ne protège ? ne sommes-nous pas toutes susceptibles de pécher ? ne pouvons-nous pas toutes succomber aux séductions, aux pièges dont on nous entoure ? Notre Seigneur n'a-t-il pas dit : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! »

— Une œuvre semblable serait la plus belle et la plus grande qu'on puisse faire, ma fille.

— Je la ferai, ma mère. J'y consacrerai ma fortune et ma vie, lorsque ma fille n'aura plus besoin de moi.

— Vous êtes bien pure, Madame ; votre passé est bien exempt de reproches ; comment cette idée vous est-elle venue ?

— Qui peut répondre de l'avenir ? répliqua madame de Miramion d'une voix sourde ; et, si la bonté de notre divin maître nous abandonne, l'abîme ne nous attire-t-il pas à lui ?

Il y eut un long moment de silence, chacune des deux femmes réfléchissait. La porte s'ouvrit, et une novice jeune, d'une remarquable beauté, se présenta.

Après s'être inclinée devant son abbesse, elle prévint madame de Miramion que son guide l'attendait pour la reconduire à l'auberge.

— Vous resterez ici, Madame, reprit vivement l'abbesse ; vous me permettrez de vous offrir l'hospitalité. Nous avons un pavillon pour les étrangers, j'y reçois souvent des amis, des parentes, vous me permettrez bien de vous traiter comme elles !

— Oh ! vous me comblez, ma mère.

— Vous ferez plus aisément votre neuvaine, votre enfant sera mieux soignée, et vos femmes seront plus à portée de vous servir que dans ces auberges, où l'on ne trouve rien de ce que l'on veut. Sœur Sainte-Madeleine, veillez à ce que l'appartement de Madame soit prêt dans quelques instants ; qu'on y installe ses gens et ses coffres. Vous reviendrez nous avertir quand il en sera temps.

La religieuse s'inclina de nouveau, les bras croisés sur sa poitrine et sortit.

— Quelle charmante personne ! dit madame de Miramion, j'ai rarement vu un visage plus intéressant et plus régulier. Mais elle me paraît souffrante, elle est pâle et maigre, des austérités sans doute...

— C'est un ce ces cœurs déchirés auxquels votre asile devrait être ouvert, Madame, non pas qu'elle ait été coupable, Dieu me garde de le penser et surtout de le dire ! mais elle a beaucoup souffert, la pauvre enfant !

— Et quel est son nom, Madame ?

— Elle se nomme la sœur Sainte-Madeleine ; je croyais l'avoir appelée tout à l'heure, répliqua ma-

dame de Montmorency avec une nuance de hauteur.

Madame de Miramion comprit qu'elle ne devait pas insister davantage et se tut.

Dès le même soir, elle coucha au couvent, et s'y trouva parfaitement installée. Elle se sentait presqu'heureuse dans ces murs bénis où la tranquillité régnait du moins, à défaut du bonheur. L'image de la religieuse inconnue lui apparut néanmoins et la préoccupa malgré elle. Elle devina un mystère dans cette existence ; on lui avouait un malheur, son imagination entrevit une faute, une de ces fautes du cœur que les femmes réellement bonnes et réellement vertueuses excusent toujours. Elles savent combien la pureté sans tâche est difficile à conserver ; elles savent quels combats elles livrent aux ennemis de toutes sortes qui les entourent, et elles pardonnent aux faibles qui n'ont pas eu le courage, la même puissance. L'indulgence est la plus sûre marque d'une vie sans reproche.

Le lendemain à son réveil, elle descendit au jardin, elle visita le cimetière ; en parcourant le champ du repos, elle aperçut la sœur Sainte-Madeleine agenouillée sur une tombe. Par un sentiment involontaire, elle s'agenouilla à côté d'elle, elle obéit à une impulsion inconnue en unissant sa prière à celle de cette jeune fille, au regard usé par les larmes. Elle demanda ce que la religieuse demandait, sans connaître le motif de cette oraison et mit toute la ferveur de son âme dans le désir d'être exaucée. Après quelques minutes, la novice se releva.

— J'ignore ce que vous voulez obtenir, ma sœur, dit Marie avec sa voix si douce, mais j'ai osé le demander pour vous.

— Je vous remercie, Madame. Le seigneur doit vous exaucer, vous êtes si bonne et si belle !

Ce propos un peu mondain la frappa, elle n'en réclama point d'abord l'explication ; la curiosité l'emporta ; comment cette recluse la connaissait-elle ?

— Nous sommes-nous déjà rencontrées, ma sœur ? ai-je le malheur de vous avoir oubliée ? Cela ne me paraît pas possible, cependant...

— Nous nous sommes vues hier pour la première fois, Madame ; mais qui ignore les vertus de madame de Miramion !

— A Moulins, je n'ai ni amis ni famille, je n'y suis jamais venue, je ne sais qui a pu parler de moi avec cette exagération de mon mérite, bien faible et bien peu digne d'occuper la renommée.

— Je ne suis pas de Moulins, Madame.

— Vous êtes Parisienne apparemment, ou d'Orléans peut-être. Ma famille y est très connue.

— J'ai souvent, très souvent entendu vanter et votre bonheur et les qualités éminentes par lesquelles vous y avez tant de droits.

La religieuse semblait tout aussi mystérieuse que l'abbesse ; Marie, d'ordinaire si peu occupée des chose étrangères, ne put s'empêcher, malgré elle, de pousser la conversation.

— Puis-je continuer ma promenade dans tous ces jardins, ma sœur ? demanda-t-elle.

— J'aurai l'honneur de vous accompagner, Madame, si vous voulez bien le permettre. Notre mère a ordonné qu'on ne vous refusât rien de ce qui pourrait vous être agréable.

Elles se remirent à marcher.

— Y a-t-il longtemps que vous habitez ce couvent, ma sœur ? vous y avez été élevée peut-être ?

— Non, Madame.

— Vous trouvez-vous heureuse en ce saint asile ?

La jeune fille leva les yeux au ciel et répondit avec effort.

— Oui, Madame.

— Mais ne craignez-vous pas qu'en ce temps malheureux de guerres civiles, où l'on ne respecte rien, où la personne du roi et celle même de la reine régente ne sont plus sacrées, ne craignez-vous pas quelque assaut, quelque combat autour de vos murailles ?

— Vous connaissez la force de ceux que le ciel garde, Madame, vous qui avez traversé des armées en furie pour accomplir votre pèlerinage.

— J'avais un sauf-conduit des deux côtés, ma sœur ; sans cela, je n'y serais pas parvenue.

Nous possédons un sauf-conduit plus puissant que ceux des généraux de la fronde, Madame : la protection de notre sainte patronne et le nom et la tombe du duc de Montmorency. Qui pourrait insulter ses cendres ? qui ne vénère pas sa noble veuve ?

— Vous êtes heureuse d'une pareille confiance !

— Nous avons des parents, des amis, dans les différents partis ; nul ne permettrait qu'on nous inquiétât.

— Vous possédez un beau portrait de votre illustre fondatrice, dans votre église, ce me semble. La bienheureuse Chantal l'a sans doute envoyé à cette communauté, de son vivant ?

— Non, Madame, nous le devons à Madame sa petite-fille, elle l'a offert à Madame au moment de son mariage.

— Madame la marquise de Sévigné ! interrompit vivement la jeune veuve.

— Oui, Madame, répliqua la religieuse.

De ce moment, il y eut entre ces deux femmes quelque chose d'inexplicable. Elles s'attiraient et se repoussaient également, elles désiraient à la fois parler et se taire. Elles se regardaient à travers leurs paupières noires, sans lever les yeux. Je ne puis pas plus rendre cette scène qu'elles ne la comprenaient elles-mêmes. Enfin madame de Miramion parla.

— Vous connaissez madame de Sévigné, ma sœur ?

— Oui, Madame.

Et la voix était si basse, qu'on l'entendait à peine.

— Connaissez-vous Monsieur son mari ?

— Je le connais.

— Et toute sa famille ?

— A peu près.

— Elle est belle et charmante, madame de Sévigné, n'est-il pas vrai ?

— Elle est adorable, Madame.

— Et adorée. Sa ruelle est pleine des *alcovistes* les plus brillants et les plus recherchés, les jeunes seigneurs se disputent le bonheur de se rapprocher d'elle. On en cite un grand nombre attachés à ses pas.

Madame de Miramion parlait avec la volubilité d'une personne plus intéressée par sa pensée que par ses paroles, elle semblait empressée d'arriver à un but, et d'éliminer les préliminaires indispensables pour y parvenir. Sœur sainte Madeleine, au contraire, se contenait de toute la force de sa volonté. Elle arrêtait sur ses lèvres les questions prêtes à éclore, mais elle dévorait les mots prononcés par Marie. Elle attendait, elle volait au-devant des phrases désirées.

— Peut-être vous êtes allée chez madame de Sévigné avant votre entrée en religion, ma sœur ?

— Quelquefois, Madame.

— Vous pouvez me dire alors si elle a tout l'esprit qu'on lui suppose.

— On ne lui accorde pas même tout celui qu'elle a.

— Et sa conversation est ravissante, sans doute ? Parmi ceux qui l'entourent, il en est quelques-uns plus capables encore de l'apprécier, de la comprendre.

— Tous les beaux esprits de la cour et de la ville sont auprès d'elle, Madame.

— Avez-vous remarqué parmi eux le comte de Bussy-Rabutin, ma sœur?

La religieuse devint si pâle, qu'elle sembla près de s'évanouir ; cependant elle répondit d'une voix assez ferme :

— Je l'ai remarqué, Madame.

Le coup d'œil que madame de Miramion jeta sur elle eût percé une muraille, tant il était tranchant ; mais elle changea si brusquement la conversation, qu'un auditeur indifférent n'eût pu en deviner la cause.

Pendant les neuf jours qu'elle passa à la Visitation de Moulins, notre jeune femme rechercha, avec une insistance toute particulière, la société de sœur Sainte-Madeleine, elle s'efforça de fondre ce mur de glace dont elle s'entourait, mais elle ne put y parvenir. La jeune fille opposait à ses avances une tranquillité affectée, elle restait dans les bornes d'une politesse stricte et sérieuse, et, malgré son ardent désir, madame de Miramion ne put rien apprendre d'elle. Madame de Montmorency ne vit pas ou ne voulut pas voir ce manège. Plus elle approfondissait la triste veuve, plus elle acquérait la certitude qu'une tempête grondait sous son sourire. Sœur sainte Madeleine subissait la préférence de Marie sans rien faire pour la justificer, et, lorsque celle-ci quitta le monastère, elle recut deux adieux bien différents des peronnes qu'elle y avait rencontrées.

— Ma fille, dit l'abbesse, priez et veillez ; car, je vous le promets, l'ennemi est proche de vous. Si le

mirage vous attire, cherchez la retraite ; là, Dieu nous parle seul ; là, sa voix est toute puissante. Je ne vous oublierai pas, souvenez-vous de moi, et venez, quand vous aurez besoin d'une amie.

— Madame, dit la religieuse, je vais tâcher de vous oublier, et je vous conjure d'oublier aussi que nous nous soyons jamais connues. Que Dieu vous garde et vous préserve !

XXIII

LA DUCHESSE DE ROQUELAURE

En revenant à Paris, ou pour mieux dire à Issy, madame de Miramion trouva une lettre qui lui causa la plus grande surprise. Elle avait été apportée pendant son absence par une dame en carrosse, avec ses pages et une suite nombreuse ; cette dame descendit, parla elle-même au valet de chambre de Marie, remit la lettre en recommandant qu'elle lui fût donnée aussitôt après son retour; la réponse semblait fort pressée.

— Ses gens ont dit aux nôtres que c'était la duchesse de Roquelaure, fit observer madame de Bauharnais à sa brue.

— La duchesse de Roquelaure ? reprit Marie, je n'ai pas l'honneur de la connaître ; elle se trompe sûrement.

— Lisez, ma fille, et vous verrez.

Elle lut en effet, et en jetant les yeux sur la signature elle poussa un cri de surprise et de joie :

— Mademoiselle de Daillon ! ma bonne amie ! quoi ! c'est là la duchesse de Rauquelaure ! la femme de ce vilain homme, si méchant, si jaloux dont on raconte tant d'histoires lugubres ! c'est cette pauvre Charlotte de Daillon qui souffre toutes ces indignités depuis son mariage ! ah ! je ne m'en doutais guère, je vais lui écrire dès ce soir, et, demain, j'irai la chercher à son hôtel.

Madame de Miramion écrivit, on fit monter un laquais à cheval, il porta le billet de Marie,qui relut plus attentivement celui de son amie. Une mélancolie voilée y régnait dans chaque ligne : la duchesse souffrait, et souffrait profondément, d'une douleur contenue, renfermée dans son cœur, mais par cela même plus intense et plus dangeruese. Madame de Miramion, comme toutes les âmes tendres avait l'intuition de la tristesse, elle sentit cette douleur, elle en chercha la cause, et crut l'avoir trouvée dans un ménage mal assorti, dans le caractère et les mauvais traitements du duc de Roquelaure.

— Mon Dieu ! dit-elle en joignant les mains, les gens de peu de foi douteraient de votre justice ; car vous laissez vivre cet homme et vous m'avez pris M. de Miramion... Mais vos desseins sont impénétrables !

— Comment connaissez-vous la duchesse de Roquelaure, ma fille? demanda M. de Bussy.

— Ma tante m'a conduite dans mon enfance aux

eaux de Vichy, Monsieur ; nous y sommes allées trois ans de suite, et, les trois années, nous avons rencontré aux eaux madame la comtesse du Lude et sa fille, mademoiselle de Daillon, à peu près de mon âge. Depuis lors, nous sommes restées en correspondance jusqu'au moment où j'ai eu le malheur de perdre mon mari. Alors, j'ai cessé toute relation avec qui que ce soit. J'ignorais le mariage de mon amie ; peut-être m'en aura-t-elle fait part pendant ma grande douleur, j'ai tout oublié de cette époque-là hors ma douleur, que Dieu me le pardonne ! c'est bien égoïste, bien négligent, pourtant cela est ainsi.

— Madame la duchesse s'est souvenue de vous pourtant !

— Et moi aussi, je me suis souvenue d'elle. Vous avez bien raison de me dire qu'elle est belle, c'est un ange ; son visage, son cœur, son esprit, tout est pur, tout est divin, si on ose se servir de cette expression sans sacrilège.

Avant d'aller plus loin, il me faut citer un fragment d'une lettre du comte de Bussy à madame de Sévigné.

« Nous avons ici le marquis de Vardes, qui
» m'a dit qu'il était de vos amis, et qu'il voulait
» vous écrire. Je sais par M. le prince de Conti qu'il
» a dessein d'être amoureux de la duchesse de Ro-
» quelaure cet hiver : et, sur cela, Madame, ne plai-
» gnez-vous pas les pauvres femmes qui, bien sou-
» vent, récompensent par une véritable passion un

» amour de dessein, c'est-à-dire donnent du bon
» argent pour de la fausse monnaie. »

Cette lettre sert de préface à ce que nous allons raconter. C'est un de ces ballons perdus, lancés dans l'espace et qui atteignent souvent un but ignoré de ceux qui le dirigent.

Le lendemain, madame de Miramion fit atteler son carrosse et se rendit à l'hôtel de Roquelaure. Le suisse fit quelques difficultés pour ouvrir les grilles, il fallut que les laquais déclinassent plusieurs fois le nom de leur maîtresse, il jeta lui-même un regard inquisiteur sur elle, et ce ne fut qu'après un ordre envoyé de l'hôtel même qu'il se décida à l'introduire.

— Ma pauvre amie est-elle en prison ! pensa Marie, et que signifient ces précautions de geôle ?

On la fit entrer dans un vaste salon, sombre, noir, garni de meubles du temps d'Henri IV ; les laquais, aussi solennels que la tenture de tapisserie, approchèrent des sièges et se retirèrent. Madame de Miramion resta seule et la duchesse parut, quelques instants après. Les anciennes compagnes s'embrassèrent tendrement, comme aux jours d'autrefois, puis elles se regardèrent quelques minutes, elles s'étaient quittés enfants, elle se retrouvaient femmes. La même exclamation leur vint en même temps aux lèvres :

— Ah ! que vous êtes belle !

C'est qu'elles étaient en effet admirablement belles, ces jeunes créatures, si cruellement éprouvées néan-

moins. Au milieu de ce vaste et ténébreux salon, cette jeunesse et cette beauté resplendissaient d'un éclat sans pareil. Madame de Miramion, couverte de ses habits de deuil, qu'elle portait malgré l'étiquette rigoureuse de l'époque, et la duchesse de Roquelaure, vêtue avec la richesse et l'élégance d'une dame de la cour d'Anne d'Autriche, ou du cercle de la duchesse de Longueville, semblaient deux fleurs aussi fraîches, aussi parfumées. Seulement les yeux de Charlotte de Daillon se baissaient souvent vers la terre, et ceux de Marie Bonneau s'élevaient au ciel. Le second regard qu'elles portèrent l'une sur l'autre leur révéla une sympathie de plus, toutes les deux souffraient, et toutes les deux souffraient par le cœur.

Après les premiers compliments, madame de Miramion demanda à son amie comment elle avait découvert sa retraite.

— Oh ! répliqua la duchesse, depuis longtemps je vous cherche, je savais votre perte cruelle, je savais combien vous étiez affligée et sainte, je voulais vous voir. Le hasard m'a mis sur vos traces.

— Le hasard ?

— Mon Dieu ! oui ; M. de Roquelaure a placé près de moi, comme lecteur, comme confesseur, comme guide spirituel et temporel, M. l'abbé d'Urbus, et M. l'abbé, qui fréquente fort les personnes de son état, a entendu parler de vous chez M. le coadjuteur. On y vantait vos vertus, votre bienfaisance ; il s'est informé au trésorier des pauvres et bientôt il a su votre adresse.

— Je suis chez M. de Choisy, avec ma belle-mère et ma fille, mon père y reste aussi presque toujours près de moi, je m'entoure de tous ceux que j'aime. Mais vous, Madame, vous êtes heureuse sans doute? au centre des plaisirs, des honneurs, comblée des dons de la fortune, il ne vous manque rien, je l'espère.

— Les plaisirs, je les ignore ; les honneurs, je les méprise ; la fortune, je la dédaigne. Il me manque tout, Madame, il me manque le bonheur.

— Ce que l'on dit est-il donc vrai, pauvre enfant !

— Tout et plus encore, Marie. Ah ! combien vous aurez à me consoler !

— Comptez sur moi, Charlotte. Pourtant je suis bien peu de chose.

— Vous êtes une amie, et c'est si bon, une amie ! Il y a si longtemps que j'en cherche, que j'en appelle une ! Mais vous êtes trop sainte, je n'oserai pas tout vous confier.

— Je ne suis pas sainte, hélas ! je voudrais l'être; mais je le serais que vous devriez me parler avec une confiance plus intime et plus expansive encore. Où trouverez-vous une indulgence plus grande, une miséricorde plus réelle que dans ceux qui aiment véritablement Dieu ? Quelle plus admirable loi que celle de l'Évangile ! Convenez-vous, chère amie, des paroles, des actions de notre Sauveur. Sans pitié pour les Pharisiens, pour les envieux, pour les hypocrites, vers qui tendit-il ses mains secourables et protectrices ? Que dit-il de la femme adultère, repoussée, rejetée par ses accusateurs, plus coupa-

bles en secret qu'elle peut-être : *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* Que fit-il de la Samaritaine, agenouillée à ses pieds? il la releva. Que dit-il à la Madeleine : *Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.* Ah ! soyez-en sûre, madame la duchesse, ceux qui s'arment dans leur conduite d'une sévérité implacable envers les autres, ne sont ni véritablement vertueux, ni véritablement chrétiens, ils manquent à la plus belle loi de la religion, à la plus belle prérogative du cœur ; à la charité, à l'indulgence. Ceux-là seraient coupables aussi comme leurs frères, mais leurs fautes ne viendraient pas du cœur, mais elles n'auraient pas l'excuse presque toujours certaine du dévouement, de la passion. Ils failliraient, ils failliraient par égoïsme et par cupidité peut-être. Je bénis Dieu qui m'a permis de rester irréprochable, qui m'a assez protégée pour me sauver des piéges,où comme tant d'autres, j'aurais succombé sans doute ; la conscience de ma pureté me donne le droit d'aller vers celles qui sont tombées et c'est là plus douce récompense de mes efforts, j'en suis fière, j'en suis heureuse. Ne me craignez donc jamais, mon amie ; si vous étiez faible, ce qu'à Dieu ne plaise, et ce qui ne peut être, je vous soutiendrai, je prierai Dieu pour vous, je me placerai entre vous et le précipice, je vous sauverais, je vous rendrais à la paix, au repos, le plus grand bien d'une femme, dans une union mal assortie.

Madame de Roquelaure resta quelques instants sans répondre, enfin elle reprit :

— Avez-vous jamais aimé, Marie ?

— J'ai aimé mon mari, Charlotte, et mon veuvage sera éternel.

La duchesse ouvrit les lèvres comme pour parler, puis elle se tut, dominée sans doute par une réflexion nouvelle.

— Pourquoi me faites-vous cette question, Madame ? demanda madame de Miramion.

— Je suis curieuse peut-être, en effet, pardonnez-le moi, Madame.

Madame de Miramion secoua la tête.

— Ce n'est pas là répondre, mon amie.

La porte s'ouvrit, et un abbé, jeune encore, entra.

— M. le duc me suit, dit-il très vite.

Et il s'assit.

La duchesse n'eut pas le temps de répliquer, une porte cachée par de grandes portières, placée derrière elle, tourna doucement sur ses gonds. Un homme à l'œil inquisiteur, au pas étouffé, avança sa tête et regarda dans la chambre, ce regard rencontra celui de madame de Miramion ; il rougit et fit un pas en arrière.

Je vous dérange, Mesdames ? balbutia-t-il.

— Non, Monsieur, reprit la duchesse, et je vous prie d'entrer tout à fait, je suis charmée de vous faire faire connaissance avec ma grande amie madame de Beauharnais de Miramion, dont je vous ai souvent parlé, et qui s'appelait autrefois mademoiselle de Rubelle.

Le duc salua gauchement, c'était pourtant ce Ro-

quelaure, si célèbre par son esprit, par ses bons mots, et même par ses bonnes fortunes, malgré sa laideur. Madame de Miramion lui fit une révérence que sa qualité de duc rendit plus cérémonieuse, tout était réglé alors.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes là, l'abbé? demanda-t-il.

— J'y suis entré en même temps que madame la duchesse, Monsieur le duc.

— C'est singulier, j'ai cru vous apercevoir au bas du degré tout à l'heure.

— J'étais allé chercher le petit chien de madame la duchesse, elle désirait le montrer à madame de Miramion.

— Ah ! où est-il ?

— Dans ma chambre, Monsieur.

—J'aime beaucoup cet animal, il est de fort bonne garde. Pourquoi ne reste-t-il pas toujours avec vous?

— Je craignais qu'il ne vous déplût, Monsieur.

— Il n'est au logis que depuis deux mois, et déjà il distingue à merveille tous les étrangers. Comment donc ! mais c'est un épagneul précieux. Ne l'emmène-t-on point ?

— Tout à l'heure.

— Vous demeurez à Issy, Madame?

— Oui, monsieur le duc.

— Avec monsieur votre mari ?

— Je suis veuve, Monsieur le duc.

M. de Roquelaure la regarda plus attentivement encore.

— Ah ! je vous demande pardon, Madame, dit-il, je n'avais pas aperçu votre voile.

Les veuves gardaient alors, même après l'expiration de leur deuil, un petit voile de dentelle noire qui ne les quittait jamais. Les coquettes le disposaient de manière qu'il servît d'ornement à la coiffure, et le rendaient même tellement imperceptible,qu'il disparaissait sous les fleurs ; mais madame de Miramion le portait ostensiblement, hautement, ainsi que je l'ai dit, elle avait même conservé le noir, La préoccupation de M. de Roquelaure devait être bien grande pour qu'il ne s'en fût pas aperçu. La jalousie est un des plus incroyables bandeaux que l'on puisse poser sur les yeux du cœur et même sur ceux du corps. Le duc se tourmentait de tous ceux qui approchaient la duchesse, hommes ou femmes. Il craignait les conseils, l'influence des amis presque autant que les séductions des amants, et, en cela, il n'avait pas tout à fait tort. Madame de Roquelaure, qui le comprenait à merveille, et qui tenait à ses relations si fraîchement renouées avec Marie, prit sur le champ son parti.

— Monsieur, dit-elle, madame de Miramion est un ange, la bonté, les charmantes qualités de son âme et de son esprit, sont de notoriété publique, auprès d'elle je n'ai à craindre que sa perfection, je perdrais trop au voisinage.

Le duc, en homme d'esprit qu'il était, se sentit honteux de ce que sa femme devinait si bien sa pensée ; il fit une réponse *entortillée*, comme on dirait aujourd'hui, il fut impossible d'y rien comprendre.

La duchesse sourit, elle le vit rassuré et n'en demanda pas davantage. L'abbé, témoin muet de cette scène, approuvait de la tête et semblait y prendre un singulier plaisir : quant à madame de Miramion, elle acquérait de plus en plus la certitude du malheur de son amie, et se promettait de l'adoucir par tous les moyens qui seraient en son pouvoir.

Cette première visite fut courte. Madame de Roquelaure engagea Marie à regarder sa maison comme à elle, et lui annonça de fréquentes relations.

— Vous me comblez de joie, Madame, mais vous ne trouverez pas à vous divertir beaucoup chez M. de Choisy; nous ne voyons que quelques amis intimes, point de gens de cour, des parlementaires, des bourgeois et des ecclésiastiques. Quant à moi, je reste presque toujours enfermée dans mon appartement, je ne sors guère que pour me rendre à l'église, je m'occupe de ma fille, de mes devoirs pieux, mais je ne songe ni au monde ni aux plaisirs.

— Vous serez, Madame, une précieuse amie pour madame la duchesse, et j'espère comme elle que vous nous honorerez souvent de votre présence, reprit vivement le duc.

Marie salua profondément, en assurant que plaisir et honneur seraient pour elle, puis elle marcha vers la porte, et M. de Roquelaure la conduisit galamment jusqu'à son carrosse.

Aussitôt que l'abbé et la duchesse se trouvèrent seuls, cette dernière dit :

— Vous le voyez, l'abbé, elle est bien telle que je vous l'avais dépeinte.

— N'importe ! mon projet ne change pas. Je m'en doutais aussi, et elle n'a pas empêché mes démarches.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! continua la jeune femme, en cachant son visage dans ses mains, suis-je assez malheureuse !

— Vous le serez bien davantage en vous abandonnant à votre tristesse, Madame. Il ne s'agit ni de vous tourmenter, ni de perdre la tête, mais bien de résister à l'orage, de dominer les événements et de rester maîtresse de l'avenir. Tout cela dépend de vous.

Madame de Roquelaure demeura quelques instants rêveuse, puis elle reprit enfin :

— Avez-vous vu la duchesse de Lesdiguières ?

— Oui, Madame.

— Est-il vrai qu'elle me ressemble à s'y tromper sous ce nouvel habit inventé par madame de Châtillon, et qui devient si fort à la mode ?

— Avec le loup, on vous prendrait l'une pour l'autre.

— Faites donc ce qui vous plaira alors !

— Mais madame de Miramion vous ressemble bien davantage encore, et ce vêtement noir me paraît si commode !

— Oh ! que ne puis-je lui ressembler en tout ! Que ne puis-je changer de condition avec elle !

— Un duché, Madame, un duché ! cela ne se cède point ainsi !

— Hélas ! que ne suis-je encore mademoiselle de Daillon avec une simple couronne de fleurs, et cou-

rant dans les champs, dans les bois autour de Vichy, avec Marie de Rubelle !

— Vous me donnez carte blanche, Madame ? interrompit l'abbé impatienté de ces regrets.

— Il le faut, puisque je l'ai promis, reprit-elle. Combien j'envie votre tranquillité que rien ne dérange !

— C'est que j'ai un parti pris, Madame, et que les partis pris sont invincibles.

XXIV

LA CHARITÉ

Les événements marchaient, la paix avait suivi la trêve ; le roi et la reine, rentrés dans Paris, reprenaient le dessus sur les Frondeurs ou du moins sur le parti parlementaire ; lorsque, par un de ces revirements dont nous avons parlé, le prince de Condé, le prince de Conti son frère et le duc de Longueville, mécontents de la cour, tournèrent subitement contre elle. La reine, après avoir essayé tous les moyens de combattre leur influence, sans y réussir, les trouvant de plus en plus insolents, ne pouvant suffire à leurs exigences continuelles, les fit arrêter un soir au Palais-Royal, à l'instant où ils sortaient de chez elle, par le vieux Guittaut, son capitaine des gardes, et envoyer au château de Vincennes, par Miolland, capitaine des gendarmes du roi, qui, pour cet exploit, plus difficile qu'on ne pense,

puisqu'il s'agissait du vainqueur de Lens et de Rocroy, reçut le bâton de maréchal de France et prit le nom de maréchal d'Albret.

Ce fut un coup de foudre pour la noblesse tout entière et particulièrement pour les gentilshommes attachés aux princes. Bussy l'apprit au Temple et se rendit en toute hâte à l'hôtel de Condé. Il traitait de sa charge des chevau-légers avec Guittaut, son cornette, mais celui-ci, qui ne l'avait point encore payé, recula, de sorte que Roger resta malgré lui au service de M. le Prince, par conséquent en rebellion contre le roi. Il écrivait à sa cousine :

« Je me suis enfin déclaré, ma belle cousine,
» ce n'a pas été sans de grandes répugnances, car je
» sers contre mon roi un prince injuste à mon égard.
» Il est vrai que l'état où il est me fait pitié. Je le
» servirai donc dans sa prison comme s'il m'aimait,
» et, s'il en sort jamais, je le quitterai aussitôt. Que
» dites-vous de ces sentiments-là, Madame? Ne les
» trouvez-vous pas grands et nobles? Mandez-le-moi,
» je vous prie... Quand je songe que nous étions déjà,
» l'année passée, dans des partis différents et que
» nous y sommes encore aujourd'hui, quoique nous
» en ayons changé, je crois que nous jouons aux
» barres. »

Voilà au naturel quelle était cette guerre.

Au moment où Bussy essayait des intrigues de toute espèce pour délivrer MM. les princes, et pour continuer cette conduite *grande et noble* dont il se

félicitait si fort, il apprit la mort de la comtesse sa mère, et la nécessité de sa présence à Bussy. Ce fut une grande difficulté, car il ne pouvait traverser en sûreté les provinces, dévouées au roi, et il courait grand risque de la prison, comme ses maîtres. Il ne s'arrêta pas à si peu de chose. Sa bravoure extravagante y trouva, au contraire, un nouveau charme; il prit une perruque noire, se mit une emplâtre sur l'œil, et revêtit la casaque de livrée. Launay-Lyais faisait le maître pendant que Roger portait la valise derrière son cheval. Il leur arriva mille plaisantes aventures, ainsi que cela était en ce temps-là. Un jour, entre autres, ils couchèrent à une auberge, dans un village, la servante en était fort jolie, et Bussy voulut prendre les bénéfices de son déguisement.

— Vous, lui dit-elle, vous qui êtes borgne ! vous qui avez de vilains cheveux, cachant votre front et votre autre œil ! allons donc ! A la bonne heure votre maître, un seigneur, je ne dis pas; cela vaut la peine d'y penser. Les gens du pays et les voyageurs se moqueraient de moi le reste de ma vie, si je vous écoutais.

— On m'appellerait la *borgnesse*, merci !

— Et si je n'étais pas borgne ?

— Mais vous l'êtes !

— Et si je n'étais pas laquais ?

— Mais vous l'êtes ! répéta-t-elle en commençant à s'impatienter.

— Et si j'étais plus beau que mon maître ?

— Je ne sais pas si vous êtes tout cela, mais vous êtes un fâcheux et un sot.

— Tout beau ! la fille.

— La fille ! Voyez donc ce museau de singe qui prend des airs !... Tu n'es pas content ? tiens, voilà ton reste.

Et Bussy, le beau, l'élégant, l'orgueilleux Bussy fut souffleté en plein visage par une servante de cabaret. Son premier mouvement fut de le lui rendre, mais il était en Bourgogne, où M. le duc de Vendôme commandait et ne badinait pas ; il fit le soumis en enrageant dans l'âme. Launay-Lyais apprit le fait, il le raconta et on en fit mille plaisanteries, à quoi le comte répondait plaisamment :

— Ce n'est pas moi qu'elle a souffleté, c'est le valet borgne de Launay-Lyais. Comme j'étais bien déguisé !

Quelques temps après, Messieurs les princes furent mis en liberté. Bussy revint à Paris, avec leurs autres serviteurs. Le prince de Condé lui demanda de nouveau la démission de sa charge, il la refusa d'abord, puis il la donna ensuite ; mais il en fut si enragé, qu'il se retira chez lui, où la fièvre tierce le gagna, de colère. Pendant son absence, la cour et les princes se brouillèrent de nouveau, le roi fut déclaré majeur, et le grand Condé se remit à la tête de la fronde. Il rassembla ses partisans et écrivit à Bussy dans sa retraite :

« Je supplie Monsieur le comte de Bussy de se
» rendre ici le plus tôt qu'il lui sera possible, où il
» trouvera ma sœur, mon frère et M. le duc de
» Nemours, auxquels il prendra toute créance

» comme à moi-même, et je lui serai tout à fait » obligé.

» Monrond, ce 15 septembre. »

Signé : « LOUIS DE BOURBON. »

En recevant cette lettre, Bussy assure qu'il hésita, que son affection pour le prince de Condé, malgré son ingratitude, fut au moment de le rejeter dans son parti ; mais le sentiment de ses devoirs, et surtout, je pense, son intérêt, le rattachèrent au roi, et il fit sa soumission avec sa fastueuse vanité habituelle, espérant bien qu'on lui en tiendrait compte. Il poussa même la sévérité jusqu'à envoyer à la reine, par Corbinelli, le billet du prince. Cette action fut louée publiquement par Anne d'Autriche, elle valut à Bussy une lettre du roi, son rappel à la cour, et l'ordre de retourner ensuite dans son gouvernement du Nivernais, devenu par le voisinage de Monrond, où résidait M. le prince, un poste de confiance. On le nomma de plus maréchal de camp et on lui en envoya les provisions, ce dont il ne sut de gré à personne, convaincu d'avoir mérité bien davantage.

La fièvre tierce le reprit, il se fit porter en brancard à Nevers, où il fit maintenir le pays dans l'obéissance, il prit des châteaux et y mit garnison, il leva des taxes ; une des villes de son gouvernement, la Charité, échappait à son omnipotence. M. Gaston d'Orléans, oncle du roi, y avait placé un de ses régiments, commandé par le comte de Langeron. Son caractère indécis l'empêchait de se déclarer complètement

pour personne. Sans savoir donc à quoi s'en tenir, cependant le régiment et son chef penchaient pour MM. les princes. Bussy fit sommer les bourgeois de la Charité de chasser le régiment de Langeron et de lui ouvrir leurs portes ils envoyèrent une réponse évasive, qui mit le comte en fureur, il jura qu'il en aurait raison, qu'on lui obéirait, ou qu'il ne laisserait pas pierre sur pierre.

Le même soir on lui apporta mystérieusement une lettre ; elle acheva sa résolution, en la justifiant à ses yeux comme à ceux des autres, elle contenait ces mots, d'une écriture inconnue :

« Monsieur le comte de Bussy-Rabutin est prévenu
» qu'en faisant chercher, au couvent des Visitandines
» de Nevers, dont la sœur du comte de Langeron est
» abbesse, il y trouvera trois cents mousquets desti-
» nés à armer les bourgeois de la Charité pour mes-
» sieurs les princes. »

Ce couvent des Visitandines de Nevers était le même où plus tard Gresset plaça Vert-Vert et ses charmantes aventures. Roger n'hésita pas, il se rendit au monastère, et en fit ouvrir les grilles et les verrous, malgré les récréminations de l'abbesse, les cris des nonnains et les malédictions du confesseur ; il fit fouiller même les chastes couches des recluses, et répondit à chaque réclamation nouvelle :

— Service du roi !

Chacun se tut. En ce temps-là, cette raison suffisait à tout.

Cependant les habitants de la Charité, menacés d'un renfort de troupes, arrivées de Bourgogne et commandées par le comte de Palluau, depuis maréchal de Clérambault, chassèrent Langeron et ses soldats et en vinrent donner avis au gouverneur ; il leur pardonna, à la condition qu'ils abattraient *eux-mêmes* deux arches de leur pont, afin d'empêcher le régiment de rentrer en ville. Cet ordre fut exécuté sur-le champ, en présence de Bussy et du comte de Palluau.

Le jour où le comte devait revenir à Nevers, il reçut une nouvelle lettre, de la même écriture que la première, et celle-ci contenait une nouvelle si importante, si heureuse pour sa fortune, au cas où il voudrait en user, qu'il bénit cet ami officieux et inconnu, auquel il devait des avis si profitables. Il retourna le billet dans tous les sens et resta convaincu qu'il ne pouvait venir que d'une personne bien informée. Voici ce qu'il contenait :

« Si monsieur le comte de Bussy veut terminer » d'un coup la guerre et les malheurs de la France, » s'il veut se rendre utile au service du roi et prétendre aux plus brillantes récompenses, il n'a qu'à se » rendre sur le bord de la Loire et à bien observer » les instructions qui lui seront données par un » homme qui se présentera chez lui ce soir après » l'*Angelus.* »

Signé : « Un ami. »

Bussy donna ordre que tous ceux qui le demanderaient à l'heure convenue fussent introduits chacun dans une chambre séparée, puis il attendit. Au dernier son de la cloche, on frappa, et une manière de laquais demanda M. le lieutenant général pour le roi et la province du Nivernais. On le fit passer dans un cabinet où le comte se tenait seul. Celui-ci le regarda jusque dans le blanc des yeux, mais il ne se rappela pas l'avoir jamais vu.

— Que me voulez-vous? lui dit-il.

— Le billet a dû vous en instruire.

— Qui êtes-vous ?

— Le valet de mon maître.

— Et quel est votre maître?

— C'est mon maître, je n'en sais pas davantage.

— Fort bien ; parlez, je vous écoute.

— Monsieur le comte veut-il que je m'explique selon les ordres que j'ai reçus, avec tous les détails?

— N'en omettez aucun ; l'affaire est de trop d'importance pour que je ne la connaisse pas parfaitement.

— Entre Bony et Cosnes, mon maître marchait le long du grand chemin, à cent pas en avant de moi ; il passa à côté d'un homme, sans le remarquer, mais à mesure qu'il s'avançait, il me semblait le reconnaître, et, lorsque nous fûmes proche, je ne doutai plus, c'était Rochefort, valet de chambre de Mgr le prince de Condé. Surpris de le rencontrer là, mon premier mouvement fut de lui demander d'où il venait, il hésita à me répondre ; enfin il dit :

— Je suis avec le patron.

— Avec M. le prince ? Et où est-il au milieu de ce pays ennemi ?

— Il s'est écarté de la route, il a six hommes de suite et il reste pour quelques heures dans un château, appartenant à un frondeur enragé ; cette nuit, il passera sous les murs de la Charité, à la barbe des soldats et du gouverneur, pour aller rejoindre l'armée à Montargis. Mais toi, où vas-tu ? m'a-t-il demandé ensuite.

— A Lyon, avec mon maître.

— Bon voyage !

— Et toi aussi !

Là-dessus, nous nous séparâmes. Je rejoignis mon maître, je lui racontai ce qui venait d'arriver, il me donna ordre de venir trouver monsieur le comte, à qui il écrivit d'abord et me voici.

— Tout cela est bien, mais après ?

— Si monsieur le comte veut s'emparer cette nuit de M. le prince, il le peut.

— Comment ?

— Mon maître sait dans quel château il se trouve, à quelle heure il en sortira. M. le prince n'a que six hommes, que monsieur le comte en prenne douze, qu'il me suive et je réponds de tout.

— Où me mèneras-tu ?

— Où nous attend mon maître.

— Est-ce loin ?

— Au bord de la Loire, la lettre le dit.

— Y a-t-il sûreté ?

— J'engagerais ma vie.

— J'irai, mais je vais laisser des ordres en consé-

quence, si c'est un guet-apens la vengeance sera terrible.

— Je me remettrai entre les mains des gens de monsieur le comte.

— Partons alors !

— Partons !

— Ils partirent. La curiosité de Roger était excitée au plus haut degré. Il prit avec lui une escorte convenable, choisie parmi les hommes les plus sûrs ; il décommanda son voyage de Nevers, et sortit de la ville dans le plus grand mystère. En vain interrogea-t-il son guide de mille manières différentes ; en vain le prit-il par la douceur et par la menace, celui-ci répétait toujours :

— Mon maître expliquera tout à monsieur le comte, s'il le juge convenable.

— La peste soit de l'homme ! dit Bussy, il n'y a peut-être qu'un valet discret au monde et c'est celui-là !

Vers dix heures, ils aperçurent un cavalier arrêté, enveloppé dans un immense manteau, son feutre rabattu sur le visage. Ils marchaient l'un vers l'autre, l'inconnu toucha le bord de son chapeau sans le lever et se rangea à côté de Bussy.

— Votre serviteur, Monsieur, dit le comte.

L'autre s'inclina et ne parla pas.

— Vous plaît-il de me dire votre nom ?

— Je ne le puis, répondit l'étranger d'une voix qu'on entendait à peine.

— Alors, je ne vous suivrai pas plus loin, répliqua Bussy, en arrêtant son cheval.

— Oh ! Monsieur, au nom de votre fortune, je vous en conjure, nous perdons un temps précieux.

Le comte hésita. Pourtant la nouveauté de cette aventure souriait à son esprít inquiet. Il jeta un coup d'œil sur sa troupe fidèle, marchant en silence et en bon ordre à quelques pas derrière lui, il s'assura de ses pistolets, de son épée, et puis il dit :

— Puisqu'il le faut, Monsieur, il ne sera pas dit que j'aurai refusé cette partie. Seulement, soyez-en prévenu, si vous me trompez, je vous casse la tête.

Le cavalier fit un signe d'assentiment et doubla le pas. Roger lui adressa encore plusieurs questions, auxquelles il ne satisfit pas ; enfin, il reprit de ce même ton, presque inintelligible :

— Ne parlez plus, Monsieur, ce n'est pas prudent.

Ils cheminèrent ainsi plus d'une heure, par des routes de traverse, enfin on aperçut des lumières. Le guide les montra à Rabutin.

— Il est là, dit-il. Il va partir. Restez caché derrière ces arbres. Je cours au château, mon compagnon restera près de vous ; dans quelques minutes je vous avertirai.

Et, piquant des deux, il disparut avant que le comte eût pu deviner son projet. Il eut grande envie de lui envoyer une balle ; enfin il se résigna à attendre, et murmura entre ses dents :

— Cela nous trahirait, mais il n'y perdra rien.

Un quart d'heure se passa. Il sembla un siècle à l'impatient gouverneur. Il questionna l'otage resté entre ses mains, sans être plus instruit, et sa parfaite tranquillité éloignait toute idée de ruse. Enfin le ga-

lop d'un cheval retentit; le comte s'avança au-devant ne pouvant modérer son impatience :

— Eh bien? eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien, Monsieur le comte, nous sommes joués : il a passé à côté de nous, dans le chemin creux, pendant que nous étions sur la hauteur; il a maintenant traversé la Loire, sous les murs même de la Charité, et pas d'espoir de le rejoindre !

— Mon petit Monsieur, répliqua Bussy, en allongeant le bras et en saisissant le manteau de l'étranger, je ne prendrai pas M. le prince, à ce qu'il paraît; mais, comme je ne veux pas m'en retourner avec mon bé-jaune, je vous prendrai, vous, si beau donneur d'avis, et vous me répondrez pour tous.

Le cavalier jeta un cri en se sentant saisir ainsi, puis il s'approcha de l'oreille du comte, et lui dit en tremblant comme une feuille :

— Sur votre honneur, Monsieur le comte, laissez-moi libre; je suis une femme, et c'en est fait de moi si on me reconnaît ici.

— J'ai déjà entendu cette voix, quelque déguisée qu'elle soit, pensa Bussy.

— Vous reverrai-je, Madame? En saurai-je davantage?

— Prenez cette lettre, elle vous instruira, et laissez-moi libre.

— Je ne le puis. Pour la sûreté de mes hommes, je dois vous retenir auprès de moi.

— Eh bien, j'y consens, à une condition. Lorsque nous serons entrés dans la ville, quand vous n'aurez plus rien à craindre, vous me permettrez de me retirer.

— M'en récompenserez-vous ?

— Oui. Et,d'ici là,vous ne m'adresserez plus la parole.

— C'est bien dur, mais je le promets.

— Voici la lettre.

Ils se remirent en marche.

— Je suis un sot, pensa Bussy. Cette belle se moque de moi. Qui cela peut-il être ? La duchesse de Châtillon ! Dans un accès de passion pour M. le duc de Nemours, ne serait-elle pas charmée de se défaire d'un autre amant, imposé par la nécessité ? ou madame de Longueville aurait-elle envie de faire rependre son frère pour jouer un plus beau rôle ? En vérité, je m'y perds !

Le comte eut plus d'une tentation de manquer à sa promesse; mais,à cette époque,la parole d'un gentilhomme n'était pas une bagatelle. L'honneur en dépendait, et l'honneur était, avec le roi et l'amour, le culte de cette nation si positive aujourd'hui. Bussy, tout égoïste qu'il était,ne se départait pas de ces lois ; arrivé à la porte de la ville, il ôta gracieusement son feutre empanaché, et salua la guerrière.

— Adieu ! monsieur de Bussy, dit-elle.

Et ces mots furent accompagnés d'un mouvement étrange : elle lui jeta son gant au visage, en partant à bride abattue, suivie de ses laquais. On ramassa le gant, un gant de femme, parfumé, richement brodé, portant pour emblême un marron dans sa coque, et pour devise :

« Qui me cherche se pique. »

— Serait-ce le diable ? demanda Bussy en riant à ses gens.

— En ce cas, il a la griffe *diablement* petite, répondit Beauvoir, qui l'avait suivi.

— A la lettre donc, pour m'apprendre davantage.

Il rentra chez lui, ouvrit précipitamment l'enveloppe, il y trouva quatre traites de cinq mille livres chacune, accompagnées de ces quelques lignes :

« Vous levez un régiment, m'a-t-on dit, j'en » suis,et je paye ma compagnie.Au revoir, Monsieur » le comte. »

— C'est la reine ! s'écria Bussy ; elle seule et Paluau savent mon projet de lever un régiment de mon nom. En tout cas ces pistoles arrivent bien à propos, je les accepte. L'avenir me donnera le mot de l'énigme.

XXV

UNE AMIE

Madame de Miramion resta quelques jours sans voir la duchesse de Roquelaure. Elle pensa beaucoup à elle, et s'en souvint dans ses prières. Elle souffrait, et la vocation de son cœur, comme celle de sa charité, l'appelaient à soulager les misères de l'âme. Un matin, elle entendit le bruit d'un équipage, c'est-à-dire de trois carrosses, de pages, de laquais à cheval, et les paisibles habitants d'Issy crurent que c'était au moins la reine. Madame de Miramion descendit au-devant de son amie. Elle la trouva accompagnée de l'abbé, pâle, triste, inquiète et paraissant plus malade qu'à l'ordinaire.

— Vous êtes restée longtemps sans venir, Madame, je me préparais à envoyer chez vous.

— J'ai été retenue malgré moi, je vous assure, et

pour aujourd'hui encore, je ne vous fais qu'une courte visite.

Ses beaux yeux, tout en parlant, ne quittaient pas la cour, sur laquelle donnaient les croisées.

— Vous n'avez pas vu M. le duc ? demanda-t-elle.

— Non, Madame, devait-il venir ?

— Non... peut-être... je n'en sais rien... Ah !

Elle poussa un cri et se rejeta en arrière. Un mendiant entrait dans la cour et commençait sa palinodie nazillarde.

— Avez-vous donc peur, madame la duchesse ? dit l'abbé.

— La vue de cet homme m'a surprise, je l'avoue ; mais je veux me guérir de ces antipathies, cela ne va pas à une femme de ma qualité, n'est-ce pas, Madame ? Vous allez voir.

Elle ouvrit elle-même la fenêtre, pâle comme un spectre, et fit un signe au mendiant. Il se hâta d'accourir le chapeau à la main.

— Vous êtes bien malheureux ? dit-elle d'une voix tremblante.

— Je ne le serai plus, si vous le voulez, Madame.

— Etes-vous marié ?

— Non, Madame ; mais il est une femme au monde que j'aime plus que Dieu, je crois.

— Il ne faut aimer personne plus que Dieu, interrompit madame de Miramion, debout derrière la duchesse.

— Cela est facile pour une sainte comme vous, madame la conseillère, mais je ne suis qu'un pauvre pêcheur.

— Et que ne l'épousez-vous, si vous l'aimez tant, continua Marie.

— Hélas ! Madame, je ne demanderais pas mieux, mais cela ne se peut pas. Mon chagrin vient de ce que je ne la vois guère et de ce que je voudrais la voir toujours.

Il régnait dans les paroles, dans les gestes de ce mendiant un parfum d'aristocratie incontestable. Madame de Miramion était trop pure pour concevoir le moindre soupçon, cependant elle s'étonna de cette élégance de langage.

— Vous semblez bien malheureux ; néanmoins vous n'êtes pas sans éducation, pourquoi ne travaillez-vous pas ?

— Je suis estropié, Madame, estropié de la guerre, et de plus je me sens malade, d'un mal dont je pourrai mourir, si quelque personne charitable ne vient à mon secours.

La duchesse chercha viement sa poche, en retira sa bourse et la laissa tomber dans le chapeau du pauvre, puis elle détourna la tête, car elle était toute rouge.

Le mendiant saisit la bourse avec ardeur et la porta à ses lèvres, ses yeux ardents se fixèrent sur la duchesse, et son visage, couvert de cicatrices, s'illumina d'une beauté réelle.

— Soyez bénie, Madame, je vais être guéri, je l'espère, c'est à vous que je le devrai et je me souviendrai de vous chaque jour de ma vie.

Il s'éloigna en faisant mille gestes de triomphe et de joie, les deux femmes reprirent leurs fauteuils.

— Je n'aime pas cet homme, Madame, que vous en semble ?

— Je ne sais... je ne l'ai pas remarqué, c'est un mendiant, voilà tout.

— Il a dans le regard quelque chose de hardi, d'insolent même, et, tout à l'heure, quand il vous remerciait de votre aumône, il avait l'air singulier. J'ai failli appeler vos laquais pour le mettre hors de céans.

— C'était de joie sans doute... je n'ai pas vu. Dites-moi, ma belle, continua la duchesse, en femme pressée de détourner la conversation, ne sortez-vous donc jamais ? N'allez-vous pas chez madame votre belle sœur, la comtesse de Choisy ? Savez-vous qu'on assure qu'elle forme le roi ? C'est très glorieux pour elle, et il me semble que sa maison doit vous offrir de grands agréments.

— Je n'y vais point, Madame. Ma belle-sœur, en épousant le chancelier de la maison de Monsieur, a changé tout à fait sa société et ses habitudes. Elle n'est entourée que de courtisans, nous autres *robins*, soit fierté, soit insuffisance, nous frayons peu avec ce monde-là. Madame de Choisy vient quelquefois voir son père, elle nous envoie souvent son fils, jeune garçon de grande espérance, sans la déplorable éducation qu'on lui donne, auprès de Monsieur, frère du roi. Quant à madame de Choisy elle-même, c'est une personne d'un esprit supérieur. Bien qu'élevée par des parlementaires, elle s'est créé des façons de cour si brillantes, si distinguées, qu'il n'y a point en France une femme plus capable d'en professer d'exemples et de paroles.

— Savez-vous ce qu'elle a dit au roi ?

— Je l'ignore.

— « Sire, vous ne parviendrez jamais à être un » honnête homme, si vous ne venez passer chaque » jour au moins une heure avec moi. » Et il y va.

La conversation continua de la sorte quelques instants, la duchesse insista fortement pour décider son amie à se montrer quelquefois au Luxembourg.

— Nous nous y rencontrerons, ce sera charmant.

— Je ne vais nulle part.

— On y fait de belles lectures, on s'y forme le goût ; Corneille y porta l'autre jour *Cinna*, et le comte de Bussy-Rabutin y lut ses maximes d'amour, dont tout le monde raffolle.

— Le comte de Bussy va chez madame de Choisy, vons en être sûr, Madame ?

— Je l'y ai rencontré souvent. Le connaissez-vous donc ?

— Fort peu, j'entends souvent parler de lui...

— Nous avons des amis communs.

— M. de Bussy a beaucoup d'amis, je crois.

— Au contraire. Il en a peu, on assure qu'il est méchant, envieux, colère et d'une vanité déraisonnable.

— Sont-ce vos amis communs qui vous ont appris cela, Madame ? reprit Marie avec une aigreur dont elle ne s'aperçut pas elle-même.

L'abbé fit un signe à la duchesse, qui se leva comme si elle n'avait pas entendu.

— Je vous quitte, chère amie ; je vais au cours, y voulez-vous venir aussi ?

— Je vous remercie, Madame, répliqua madame de Miramion, en souriant, j'aime mienx mes ombrages.

— Si belle et si sauvage!

Lorsque la duchesse fut parti, madame de Miramion s'enfonça en effet sous les charmilles du jardin et y resta de longues heures dans la solitude. M. de Caumartin, venu pour la voir, n'osa pas la déranger. Il l'attendit en compagnie de madame de Beauharnais. Celui-ci se hâta de raconter la visite du matin, et le jeune conseiller s'en montra contrarié à l'excès.

— Quoi! madame de Roquelaure, cette belle duchesse de Roquelaure, qui produit tant d'effet à la cour, dont toutes les femmes sont jalouses, dont tous les hommes sont amoureux, elle voit madame de Miramion!

— Elles sont amies d'enfance.

— Ah! Madame, c'est ici la perte de mes dernières espérances; elle trouvera chez la duchesse quelque muguet auquel elle donnera la préférence sur nous bientôt.

— Vous ne connaissez pas ma belle-fille, Caumartin, vous lui faites injure, elle ne se remariera pas, ou bien elle vous épousera. Que ferait-elle d'un muguet?

— Ah! Madame, elle l'aimera, et elle ne m'aime point!

Quand madame de Miramion parut, elle avait les yeux rouges. Il se passait dans cette âme des drames secrets, dont il nous est à peine permis de lever

le voile. Les esprits les plus raisonnables, les plus droits sont souvent saisis par ce qui semble le plus éloigné d'eux. Qui peut répondre de soi toujours? Qui peut s'assurer de vaincre éternellement l'ennemi qui nous assiége? A l'aspect de M. de Caumartin, Marie fit un triste sourire; elle le salua et s'assit en silence. Cet amour si tendre, si dévoué, que rien ne pouvait rebuter ni amoindir, elle le comprenait, elle l'appréciait maintenant; elle se sentait cruelle de n'y pas répondre, et elle accordait à ce noble cœur toute sa pitié, toute sa sympathie. Ses paroles furent plus douces, plus affectueuses, elle montra un intérêt véritable, elle montra ce désir qu'éprouvent toutes les femmes de cœur, de dédommager, par de l'amitié, de l'amour qu'elles refusent. M. de Caumartin comprit tout cela, sans en deviner le motif, il n'osa pas se réjouir, au contraire, il trembla.

Le soir, la famille était réunie après souper; le père Clémence et Le Boccage restaient quelques jours en visite; madame de Miramion avait assisté au coucher de sa fille, et s'entretenait dans l'embrasure d'une fenêtre avec son confesseur, lorsque le bruit d'un carrosse et de gens qui menaient grand train se fit entendre.

— Qui peut venir à pareille heure, demanda-t-on de toutes parts.

— Quelqu'un des grands amis de madame de Miramion, dit M. de Caumartin.

— Je n'ai point de grands amis qui me cherchent si loin et si tard, Monsieur.

Comme pour lui donner un démenti, la porte

s'ouvrit à deux battants, et l'on annonça M. le duc de Roquelaure. Son affreux visagc, plus laid encore que de coutume, exprimait une inquiétude et une colère difficiles à contenir. Chacun se leva, il salua légèrement, et marcha droit vers madame de Miramion.

— Obtiendrai-je de vous la faveur d'un entretien particulier, Madame ? demanda-t-il en s'inclinant froidement.

— Nous allons passer chez moi, si ma mère et M. de Choisy le permettent, Monsieur le duc.

Rappelé ainsi aux convenances qu'il oubliait, M. de Roquelaure avait trop d'esprit et trop de monde, pour ne pas réparer sa faute. Il dit quelques mots polis aux maîtres de la maison, puis il suivit Marie dans son appartement.

Dès qu'ils furent seuls, sans s'inquiéter de s'asseoir, il lui demanda vivement :

— Avez-vous vu la duchesse aujourd'hui, Madame?

— Pourquoi me faites-vous cette question, Monsieur ?

— Je désire savoir où elle a été dans la journée ; c'est... c'est une gageure.

— Je suis désolée de ne pouvoir vous la faire gagner, Monsieur le duc, mais je n'ai pas l'habitude, moi, de rendre compte à personne des visites que je reçois. Si madame la duchesse est venu ici, elle vous le dira, vous l'en croirez sans doute, mon témoignage ne vous servira donc à rien.

— Mais, Madame, je suis son mari, j'ai bien le droit...,poursuivit le duc, en s'emportant peu à peu.

— Oh ! Monsieur, je ne dispute pas vos droits, je les reconnais tous ; vous en avez, et des plus étendus sur madame de Roquelaure, mais sur moi, c'est autre chose ; par conséquent, je ne vous répondrai pas, et vous le trouvez bon, je l'espère ; parlons d'autre chose.

Le duc ne s'attendait pas à cette réception. Il insista encore néanmoins ; madame de Miramion se leva, avec cette dignité native qui ne l'abandonnait jamais, et, faisant une profonde révérence :

— Permettez, Monsieur, que je vous quitte la place. Je ne suis point accoutumée aux interrogatoires. Ma maison est de celles qu'une honnête femme fréquente sans être exposée au blâme de qui que ce soit. Madame la duchesse viendra ici quand il lui plaira, vous y serez vous-même, Monsieur le duc, le très bien reçu, mais à la condition, je vous prie, qu'il ne sera jamais question de ces vilenies. Nous pouvons, je crois, maintenant rentrer au salon.

M. de Roquelaure n'en avait nulle envie ; il s'excusa comme il put, balbutia quelques mots et rejoignit son carrosse ; cet esprit si vanté, si immense d'ordinaire, disparaissait devant ses préoccupations jalouses. Il se sentait ridicule, et ce ridicule tuait chez lui toutes les facultés. Il resta ainsi pendant plusieurs années ; la conscience de sa laideur, la beauté de sa femme, le rendirent le plus malheureux des hommes ; cette maladie ne se guérit que par le plus triste des remèdes.

Le duc n'était pas parti depuis une heure, qu'un

laquais à cheval arriva de la part de la duchesse, il apportait ce billet de quelques lignes :

« Ma bonne amie, si vous m'aimez, dites que je suis restée aujourd'hui chez vous pendant trois heures, et ne me demandez jamais pourquoi je vous adresse cette recommandation. »

— Ah ! pensa Marie, je tremble de le deviner. Pauvre femme ! est-elle malheureuse ou coupable ? Dieu le sait et la juge. Moi je suis son amie, je n'ai qu'un désir, celui de la consoler ou de la secourir.

On lui adressa des questions sur ces visites et sur ces messages, elle sut leur donner une couleur naturelle et simple ; cependant Caumartin, en véritable amoureux qu'il était, en conçut des soupçons, qu'il ne communiqua point ; seulement il dit à la jeune femme :

— Je ne vous demande point à connaître vos secrets, ni ceux de votre amie, Madame : ce serait indiscret et presque ridicule ; mais permettez-moi de vous communiquer ma pensée, mon pressentiment si vous vous voulez. Je ne sais pourquoi, je tremble qu'un danger ne vous menace. Ne sortez pas de votre retraite, de notre cercle d'amis, vivez pour vous, pour nous, n'admettez point de serpents dans ce paradis terrestre, où les anges vous ont si bien gardée jusqu'ici.

XXVI

L'ÉMEUTE

Le jour si fertile en aventures pour Bussy se termina assez tranquillement ; dès le lendemain, avant de retourner à Nevers, il donna des ordres pour qu'on s'occupât des compagnies qu'il voulait lever, puis il quitta messieurs de la Charité, en leur recommandant une fidélité plus sévère et plus complète.

— Je vous laisse quelques gens de pied seulement, ajouta-t-il, c'est assez pour vous garder et vous contenir, j'espère. Si on vous attaque, appelez-moi, je vous emporte vos armes, elles sont inutiles à de braves bourgeois comme vous; pourvu que vous ayez de quoi faire aller vos meules, c'est tout ce que vous pouvez demander à Dieu. Bonjour !

Il prit la route de Nevers, fort préoccupé de la

belle dame de la ville. Il ne négligea aucune précaution pour qu'elle ne lui échappât point ; sans manquer à sa parole, il pouvait chercher à la connaître maintenant. La voix, bien que dissimulée, lui semblait familière, et pourtant, dans toutes ses amies, pas une ne montrait les dispositions d'amazone de la maîtresse du Joli Gant. Quelques jours après son agent revint ; il avait battu tous les buissons de la Charité, s'était informé à tous les échos des environs, rien ne ressemblait à la belle inconnue, aucune Clorinde n'était signalée à vingt lieues à la ronde, c'était bien décidément une étrangère. Bussy la retrouverait-il jamais ? Il l'espéra, car il ne doutait ni de lui ni de son étoile ; il mettait de la vanité jusque dans le bonheur, et certainement il eût dit, comme cet autre orgueilleux célèbre :

— « Dieu y regardera à deux fois avant de damner un homme tel que moi. »

Sur ces entrefaites, il reçut un avis de M. de Paluau sur le passage des troupes envoyées en Gascogne. Il devait les faire loger dans les villes de son gouvernement et il donna l'ordre aux bourgeois de la Charité de préparer les quartiers des soldats, annonçant qu'il allait se rendre en cette ville afin de les passer en revue. Il partit en effet, peut-être avec l'espoir d'être plus heureux par lui-même que ses émissaires et de retrouver enfin son énigme vivante, ainsi qu'il l'appelait en riant avec ses amis.

En approchant de la ville, il rencontra le régiment d'infanterie Praslin, cantonné aux portes et

les portes fermés. Il s'informa de la raison pour laquelle on ne les avait point ouvertes, et,comme le lieutenant-colonel Massoni lui répondit que les bourgeois les refusaient, il entra dans une colère épouvantable.

— Je vais leur parler, moi, ajouta-t-il,car je suis las de cette rébellion de ces sottes gens,il faudra qu'ils obéissent ou nous verrons.

Il ordonna qu'on lui ouvrît la barrière, et cela d'un ton si préremptoire qu'on n'osa pas y résister. Il se rendit au galop à son logis habituel, et manda les échevins qui se présentèrent aussitôt.

— Messieurs, dit-il, en se contenant, les logements que j'ai ordonnés sont prêts sans doute?

— Monsieur, répliqua le plus hardi, ils le seront aussitôt que vous nous aurez montré l'ordre du roi pour cela.

Le comte se leva, rouge de colère, et fit appeler son secrétaire, auquel il dicta un nouvel ordre, plus explicite encore que le premier, il le signa et le présenta aux bourgeois, qui le regardaient tranquillement faire,sans rien dire. Leur chef le prit, le lut et, se retournant vers ses camarades :

— Ceci n'est point une lettre de cachet, et nous avons accoutumé de ne loger des gens de guerre que sur des lettres de cachet, n'est-il pas vrai ?

— Sans doute, reprit un autre, la signature de M. le comte est très bonne, mais ce n'est pas l'ordre du roi, et nous voulons l'ordre du roi.

— Ah ! vous voulez l'ordre du roi ? s'écria Bussy, mis hors des gonds par cette résistance; vous l'avez,

l'ordre du roi, et c'est moi qui vous le donne. J'ai l'honneur de représenter ici Sa Majesté, et vous m'obéirez comme à elle. Vous n'avez pas l'habitude de loger sans lettres de cachet. Eh bien, vous commencerez, et tout de suite et incontinent, ou savez-vous ce que je vous réserve ? Je rase votre pont, je fais entrer les troupes ici et je leur donne vos maisons avec tout ce qu'elles renferment pour se loger ! Entendez-vous, Messieurs ? Ce qu'on me refuse, je le prends.

Ils sortirent de la chambre sans rien répondre, mais avec un air de gens mal intentionnés. Il ne fit pas semblant d'y prendre garde ; cependant, au lieu d'aller faire le logement, ils allèrent faire prendre les armes au peuple, c'est-à-dire ce qu'ils en avaient pu cacher. Le comte en fut aussitôt averti.

— Ah ! dit-il, ils l'entendent ainsi ces braves gens ! ils veulent une leçon ! mordieu ! ils l'auront bonne, et ce qui nous échappera sera pendu, je le promets, A cheval, Messieurs, et point de quartier.

Une trentaine de gentilshommes, venus pour lui faire honneur, et une compagnie de quarante maistres, se rangèrent autour de lui ; il avait l'intention de charger tout ce qu'il trouverait dans les rues ; mais, à sa grande surprise, elles étaient désertes, les boutiques fermées et les portes de la ville également,

— Aux murailles alors ! s'écria-t-il ; il faut bien que nos ennemis soient quelque part, et ils nous payeront la peine de les chercher. En effet, sept à huit cents hommes, presque tous bateliers, plus ou

moins ivres, vociféraient sur les remparts, armés de fourches, de bâtons, et quelques-uns de mousquets. Roger les somma de se rendre.

— Nous aimons mieux mourir que de loger des troupes ! s'écrièrent-ils.

— Vous aurez l'un et l'autre : vous logerez des troupes et vous mourrez, c'est moi qui vous l'annonce ; ainsi obéissez de bonne grâce.

— Non, non !

— Vous ne voulez pas ?

— Non ! non !

— Ce sont des brutes, qu'on m'aille chercher les magistrats.

— Aux barricades !

— Oui-da ! Vous les défendrez seuls, vos barricades, mes jolis héros ; mais où sont donc vos magistrats ?

— Où tout bon bourgeois devrait être, par ce temps de rébellion, dans leurs caves, cachés derrière quelques tonneaux sans doute, répondit Beauvoir.

— Qu'on me les trouve et qu'on me les amène chez moi, répondit Bussy.

— Les tonneaux ou les magistrats ?

— Par Dieu ! les uns et les autres, s'ils refusent de se séparer il faut avoir raison de cette canaille. Envoie à Nevers demander de la poudre et des balles, nous en aurons besoin sans doute.

Les échevins arrivèrent, après une longue attente ; pour n'être point responsables de la sédition, ils s'étaient, en effet, cachés.

— Je vous ai mandés, Messieurs, je vous préviens

que je vais quitter la ville ; puisque je ne puis me faire obéir, j'en vais chercher les moyens et je les trouverai, soyez-en sûrs.

— Au nom de Dieu ! monsieur le comte, n'en faites rien. Demeurez encore.

— Je ne demeurerai point dans un lieu où je devrais être le maître et où je ne le suis point.

— Hélas ! nous avons fait les derniers efforts pour apaiser les mutins, mais nous ne pouvons rien gagner sur l'opiniâtreté du peuple.

— Il ne fallait pas commencer par le faire sortir du devoir, Messieurs ; maintenant, c'est mon affaire de l'y faire rentrer, et je m'en charge. Seulement je vous préviens que dans tous les cas vous serez pendus ; c'est fort désagréable, mais je n'ai pas envie de passer mon temps à vous soumettre, il en faut finir une bonne fois.

Les bourgeois jetèrent les hauts cris, embrassèrent ses genoux, il n'en sortit pas moins de la ville et rejoignit le régiment de Praslin pour en faire le siège.

— Enfants ! leur dit-il, au lieu de coucher chez messieurs de la Charité, vous coucherez à la belle étoile, mais vous vous battrez ; l'un vaut bien l'autre.

Avec de semblables discours on découragerait peut-être d'autres troupes, mais on est sûr, au contraire, de faire marcher des Français. Le comte, retiré dans une petite maison à un mille de la ville, donna des ordres pour le siège, qu'il voulait pousser avec la dernière vigueur.

— Je mettrai le feu à cette bicoque, s'il le faut, et

j'en aurai raison, dit-il, à ses officiers, le roi y perdra une sale et laide ville, mais il y perdra aussi des sujets rebelles, et c'est ce dont il ne manque guère par le temps qui court.

Les dispositions prises, les jeunes gens se mirent gaiement à souper. Les bouteilles se vidaient, les bons mots se croisaient autour de la table, les malheureux bourgeois étincelaient comme un feu d'artifice.

— Ils doivent avoir une peur ! je suis sûr qu'ils attachent des mèches à leurs bâtons pour nous effrayer, Messieurs.

— Allons donc ! ils sont trop occupés après leurs chausses, en ce moment.

— Je gage qu'ils se rendront.

— J'en serais au désespoir : que ferions-nous de ces pénitents ?

— On les pendra, mordieu ! on les pendra ! c'est la seule manière d'en terminer. Ah ! si nous n'avions pas manqué M. le prince !

— Tais-toi Beauvoir, tu me mettras en colère ; ni le prince, ni la belle, tous les deux envolés, la fortune et l'amour.

— Monsieur le comte, dit l'officier de garde qui venait d'entrer, un prisonnier, qu'en faut-il faire ?

— Qu'on le pende !

Un éclat de rire général accueillit cette réponse.

— Mais il lui faut un confesseur, riposta Beauvoir, et tu sais avec quel talent je remplis le rôle de moine, qu'on le conduise ici, n'est-il pas vrai, comte ? et je me charge de lui faire avouer ses fautes. Ah !

ah ! c'est une autre affaire, poursuivit-il en reconnaissant le prisonnier que deux soldats introduisaient, je crois que nous ne pendrons pas celui-là.

C'était l'écuyer de la dame. Bussy eut *presque* un battement de cœur.

— Te voilà, beau sire ? il y a encore quelque prince de Condé à manquer sur la route, puisque la tigresse que tu sers se décide à se souvenir de moi.

— Il y a monsieur le comte, une lettre à lire.

— Donne donc, bourreau ! Messieurs, je vous recommande ce messager.

Pendant que Beauvoir et les autres gentilshommes faisaient boire le courrier, Bussy dévorait les lignes suivantes :

« Parce que vos envoyés sont des niais, qui n'ont » pas su découvrir où je suis, il n'en résulte pas de » là que je n'y sois point. Vous allez assiéger la Cha- » rité, ni plus ni moins que Lérida ou Barcelone, » sans vous inquiéter de ceux qui l'habitent. Or je » n'ai nulle envie de me trouver au sac d'une ville ; » vos gens de guerre sont brutaux et l'on ne sait pas » toujours ce qu'on en sauve, quand on est faite » comme je le suis. Si vous me voulez servir ; vous » allez tout à l'heure, s'il vous plaît, emmener vos » troupes et nous laisser libre de les loger à notre » guise. Je vous ai jeté mon gant, c'est vrai ; mais il » ne me plaît point de vider la querelle dans un lieu » aussi peu plaisant que celui-ci. On assure que vous » avez mandé les canons, la poudre et tout l'attirail » de guerre. Me voulez-vous tuer avant de me con-

» naître ? Ce serait maladroit, monsieur le comte,
» et j'en serais en vérité fâchée pour vous. J'ai pro-
» mis à ceux chez qui je loge que vous feriez état de
» me demander, j'ai promis que vous seriez aussi
» clément que victorieux et que vous feriez le
» sacrifice des nouveaux lauriers que vous vous
» disposez à cueillir demain. Je suis capitaine dans
» votre régiment, mais je n'ai point acheté ma
» compagnie pour la guerre des pots de cham-
» bre, ainsi que dit M. le prince, que nous avons
» laissé passer comme des sots ! J'attends donc
» de votre courtoisie que vous donnerez la paix
» à ces pauvres bourgeois, ils ont plus de peur
» que de malice, et, quant à les faire pendre, à
» quoi cela vous servirait-il ? Ne les trouvez-vous
» pas assez laids comme cela ? Enfin, voilà mon der-
» nier mot, si vous avez envie que nous nous rencon-
» trions quelque jour, la paix et le pardon, sinon
» adieu. »

— Eh bien, que dit la belle ? demanda Beauvoir.

— Elle ne veut pas que nous prenions la Charité. Et toi, l'ami, qu'en penses-tu à ton tour ?

— Monsieur le comte ne sera pas cruel pour ces pauvres bourgeois.

— Toi aussi ?

— Mais je suis bourgeois, moi !

— C'est juste ! tu as peur.

— Il est dans son droit.

— Mon Dieu ! Messieurs, chacun le sien. Si le vôtre est de me pendre, le mien est d'avoir peur.

— Le drôle n'est pas sot !

— Faisons quelque chose pour lui, comte.

— Je ferais tout pour sa maîtresse. A propos, je m'avance peut-être beaucoup ? Est-elle jolie ?

— Oui.

— Jeune ?

— Oui.

— Spirituelle ?

— Vous avez lu sa lettre.

— C'est juste. Et pourquoi court-elle les champs ?

— Ce sont ses affaires.

— C'est encore plus juste. Mais, si elle est tout ce que tu dis, on pourra peut-être lui accorder sa demande.

— Monsieur le comte, dit un des convives, si vous me le permettez, je ferai une autre proposition.

— Laquelle ?

— Jouons aux dés le siège de la ville. Vous tiendrez les dés, je serai pour le siège, notre prisonnier sera contre, le plus fort l'emportera.

— Voilà une idée ! s'écria-t-on de toutes parts. Aux dés le siège et le sac de la ville !

— Ah ! Monsieur le comte, reprit l'envoyé, si vous vouliez, vous gagneriez plus avec ma maîtresse qu'avec ces cornets.

Bussy eut un remords.

— Quoi ! on pendra ces pauvres gens sur votre coup de dés !

— On ne pendra personne, Monsieur le comte dit un gros garçon réjoui, habitant les environs,

sans cela je quitterais ma gentilhommière de peur des revenants.

— Va pour la partie de dés alors.

On commença, chacun fut attentif. Le comte jeta les dés sur la table, d'abord pour la ville, puis pour le régiment.

— Sept ! pour la belle dame et les bourgeois ! Elle sera à sac, et eux seront pendus, s'écria Beauvoir.

— Cela fait le compte juste, reprit un des convives, un sang-froid d'ivrogne. Six pendus et...

— Taisez-vous ! s'écria Bussy d'une voix de tonnerre, ne parlez pas ainsi d'une dame de qualité.

— Je dirai cela à ma maîtresse, reprit le messager.

— Pour nous, maintenant ! continua Bussy. Attention ! quatre ! La ville et la dame sont sauvés, Messieurs.

— Pour aujourd'hui, répliqua Beauvoir.

— Sans doute. Qui peut répondre du lendemain !

— Je vais donc retourner avec des paroles de paix ? demanda le messager anonyme.

— Avec des écrits, ce qui est un plus sûr accord. Je vais te donner une lettre.

Une rumeur se fit entendre dans la pièce précédente, un train de pas et d'armes.

— Voyez ce que c'est, Messieurs, continua Bussy, tout en écrivant ; on nous attaque peut-être. Le tour serait bon ! Je voudrais pourtant bien finir ma lettre.

— M. le comte de Piousac demande M. le gouverneur, dit l'officier de garde.

Bussy courut à sa rencontre, il l'embrassa, car, à cette époque on ne pratiquait pas la poignée de mains, et deux hommes qui se rencontraient s'embrassaient à plusieurs reprises, surtout lorsqu'ils voulaient se faire honneur.

— Je viens de la part de messieurs de la Charité, mon cher gouverneur.

— Vraiment, mon cher comte !

— Ils se mettent à votre discrétion.

— Ces marauds-là viennent de la gagner ! le ciel n'est pas juste, répliqua un des jeunes fous.

— Ils sont libres, Monsieur, de par les dés, je n'ai plus la permission de les châtier.

— Faites-les prévenir alors, et bien vite, autrement on les trouvera morts de peur derrière leurs murailles.

— Monsieur le comte, interrompit vivement l'envoyé mystérieux, les bourgeois ont du cœur comme les gentilshommes, sachez-le bien, et la preuve,c'est que vous pouvez me viser, voici ma poitrine, je ne tremblerais pas.

— Tu sais que nous n'en ferons rien, dit Beauvoir avec son cynisme ordinaire.

— Cet homme est un brave, reprit le comte de Piousac.

— Eh ! pour l'amour de Dieu ! qu'on lui donne sa dépêche ! ajouta un des convives un peu plus excité que les autres.

Le comte écrivit. Pendant ce temps, les conversations continuèrent. Il disait :

« Je me rends, Madame, puisque vous l'ordon-
» nez. La Charité est sauvée, mais ne serez-vous pas
» *charitable ?* (Excusez ce mauvais jeu de mots, je
» suis entouré d'ivrognes.) Je me mets entièrement
» à vos ordres ; mon cœur est libre, il vole au-de-
» vant de vos charmes. Un mot, et je suis à vos
» pieds. On ne saurait être avec plus de passion que
» je suis, Madame, votre serviteur.

» BUSSY RABUTIN. »

Le messager prit cette lettre et partit. Le comte voulut le faire suivre, il revint sur ses pas.

— Monsieur le comte, dit-il, jouons franc jeu : laissez-moi libre, ma maîtresse a votre parole de gentilhomme.

— Tu as raison, mon ami, va-t'en, et sois tranquille.

L'orgie continua.

Deux heures après, malgré les ténèbres, tout était en mouvement dans la ville pour loger les troupes au point du jour. Le comte avait fait grâce à tout le monde, on ne pendrait personne. En même temps, à la même heure, une jeune femme, vêtue de noir des pieds à la tête, écoutait, dans un salon éclairé par une seule bougie, le rapport de son envoyé. Grande, belle, pâle, triste, ses cheveux noirs cachés sous un bandeau de linon, elle restait pensive, debout, appuyé sur la table.

— Votre récit est exact, Pontaud ?

— En tout point, Madame.

— Alors je suis une folle !

Et elle déchira lentement la lettre de Bussy, qu'elle tenait encore, pendant que deux larmes tombaient sur ses joues de marbre, semblables à des gouttes de rosée sur un lys.

XXVII

COUSIN ET COUSINE

La guerre se ralentissait, les partis se réunissaient petit à petit, on se lassait de tous ces bouleversements et de ces intrigues dont les intérêts généraux et particuliers souffraient également. Chacun aspirait au repos, on s'accordait d'avance des concessions mutuelles, et tout faisait espérer une paix prochaine. Bussy en profita pour quitter son commandement, et venir à Paris. Son ambition et son orgueil s'accommodaient mal d'un théâtre secondaire, il voulait briller au premier rang, il se flattait de parvenir aux plus hauts grades et aux honneurs de la cour, il s'en sentait fort capable, et il espérait que le vent de la faveur le pousserait à son but.

Il est de fait fort extraordinaire qu'avec tous les moyens, toutes les raisons possibles de monter au

sommet de la pyramide, il ait toujours été rejeté impitoyablement. Sa naissance, sa bravoure, son esprit, son mérite incontestable ne lui ont servi qu'à regretter ce qu'il aurait pu avoir. Il passa plus de la moitié de sa vie en exil ou en prison, une carrière commencée sous les plus favorables auspices se trouva brisée, et brisée irrévocablement. Jamais le roi ne voulut revenir sur ses préventions, moitié justes, moitié illusoires. Certes, Roger de Rabutin avait un caractère insupportable, certes, il était orgueilleux, méchant, taquin, humoriste, mais il était en même temps grandement capable. L'homme privé, l'homme du monde ne méritait ni la faveur, ni l'intimité du monarque ; l'homme de guerre, l'homme public, l'homme d'intelligence avait droit à la justice, droit à la place que ses talents lui avaient préparée. Il se fit des ennemis irréconciliables, et ses ennemis le poursuivirent jusqu'à ce qu'ils l'eussent rabattu. Il ne se releva jamais.

Il arriva à Paris au commencement de l'hiver et y trouva madame de Sévigné, plus charmante, plus aimable que jamais. Elle le reçut comme à l'ordinaire, en parente, en amie, en femme qui n'est pas fâchée qu'on l'adore, et la pointe de coquetterie dont il saupoudrait tout cela donnait du piquant et de l'imprévu à leur commerce, tout honnête qu'il était. Roger commença à venir chaque jour, ainsi qu'il en avait l'habitude autrefois. Le marquis de Sévigné, plus souvent hors du logis qu'auprès de sa charmante femme, n'eut garde de le trouver mauvais. La présence du comte lui sembla un auxiliaire puissant. Il occupait

la marquise,il l'amusait ; il en était amoureux peut-être, il lui faisait une cour dangereuse, mais le mari connaissait les principes et le cœur de Marie de Chantal, il savait qu'elle ne céderait ni aux séductions ni aux entraînements, et puis elle avait tant d'adorateurs ! ils se surveillaient les uns les autres,la divinité ne pouvait jamais rester seule avec quelque favorisé, la troupe accourait aussitôt à l'encontre de ce tête-à-tête. Bussy savait cela tout autant que le mari, il en enrageait, il en maudissait le ciel, d'autant plus que la dame montrait à le voir un plaisir visible, elle l'accueillait avec un sourire très significatif, elle le suivait de l'œil par la chambre, ses progrès ne se pouvaient nier, mais à quoi servait tout cela ! Il imagina enfin de réclamer une entrevue particulière, sous prétexte de faire lire à sa cousine le commencement de ses mémoires ; l'entrevue fut accordée, le mari, les soupirants, les oncles même furent écartés, et enfin le comte se rencontra seul dans le cabinet des livres, en face de la personne la plus spirituelle et la plus séduisante peut-être de la cour de France. Il tenait ses cahiers à la main, elle y porta les yeux.

— Êtes-vous sincère dans ces pages, mon cousin? demanda-t-elle.

— Madame, vous y êtes fort louée, c'est vous dire qu'on n'y trouve que la vérité.

— Je ne parle pas de ces vérités-là, comte, je parle de vous. Racontez-vous vos scélératesses? Avouez-vous franchement vos infamies? J'en ai appris de belles, depuis que nous nous sommes vus.

— Ah ! ah !

— Oui, oui, des séductions, des abandons, des enlèvements manqués, que sais-je, moi !

La conversation commençait à merveille, Bussy n'eut garde de perdre ce fil. Il poussa un gros soupir et se tut.

— Eh bien, vous n'avez rien à répondre, monsieur le comte ?

— Hélas ! Madame, que répondrais-je ?

— Mais quelque chose au moins.

— La vérité ou un mensonge ?

— La vérité, toujours la vérité.

— Vous vous fâcherez.

— Non.

— Quoi ! pas même si je vous fais une confidence ?

— Et pourquoi me fâcherais-je ? Vous ne me direz rien que je ne puisse entendre, je suppose.

— Que vous ne *puissiez* entendre, non ; mais que vous ne *veuillez* entendre, c'est différent.

— Mon cousin, vous jouez sur les mots.

— Ma cousine, vous jouez bien sur autre chose.

— Comment ?

— Vous jouez avec mon cœur, avec ma franchise, qui vous appartiennent, vous ne le savez que trop, et vous me forcez à vous le dire, afin de prendre un prétexte pour me chasser après.

— Mon cousin, je ne vous en demandais pas si long, et, d'ailleurs, je ne chasse personne.

— Oh ! je connais bien vos façons de précieuse ! Vous m'allez battre froid, vous prendrez vos airs de

tête majestueux, vous m'appellerez M. le comte à tout propos, vous recevrez le chevalier de Miré, ou le comte de Lade, ou je ne sais qui encore avec plus de bonne grâce qu'à l'ordinaire, pour me mettre en furie et me forcer à sortir. N'ai-je pas vu cent fois ce manège-là ? Eh bien, il n'en sera ni moins ni plus, et vous m'entendrez jusqu'au bout.

— De quel style allez-vous me parler ? Sera-ce comme à la pauvre dame de Guise, que vous avez tuée ?

— C'est votre victime et non la mienne, Madame

— Et Marguerite ?

— Encore un égorgement de votre façon.

— Ah ! et la comtesse de Moulins ?

— Pour celle-là, elle se porte à merveille, vous n'en pouvez disconvenir.

— Et elle promenait l'autre jour Boutteville dans le même carrosse où vous vous étalez si triomphalement, mon pauvre cousin.

— Elle en promènera bien d'autres !

— Vous n'avez rien à lui reprocher, ce me semble.

— Aussi je ne lui reproche rien, c'est à vous.

— A moi ?

— Sans doute.

— Est-ce que j'ai promené quelqu'un ?

— Plût à Dieu !

— Voila une singulière réponse.

— Pas si singulière, car, ce quelqu'un, ce serait moi.

— Pourquoi absolument vous ?

— Est-ce que ce pourrait être un autre ?

— Mais... à la rigueur, ce pourrait être M. de Sévigné, répliqua-t-elle en riant.

— Oh ! les maris, cela ne se regarde pas à la promenade.

— Mon cousin, vous croyez trop en vous.

— C'est votre faute. Si vous le voulez, je croirais en vous au lieu de croire en moi.

— Je suis donc coupable sur tous les chefs.

— Ah ! ma cousine (et le serpent eut l'air de se laisser emporter par un élan de sensibilité invincible) ! vous êtes coupable de tous les malheurs, de tous les chagrins, de toutes les fautes de ma vie. Si vous l'eussiez voulu, nous serions maintenant et depuis longtemps unis pour jamais, et je vous le demande, à qui Marie de Chantal devait-elle appartenir, si ce n'est à Roger de Rabutin ? Dieu nous avait-il créés si proches parents pour autre chose ? Trouverions-nous deux esprits, deux cœurs, deux positions plus semblables et mieux accordés ? Je n'ai pas su vous mériter ; bien plus, je ne vous connais bien que depuis votre mariage, et depuis lors je vous aime sans espoir, car votre coquetterie me reprend, à mesure qu'elle me les montre, toutes mes espérances. J'ai cherché à me distraire, à placer ailleurs cet amour dont vous ne voulez pas, à trouver ailleurs ce bonheur que vous me refusez. De là mes folies, mes intrigues, mes essais infructeux, de là mes changements perpétuels de résidence et d'état. Hors vous, tout m'est odieux, votre charme me rend insupportable la beauté et la bonté des autres. Je suis malheureux, très malheureux, Madame.

— Parlez-vous sérieusement, mon cousin ?

— En pouvez-vous douter !

— Alors, je n'ai rien à vous répondre. Nous rirons tant qu'il vous plaira, mais le sérieux ! ah ! je le hais à la mort, je n'en veux jamais entendre que par mon confesseur ; encore faut-il qu'il me montre à la fin le salut éternel, sans quoi je reculerais. Vous n'avez rien de semblable à me promettre, ainsi brisons-là, n'est-ce pas ?

— Madame, vous êtes cruelle !

— Moi ! vous aurez beau faire, je ne le croirai point.

— Vous ne croyez à rien.

— Je crois en Dieu, en mon mari, un peu en moi et beaucoup en ma bonne étoile.

— Vous échappez sans cesse, il est impossible de vous saisir.

— J'y tâche. C'est là le secret de la vie.

— Ma cousine, me chasserez-vous ?

— Pourquoi vous chasserais-je ?

— Parce que... j'ai parlé.

— Vous vous supposez donc très dangereux ?

— Je me suppose importun peut-être.

— Mon cousin, en échange de votre confidence, voulez-vous une leçon ? Votre confidence ne me sert à pas grand'chose, ma leçon vous profitera. C'est donc un excellent marché que je vous offre.

— J'accepte.

— Lorsqu'une honnête femme éloigne un homme de sa présence, c'est qu'elle le craint. Nous ne nous blessons pas qu'on nous trouve belles, nous ne nous

blessons même pas qu'on nous le dise ; mais, si cela nous plaît trop, nous avons quelquefois le courage de vous bannir. Mon cousin, vous reviendrez demain.

— Je suis donc en dehors des *quelquefois ?* reprit-il fatuitement.

— Monsieur le comte de Bussy, vous mériteriez que je vous dise de revenir ce soir.

La jeune femme mit tant de hauteur et presque de mépris dans ses paroles, qu'il était impossible de leur donner une autre interprétation que celle de sa pensée. Elle se sentait un entraînement très fort vers Roger, cela n'est pas douteux, mais elle n'en voulait pas convenir, même avec sa conscience. Un peu moins de vanité et un peu plus d'adresse du comte la lui eussent fait oublier. Sa vertu, son devoir, s'effarouchaient de ce penchant. Elle se condamnait, elle s'efforçait de le vaincre, et,si Rabutin eût su la conduire, au lieu de l'admirable mère, nous eussions eu peut-être une femme passionnée, au lieu des lettres à sa fille, on eût recueilli les lettres à son amant, à son mari. Dieu ne l'a pas voulu.

Cet entretien en resta là, par le retour de M. de Sévigné, et ne se renouvela plus. La marquise évita les occasions, mais avec tant de finesse, que Bussy fut dans l'impossibilité de s'en prévaloir. Elle le recevait absolument de même, sans la moindre nuance d'embarras ou de crainte, et pourtant son cœur battait quelquefois sous son corps de jupe. Souvent Bussy arrivait au moment où M. de Sévigné, d'un caractère emporté et inégal, brusquait sa femme et

la maltraitait même. Souvent il servit de médiateur entre eux, M. de Sévigné le choisissait presque toujours, soit à cause de leur proche parenté, soit à cause de l'amitié que Bussy affichait pour lui. Il essuyait les larmes de la triste abandonnée et le besoin d'être consolée n'était pas le seul motif pour lequel la marquise prolongeait ces dangereuses rencontres. Bussy montra du tact et de la délicatesse, il n'eut pas l'air de se croire nécessaire, il cacha sa joie sous sa sympathie, un peu de patience encore et d'efforts, et il eût persuadé sa cousine. Mais il s'abandonna à de nouvelles amours, il fit tomber de ses yeux le voile qu'il commençait à y attacher, elle vit le piège et elle l'évita une fois de plus. Son amour-propre et son cœur s'en blessèrent ; elle quitta Paris, sans en prévenir son cousin et alla passer quelques jours à Savigny-sur-Orges, belle terre aux environs de Montlhéry, appartenant au comte de Montrevel.

Elle descendit de voiture devant le perron et au moment où elle ouvrit la bouche, pour répondre à un compliment de M. de Montrevel, elle resta ébahie, en présence d'un jeune seigneur, accouru, comme les autres, afin de lui souhaiter la bienvenue. Il lui sembla revoir le comte de Bussy. Ceux qu'on veut fuir se retrouvent toujours et partout.

C'était le comte de Clermont-Chate, non pas le même dont Madame la princesse de Conti, fille de Louis XIV et de madame de la Vallière fut si occupée, c'était son père; madame de Sévigné en conserva un souvenir qui marque jusqu'à quel point son im-

pression fut profonde, puisque plus de vingt ans après, elle écrivait à sa fille :

« Je suis étonnée d'apprendre que vous avez M. de » Chate. Il est bien vrai que j'ai passé trois jours » avec lui à Savigny. Il me paraissait fort honnête » homme, je lui trouvais une ressemblance en dé- » trempe qui ne le brouillait pas avec moi. S'il vous » compte ce qui m'est arrivé à Savigny, il vous dira » que j'eus le derrière fort écorché d'avoir couru un » cerf avec madame de Sully, qui est présentement » madame de Verneuil. »

J'en demande bien pardon à mes lecteurs, mais cette façon de s'exprimer ne choquait personne à l'époque où notre société était la plus remarquable. Madame de Sévigné avait le ton et les manières de la plus haute compagnie, et on n'accusera pas la cour de Louis XIV d'être ni bourgoise, ni mal élevée. En revanche, on n'y fumait pas, on y rendait aux femmes et aux gens âgés tous les devoirs qu'ils ont le droit d'exiger, on n'y restait point le chapeau sur la tête, et on se serait gardé comme du feu de toute inconvenance d'action. Lequel valait le mieux ?

Bussy enrageait à Paris. Il ne se doutait guère de la ressemblance *en détrempe*. Pour être juste, je dois ajouter qu'il se consolait de son mieux, mais il n'en criait que plus fort. Les hommes se croient tout permis, à condition que nous ne nous permettrons pas même une pensée qui les choque. Et les lois autorisent ces injustices ! il est vrai que ce sont eux qui les font.

XXVIII

UNE RUELLE DU BEL AIR

Tout est vrai dans ce livre, j'éprouve le besoin de le répéter ; en l'écrivant, j'ai cédé au désir de montrer le commencement du grand siècle sous une couleur véritable, et non point avec des nuances de fantaisie. Je suis pas à pas les mémoires d'un homme placé de manière à connaître parfaitement la société et très capable de la dépeindre. On y trouvera les mœurs exactes de cette époque, les personnages célèbres, les gens à la mode et les usages les plus répandus. C'est pour ainsi dire une galerie où chacun passe à son tour, avec son visage et son costume. J'ai voulu vivre un peu avec nos pères, pour oublier notre vie si triste d'aujourd'hui. J'espère que mes lecteurs y prendront autant de plaisir que moi, et je les en remercie d'avance.

Nous allons pénétrer de compagnie dans l'alcove de madame de Sévigné ; et je prie mes belles lectrices de ne point s'effaroucher de cette expression. L'alcôve d'alors était le boudoir d'aujourd'hui ; les femmes y recevaient leurs visites, couchées souvent tout habillées sur leur lit. Les moralistes blâmaient sévèrement cette coutume, qui alla en s'amoindrissant, et finit par se restreindre aux princesses, pour simplifier les lois de l'étiquette et leur éviter l'embarras des *reconduites*, et aux nouvelles mariées. Labruyère dit à ce propos :

« Le bel et judicieux usage que celui qui, préfé-
« rant une sorte d'effronterie aux lois de la pudeur,
« expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme
« sur un théâtre, pour y faire, pendant plusieurs
« jours, un ridicule personnage, et la livre en cet
« état à la curiosité de l'un et de l'autre sexe qui, con-
« nus ou inconnus, accourent de toute une ville à ce
« spectacle pendant qu'il dure ! Que manque-t-il à
« une telle coutume pour être entièrement bizarre
« et incompréhensible ? que d'être lue dans quelque
« relation de la Mingrelie. »

On a tant crié contre la mode de l'exposition des trousseaux, c'était bien pis alors, on exposait la mariée !

Ce jour-là, c'était un beau jour de printemps, le soleil éclairait et dorait les vitres ; mais ses rayons, interceptés par d'épais rideaux de damas bleu, ne pénétraient point dans la chambre ; car, suivant la description qui nous en a été laissée par Lemaire :

« Je considérai fort la chambre
Dans laquelle à loisir je vis
Des précieuses de Paris
Une longue et nombreuse bande.
. . . .
Cette chambre était assez sombre ;
Le grand jour n'y pouvait entrer,
A cause qu'elles font tirer,
Pour l'empêcher de trop paraître,
Des rideaux devant la fenêtre ;
Sachant que la grande clarté,
Efface un peu de la beauté.
J'y remarque de plus ensuite,
Quoique la chambre fût petite,
Un paravant qui s'étendait
Jusque près de la cheminée.
. . . .
Pour ne pas perdre le moment
Que j'avais de lorgner ces belles
Dedans une de leurs ruelles.
Seize environ elles étaient,
De plus toutes elles avaient,
Au moins il ne s'en fallait guère,
Assis sur leurs manteaux, par terre,
Paraissant fort humilié,
Un homme chacune à leur pié ;
Sans ceux qui, très fort à leur aise,
Etaient assis dans une chaise,
Et faisaient que les courtisans,
La plupart encore d'entre elles,
Soit des laides, ou soit des belles,
Tenaient une canne à la main,
La faisant brandiller sans cesse.

Pour les hommes :

Ils avaient, suivant leurs coutumes,
Des chapeaux tout chargés de plumes.

Sans compter les grands canons si critiqués. Un auteur de ce temps s'exprime ainsi sur les modes extravantes de la Fronde :

... « Si quelques-uns disaient encore autrefois » qu'ils se formalisaient de ce rond de botte, fait » comme le chapiteau d'une torche, dont on avait tant » de peine à conserver la circonférence, qu'il fallait » marcher en écarquillant ses jambes, comme si l'on » eût quelque mal caché ; et, si, depuis, ayant quitté » l'usage des bottes, et porté de simples canons de » la grandeur d'un vertugadin, on a fait de pareilles » plaintes, c'était ne pas considérer que les gens qui » observent ces modes vont-à pied le moins qu'ils » peuvent. D'ailleurs, quoiqu'il n'y ait guère que cela » qui ait été critiqué, la mode en est déjà changée. Les » genouillères rondes et étalées n'ont été que pour les » grosses bottes, les bottes mignonnes ayant été ra- » valées depuis jusqu'aux éperons, et n'ayant eu » qu'un bec rehaussé devant et derrière. Quant aux » canons de linge qu'on étalait au-dessus, nous les » approuvions bien dans leur simplicité, quand ils » étaient fort larges et de toile de batiste fort em- » pesée, quoi qu'on ait dit que cela ressemblait à » une lanterne de papier, et qu'une lingère du palais » s'en servît un soir, mettant sa chandelle au milieu, » pour la garder contre le vent. Il y fallait, pour » être mieux, deux ou trois rangs de points de Gê-

» nes. Ce qui accompagnait le jabot devait être de
» même parure. Depuis que l'usage des bottes est
» aboli, excepté pour aller à la guerre ou se prome-
» ner aux champs, les grands canons ont été en cré-
» dit, soit de toile simple ou ornée de belles dentel-
» les. A quoi il fallait que les vrais galants se soient
» accoutumés, parce que c'était un équipage magni-
» fique, et que, d'ailleurs, cela servait grandement
» à cacher la difformité de certaines jambes cagneu-
» ses ou trop menues. Mais, s'il arrive que mainte-
» nant la mode des canons se passe, il faut que cha-
» cun porte des bas de soie. »

Un autre auteur, Loret, dit de ces canons :

Des petits enfants à jaquette,
Qui jouaient à cligne-musette.
Deux d'entre eux s'allèrent cacher
(Pour se faire longtemps chercher),
Sous les canons du gentilhomme.

. . . .

Ils étaient spacieux assez,
Q'on ne voyait tête ni pied. »

Vous voyez d'ici cette réunion, dans cette chambre à rideaux et à tenture bleus, cette profusion de dentelles, de bijoux, d'étoffes admirables, ces jolies et élégantes femmes dont les cheveux, frisés en mille boucles, retombaient sur leurs poitrines nues, des perles au cou et dans la tête, leur badine à la main, gesticulant avec grâce et coquetterie. Les gentilshommes, revêtus de ce charmant costume, le plus charmant certes de toute l'histoire de France, où le

velours, le satin, les rubans et les broderies d'or, le disputaient aux points de Venise et de Flandre. Les manteaux décrochés et posés par terre servaient de tapis au belles dames et de siège à leurs adorateurs. Le lit placé dans une alcôve, sur une estrade élevée, avec quatre colonnes dorées et des rideaux pareils à la tenture était le principal meuble de l'appartement. Une vaste ruelle l'entourait, et là, tout ce qu'il y avait de courtisans et de femmes aimables se pressaient. Madame de Sévigné causait avec mademoiselle de Chevreuse, pendant que le coadjuteur les observait toutes deux. Fouquet, qui n'était pas encore surintendant, le marquis de Tonquedec, le duc de Candale, le comte de Ludi, le marquis de Vardec, le comte de Grammont, le comte de Bussy, le comte de Chavagnac, le duc de Brissac, le duc de Beaufort, les éminents de la Fronde et les petits maîtres, bourdonnaient et papillonnaient autour de madame de Montbazon, si belle et si hautaine, de madame de Chevreuse, toujours à la mode, de madame de Châtillon, de la bonne madame de Motteville, l'historienne d'Anne d'Autriche ; puis madame de la Fayette, qui venait de se marier, et son amie, madame d'Olonne, ignorant la célébrité malheureuse qui l'attendait et riant avec la marquise de Courcelles, dont les aventures sont si extraordinaires. Je les raconterai quelque jour. Je ne pourrais nommer toutes ces précieuses, il me faudrait des volumes. C'est ici le lieu de faire observer que le mot *précieuse* ne se prenait pas encore en mauvaise part ; il signifiait au contraire tout ce qu'il y avait de plus

quintessencié dans la distinction et dans l'élégance. Depuis, l'*institution* dégénéra, et Molière se permit le blâme et la moquerie sur ces merveilles, encore a-t-il bien le soin d'ajouter, les précieuses *ridicules*, non pas les précieuses véritables, non pas l'hôtel de Rambouillet, bien qu'on en ait dit, mais leurs plates et sottes copies, mais cette race de créatures, toujours les mêmes, sous un autre nom, qui outrent tout, qui dépassent le but qu'elles veulent atteindre, éternelles caricatures, dont les costumes changent, mais dont l'esprit ne change pas.

Le sujet de toutes les conversations était le mariage de mademoiselle de Rohan, avec le cadet de la maison de Chabot, devenu duc de Rohan par ce mariage. Les uns la louaient, les autres la blâmaient Le duc de la Rochefoucauld, acerbe et hautain, ne pardonnait pas les mésalliances. C'en était une, non pas pour la naissance, M. de Chabot était fort bon gentilhomme, mais pour le rang. La comtesse de Frontenac lui demanda ce qu'il pensait :

— Je pense, répondit-il négligemment, que Chabot apporte une illustration nouvelle dans la maison de Rohan.

— Laquelle ?

— Celle de la danse.

— Il tient partout le bâton bien haut, reprit mademoiselle Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet.

—Ne faut-il pas qu'il porte quelque chose, puisque sa femme porte les hauts de chausses, répliqua Tonquedec.

Chacun éclata de rire. Madame de Sévigné, inquiète de la tournure de la conversation, car son mari avait l'honneur d'être allié aux Rohan, chercha à couper court aux propos. Elle s'adressa à Ménage, causant avec Saint-Pavin, Lafontaine et Balzac, au pied de son lit, et la discussion littéraire qui s'élevait entre eux arrêta tous les autres entretiens. Le badinage de la marquise avait tant de charme, Ménage était si respecté, si vénéré même ! Il s'agissait d'une pièce du grand Corneille, et chacun soutenait vivement son avis.

— Prenez garde, ma cousine, dit Bussy à l'oreille, de la marquise, vous voilà sur le terrain de l'amour, Ménage vous battra, vous en parlez comme un aveugle des couleurs.

— Et vous, mon cousin, comme un homme rassasié par la cuisine.

— Est-ce que les gourmands n'ont pas toujours faim ?

— Savez-vous la nouvelle, madame la marquise, s'écria le marquis de Beuvron, qui venait d'entrer.

— Il y a tant de nouvelles, qu'on en sait toujours quelques-unes.

— Mais celle-là est étourdissante, sublime, merveilleuse.

— Enfin quelle est-elle ?

— Un mariage.

— Celui de Mademoiselle ?

— Mademoiselle ne sera jamais mariée, un astrologue le lui a prédit, répliqua la comtesse de Fiesque, je le sais bien car j'y étais. Il lui a dit

qu'elle mourrait mademoiselle de Montpensier.

— Alors, si ce n'est pas Mademoiselle, qui c'est-il?

— C'est le joyeux Scarron.

— Ah ! mon Dieu ! répliqua madame de Sévigné en riant, qui donc épouse ce crucifié ? Une vierge et martyre ?

— La belle Indienne.

— Mademoiselle d'Aubigné ?

— Elle-même.

— Ah ! quel meurtre ! elle est si belle ?

— Qu'importe ! dit Ménage, Scarron n'en saura rien.

— Bien d'autres le sauront pour lui alors, continua Bussy.

— D'ailleurs, elle avait à choisir entre le poète et le couvent, reprit Beuvron, elle a préféré cet époux cul-de-jatte à l'époux céleste, que voulez-vous ! L'un est visible, l'autre ne l'est pas : l'un est jaloux, il enferme ses épouses, l'autre n'a pas le de *droit* de l'être, il laissera en revanche à sa femme le *droit* de plaire et le *droit* d'être aimable, c'est bien quelque chose.

— Pauvre fille ! dit madame de la Fayette, elle va promettre à Dieu de ne jamais aimer.

— Ah ! Madame, vous vous trompez, interrompit Balzac, elle va promettre à Dieu d'aimer toujours Scaron, si elle est capable de cet effort, elle peut aimer toute le monde, cela nous laisse de l'espoir.

— Etiez-vous hier chez madame de Choisy? demanda madame de Lavardin à madame de Sévigné.

— Je ne suis pas sortie.

— Madame de Roquelaure y arriva mise d'un air à ravir : elle était couverte de point d'Espagne et coiffée !... Mais la pauvre duchesse est bien changée, on la dit fort malade.

Comme si cette phrase eût évoqué un fantôme, la duchesse de Roquelaure parut au milieu du cercle, suivie de son mari, appuyée sur sa petite canne, se soutenant à peine. Elle était en effet coiffée, habillée comme une déesse, mais son visage pâle, ses yeux abattus, révélaient une souffrance si vive et si grande, que le silence s'établit sur-le-champ, lorsqu'elle se mêla à ces groupes si joyeux tout à l'heure. Mademoiselle de Chevreuse lui céda sa place à côté de la marquise. Celle-ci s'empressa de s'occuper d'elle ; mais la jeune femme répondait à peine, ses yeux, après avoir erré autour de la chambre, se fixèrent sur un point assez proche, elle devint plus pâle encore, elle porta vivement la main sur son cœur, baissa ses paupières, madame de Sévigné crut qu'elle allait se trouver mal, et lui témoigna son inquiétude.

— Ce n'est rien, Madame, répliqua-t-elle, je suis fort bien.

Pendant ce temps, on s'occupait d'elle dans chaque petit cercle.

— Quel dommage ! disait le duc de Brissac, que cette pauvre duchesse dépérisse ainsi ! C'était la plus jolie femme de la cour et de la ville.

— De la cour... peut-être, mais de la ville ! il y a madame de Miramion, poursuivit le comte de Aubijoux. N'est-il pas vrai, Bussy ?

— Madame de Miramion est fort belle en effet, mais en présence de ces dames, à qui donner la préférence ?

— Comte, vous aviez une jeune cousine, mademoiselle Marguerite d'A..., je crois, qui ne le cédait à personne en beauté, ce me semble ? demanda madame de Frontenac. Qu'est-elle devenue ?

— Madame, je l'ignore ; elle est au couvent, je crois.

— Tout le monde va donc au couvent aujourd'hui ? dit étourdiment la comtesse d'Olonne.

— Excepté celles qui se marient comme mademoiselle d'Aubigné.

— Ou celles qui meurent comme la pauvre dame dont M. d'Huxelles me parlait l'autre jour, et que certain mauvais sujet de notre connaissance a tué, ajouta madame d'Huxelles.

— Et qui cela, Madame? demanda Bussy.

— Oui, oui, faites le bon apôtre ! M. d'Huxelles était avec vous à Guise, il a su toute l'histoire. La malheureuse créature a langui quelques années, puis elle s'est éteinte pendant votre siége de Lérida, convaincue qu'elle ne vous reverrait jamais, et en prononçant votre nom. Il y a de quoi faire une tragédie, et nous en proposerons le sujet à M. Corneille.

Bussy ne répliqua point, il baissa la tête. On évoquait un affreux souvenir. Il se rappela la tranchée, la lettre d'adieu qu'il avait reçue, la danse du cadavre, la mort providentielle de ses camarades après le sacrilège qu'ils avaient commis. Peut-être se sentait-il plus coupable qu'eux, lui coupable de cette

mort prématurée, lui qui avait foulé aux pieds le cœur si tendre de cette touchante victime, peut être s'étonnait-il que la justice du ciel l'eût épargné en frappant si juste néanmoins.

— Nous n'avons pas M. de Benserade, ce matin? demanda le marquis de Vardes, tout attentif auprès de la comtesse d'Olonne.

Il *madrigale* ailleurs, apparemment, répliqua madame de Rambouillet.

— Ne parle-t-on point de ballets à la cour, dont il aurait l'ordonnance?

— On en parlait hier au Luxembourg; mais jusqu'au retour de M. le Prince, jusqu'à ce que tous les orages s'apaisent, on ne dansera pas au Palais-Royal; je le crains, dit madame de la Fayette.

— Et Mademoiselle est en exil!

— Pauvre Mademoiselle! elle s'amusait si bien et de si bon cœur pendant le siége de Paris! ajouta le duc de la Rochefoucault d'un air benin.

Chacun se mordit les lèvres, le terrain devenait glissant, et puis on commençait à s'en aller. Les *placets* et les fauteuils se dérangeaient, le cercle s'écoula peu à peu et bientôt il ne resta plus dans la chambre que le marquis de Tonquedec, gentilhomme breton, un des adorateurs fervents de la jeune marquise, un de ses amis les plus dévoués. Bussy avait été forcé de suivre la marquise de la Trousse, tante de madame de Sévigné; elle lui demanda de lui donner la main et il lui fallut bien laisser un rival près de sa cousine; Sévigné courait, comme à l'ordinaire, toutes les ruelles, hors celle de sa femme.

— Pourquoi être resté après les autres, marquis ? Savez-vous que vous me gênez, dit en badinant la marquise.

— Ils sont tous allés au sermon ou au Mail ; que diable vouliez-vous que je fisse jusqu'au souper ! j'ai le Mail en horreur, depuis que Grignon a failli m'estropier, tout adroit qu'il est ; et, quant au sermon, je n'ai jamais pu en avaler même le premier point.

Et il faut que je sois victime de votre ennui, Monsieur ? il faut que je le partage ?

— Du tout, il faut que vous me l'ôtiez.

— Je dois donc le prendre tout entier. Mais vous avez évité le sermon de M. de Nevers et vous allez en recevoir un de moi, je vous en préviens.

— Ceux-là, je ne les trouve jamais assez longs.

— Il me revient que votre mauvaise tête vous joue des tours ; on assure que le petit Pomenars et vous, vous avez presque interrompu la comédie l'autre soir : vous êtes tombés au beau milieu de Rodogune, et vous avez failli renverser le poison de Cléopâtre. Vous menez cet enfant à mal, il n'en est pas besoin, il ira bien tout seul ! mais laissez-lui le temps ; à peine sort-il de l'académie.

— Que voulez-vous, Madame, c'est encore la faute de ce Chabot ; il me poursuit, il m'excède. Pomenars prétend que c'est une bête de ressemblance. Je vous demande si cela a le sens commun.

— Vous lui en voulez donc beaucoup, à ce pauvre duc de Rohan ?

— Si je lui en veux ! D'abord il a l'audace de vous aimer, lui, ce baladin émérite ; parce qu'il a épousé

ma cousine, il se croit en droit d'adorer ma divinité.

— D'abord, Monsieur, pour parler comme vous, les divinités sont faites pour être adorées et tous ceux qui les voient peuvent leur offrir leur encens. Elles reçoivent celui qui leur plaît.

— Enfin, puisque je suis en train de me confesser, à la suite du sermon cela va tout seul, apprenez donc que je suis resté ici justement parce que j'y attends ce beau duc, qui s'est vanté d'entrer chez vous lorsque tout le monde serait retiré ; je suis aussi bon gentilhomme que lui, je suis votre ami et il ne l'est pas, je suis libre et il ne l'est pas, je suis jeune et il ne l'est guère ; je suis son gendre, après tout ! s'il est Chabot, Breton contre Gascon, l'un vaut bien l'autre.

Il se promenait par la chambre, la marquise réfléchissait ; si d'un côté elle craignait un éclat dangereux pour sa réputation, d'un autre, elle aimait assez ces rodomontades chevaleresques, elle le dit souvent dans ses lettres.

« J'adore les grands coups d'épée et les Amadis. »

Et puis son mari se réveillerait peut-être au bruit de ces querelles, et puis Bussy arriverait sans doute à la traverse, avec ses droits de famille ; une femme qu'on défend est aimée. La spirituelle marquise était femme, femme d'esprit, femme coquette, elle cherchait à plaire. Son amour-propre entourait souvent son cœur, pour l'empêcher de paraître ; ici, tous les deux étaient satisfaits, et l'imagination va si vite !

D'ailleurs sa conscience la rassurait; pure, irréprochable, qu'importait un peu d'éclat! elle pouvait lever la tête et le regarder passer. Aussi prit-elle bravement son parti, et, détournant la conversation pour ne pas répondre :

— Marquis, dit-elle, vous avez là de charmants *galants* à votre justaucorps.

— Vous trouvez, Madame? tant mieux : je les ai commandés bleu de ciel à l'intention de la robe que vous portiez la première fois que j'eus le bonheur de vous voir, aux états de Bretagne, à Vitré.

— Monseigneur le duc de Rohan-Chabot, annonça le laquais.

— Nous y voilà, pensa la marquise.

Tonquedec était assis dans un fauteuil, au chevet du lit de madame de Sévigné, à la place qu'occupait pendant le cercle mademoiselle de Chevreuse et la duchesse de Roquelaure, la place d'honneur ; il devait, selon l'étiquette du temps, la céder au duc de Rohan, son supérieur à l'armée, duc et pair de France, bien que le parlement ne l'eût pas reconnu encore. Le marquis se leva à demi, se rassit immédiatement, n'offrit point son siége et continua à jouer avec les plumes de son chapeau.

Le duc de Rohan, accoutumé à un autre accueil, resta stupéfait et interdit, il n'avait ni la bravoure, ni l'esprit du gentilhomme breton ; il prit machinalement le fauteuil que lui présenta le laquais et resta immobile et muet. La marquise se mourait d'envie de rire, elle encourageait Tonquedec du regard, nous aimons tant la hardiesse! Enfin le duc de

Rohan retrouva son *énergie*, et essayant d'être dangereux, il dit d'un air terrible à Tonquedec :

— Je vous croyais malade, Monsieur.

— Il est vrai que je suis resté trois mois au lit, pour avoir défendu et sauvé le fils du président de Bellièvre, que vos gens voulaient assommer, Monsieur ; mais nos têtes bretonnes sont bien dures, et le sang de ma vieille race est terriblement vivace aussi, il se renouvelle facilement.

— Ah ! vous êtes Breton, Monsieur ?

— J'ai *l'honneur* d'être parent proche de madame la duchesse de Rohan, laquelle vous a fait *l'honneur*, Monsieur, de vous donner sa main.

Chabot resta de plus en plus stupéfait. Madame de Sévigné crut devoir faiblement intervenir, la scène l'amusait.

— L'*honneur* est un peu pour vous aussi, monsieur de Tonquedec, ce me semble ; M. de Chabot...

— M. de Chabot nous a peut-être fait beaucoup d'*honneur* à nous, Madame : mais, assurément, mademoiselle de Rohan, en lui apportant sa duché-paierie, lui en a fait encore davantage.

Le marquis sourit.

— Tête bretonne, monsieur le duc, vous le savez. Ils tiennent à leurs vieux noms, à leurs vieux usages, à leur vieux sol.

— Ils tiennent aussi à leurs jeunes femmes, madame la marquise.

— M. le duc l'a prouvé en choisissant la première de toutes.

— M. le duc n'est pas un Breton ; et puis M. le

duc n'a pas choisi, on *l'a* choisi ; ce qui est différent.

— Ce qui est plus flatteur encore. Combien voudraient être à sa place !

— En ce moment, Madame, j'aime mieux la mienne.

Le duc de Rohan écumait. Ces deux jeunes visages souriants et ironiques, tous les deux l'exaspéraient. Le caractère bien connu de Tonquedec, les railleries de la marquise, formaient devant lui un front de bataille qu'il n'osait pas rompre. Il eût voulu être à cent pieds sous terre. Après quelques mots échangés encore, il se leva, salua froidement la marquise, ne regarda pas Tonquedec et se retira.

— Voyez le beau coup de votre façon ! dit la jeune femme, le duc de Rohan s'en va en furie. M. de Sévigné me grondera, et le duc ne me fera plus la cour.

— Le grand malheur !

— Monsieur de Tonquedec, vous ne reviendrez plus ici, je vous le défends.

— J'y reviendrai à demain.

— Non.

— Madame la marquise, vous avez épousé un Breton, mais vous ne seriez pas Bretonne si vous ne souteniez notre pays contre cet intrus.

— M. le comte de Bussy-Rabutin ! interrompit le laquais.

— Oh ! votre ombre, dit Tonquedec entre ses dents.

Le jeune Breton se leva, malgré cette observation, donna sa place au comte ; mais on sentait dans cette démarche une sorte de déférence hautaine. Il venait de remporter une victoire devant cette femme que tous désiraient, il en était glorieux ; Bussy, malgré ses droits de famille et les autres, lui semblait très au-dessous de lui, il ne le craignait pas.

— Qu'avait donc le duc de Rohan ? demanda Roger très empressé ; j'ai conduit madame de la Trousse chez la duchesse, il a dit qu'il sortait d'ici, mais d'un air, d'un air !...

— D'un air à nous couper la gorge ensemble, s'écria Tonquedec, tant mieux !

— Expliquez-moi donc cette affaire, ma cousine.

Madame de Sévigné la lui raconta tout au long, avec cet art de dire, de sous-entendre, de glisser, d'effacer, qu'elle possédait à merveille, et finit sa narration par un « Qu'en pensez-vous, mon cousin ? qui révéla à Bussy sa partialité dans cette affaire. Il comprit quel chemin le hasard avait fait faire à Tonquedec. Jaloux et envieux par caractère, mais aussi fin que la marquise, il lui répondit :

— Ce que j'en pense, Madame ? Je voudrais être à la place de Tonquedec, et j'achèterais sa querelle la moitié de ma fortune. Le moins qu'y puisse perdre le duc de Rohan, c'est votre estime ; le moins qu'y puisse gagner Tonquedec, c'est votre intérêt.

— Parbleu ! répliqua Tonquedec, la querelle était à votre disposition, vous n'aviez qu'à commencer avant moi.

— Non pas ! je n'ai pas l'honneur d'être cousin de mademoiselle la duchesse de Rohan ; mais j'ai celui d'être cousin de madame la marquise de Sévigné ; nous sommes chez elle, vous comprenez le reste.

— C'est égal ! reprit Tonquedec, dans trois jours, la cour entière parlera de ceci, et je m'en rapporte à la duchesse pour en faire quelque chose !

XXIX

UN VRAI BRETON

M. de Sévigné, absent depuis quelques semaines, n'assista ni à ces querelles, ni à ce qui s'ensuivit. Il courait alors après une femme la plus célèbre de son temps, pour la galanterie, et le char le conduisait souvent plus loin qu'il ne l'avait prévu. La marquise eût désiré sa présence, mais elle ne savait où lui écrire, il donnait à son voyage un prétexte d'affaires, et elle était loin de se douter de ce qui se passait réellement. Elle craignait de lui déplaire dans tout ceci et se hâta d'en prévenir sa famille, le chevalier Renaud de Sévigné, son oncle, entre autres. Celui-ci l'encouragea dans la voie où elle marchait, toute la noblesse de Bretagne honnissait le duc de Rohan.

— Si Tonquedec lui donne une leçon, tant mieux !

ajouta-t-il, et, si cela ne suffit pas encore, je me charge du reste.

Ainsi réconfortée, soutenue par son penchant, la marquise attendit la suite, elle ne se fit pas attendre longtemps. Dès le lendemain, le duc, poussé par sa femme, à laquelle il exposa l'histoire à sa manière, le duc vint chez madame de Sévigné, qu'il trouva seule, par extraordinaire. Après les premiers compliments :

Vous avez vu, Madame, lui dit-il, ce qui s'est passé hier ; j'ai reçu chez vous un affront du marquis de Tonquedec ; la chose ne peut en rester là, il faut qu'elle soit réparée.

— Réparée par moi, monsieur le duc ?

— Par le marquis, Madame, il a été...

— Il est vrai qu'il a été bien fier, se hâta de poursuivre la marquise, espérant éviter l'épithète.

— Fier ? Madame, vous appelez cela fier ! Il a été insolent, insolent comme un laquais. Messieurs de la noblesse oublient trop la distance qui les sépare des ducs et pairs,il faut le leur apprendre à leurs dépens.

— Cette distance n'est cependant pas très difficile à franchir, monsieur le duc, répliqua-t-elle en jouant avec les oreilles de son petit chien ; nous en avons eu plus d'un exemple.

Le duc rougit et se troubla.

— Vous épousez cette querelle, Madame, et contre moi, je le vois bien.

— Hélas ! Monsieur, je n'épouse rien du tout, je vous assure, je ne suis pas aussi heureuse en mariage que bien des gens.

La colère du duc augmentait sous les sarcasmes de la marquise ; il en vint à lui demander justice de l'insolence de Tonquedec.

— Moi, Monsieur, je ne suis pas ici à ma tour de Sévigné, et les Rohan n'ont-ils plus leurs antiques droits ? La fronde a-t-elle enlevé ces vieilles habitudes des gentilshommes et des princes ? Est-ce aux femmes à faire la loi parmi eux ?

— Nous verrons, Madame !

— Nous verrons ! Si madame la duchesse de Rohan désire une explication avec moi, à cet égard, je suis à ses ordres ; quant à vous, Monsieur le duc, je n'ai rien à vous dire.

Le duc, congédié de cette manière, salua et sortit.

L'esprit de parti, l'esprit de caste, se fourrait partout à cette époque. Madame de Sévigné, frondeuse, ne pouvait souffrir le cardinal Mazarin, auquel le duc de Rohan devait son mariage et sa fortune. Ainsi que je l'ai dit ce mariage de l'unique héritière de Rohan avec un simple gentilhomme, trouvait peu d'approbateurs. Madame de Sévigné était Bretonne, à demi du moins ; Tonquedec était de ses amis, que de motifs pour repousser le duc !... sans compter la petite omnipotence féminine, le plus puissant de tout peut-être.

Le lendemain, la marquise de la Trousse, et Marigny, le presque poète, se trouvaient chez la marquise, lorsque Tonquedec y entra riant aux larmes, suivi du petit marquis de Pomenars.

— C'est aujourd'hui notre dernier jour, dit-il,

nous sommes venus mourir avec vous, Madame. La Chabot assemble toute la *Rohannerie*, tous les amis du Mazarin, et nous allons succomber sous les coups de cette docte et fameuse séquelle. Où est M. de Sévigné ? où est Bussy ? Ce serait une habileté de nous présenter en force. Enfin nous voici, Pomenars et moi, Marigny sera notre historiographe, et vous allez voir nos exploits.

— Vous pourriez, ce me semble, choisir un autre champ de bataille que la maison de ma nièce, dit la marquise de la Trousse.

— Hélas ! Madame, nous ne demandons pas mieux, riposta Pomenars ; mais j'ai l'honneur de vous faire observer que ce n'est pas le duc de Rohan qui agit, c'est madame la duchesse, et madame la duchesse n'a d'autre champ de bataille que les réduits et les ruelles.

— C'est juste, ajouta Marigny.

— Mais tenez ! je l'entends, il commence dès la rue. Il est capable de battre le cocher du comte de Lude, qui m'a prêté son carrosse : s'il faisait cela, mes gens se croiraient déshonorés d'être rossés sur les épaules des autres.

— Et quelle suite ! Voilà plus de soixante gentilshommes !

— Messieurs, cela doit faire un bruit considérable dans Paris, demanda la marquise ; qui sait comment la reine prendra cette aventure ?

— Nous lui ferons parler par madame de Motteville.

— C'est égal, j'ai peur,

— Reculez-vous donc, Madame ?

— Non certes, je ne suis pas Rabutin pour peu de chose.

— Il me semble qu'il vient seul, reprit madame de la Trousse.

— En effet, l'escorte est restée dans la rue.

Le duc entrait en ce moment, il fit à la ronde un salut hautain, puis il marcha droit à Tonquedec, qui se tenait debout devant la cheminée.

— On m'a dit, Monsieur, que vous vous vantiez de m'avoir nargué céans ; je viens aujourd'hui vous apprendre à me rendre ce que vous me devez.

— Monsieur de Tonquedec, avec mépris, je vous rendrais toujours plus que je ne vous dois.

— Vous ne sauriez, et je vous montrerai bien que vous me devez davantage. Sortez !

— Si madame la marquise me l'ordonne, reprit le gentilhomme, se possédant admirablement, et s'inclinant avec une grâce parfaite, je suis prêt à lui obéir, désespéré de lui avoir déplu.

— Prenez garde de me pousser à bout, Monsieur ; j'ai en bas des gentilhommes, qui vous forceront bien à reconnaître qui je suis.

— Il n'est pas besoin d'eux pour cela, Monsieur, il suffit de vous voir et de vous entendre, pour n'en pas douter.

— Sortirez-vous !

— Non.

— J'appelle alors.

— Appelez, Monsieur, j'attends.

Le marquis de Tonquedec tira son épée, Pome-

nars la sienne, la querelle allait devenir sanglante, c'était indubitable, madame de Sévigné jugea à propos d'intervenir.

— Arrêtez, Messieurs! bas les armes! Monsieur le duc, j'attendais mieux de votre courtoisie. Monsieur Tonquedec, vous oubliez que je suis seule, que M. de Sévigné est absent.

— Je veux raison, Madame, de cette insolence dit M. de Rohan.

— Et moi, je veux raison de la vôtre, monsieur le duc, s'écria Tonquedec, et je l'aurai.

— Vous aurez tout ce qu'il vous plaira, Messieurs, ailleurs qu'ici.

— C'est un congé, Madame? demanda le duc.

— Ou du moins une prière de respecter ma maison et ma présence, Monsieur.

— J'obéis à vous, Madame, répliqua Tonquedec, *à vous seule*. D'ailleurs, j'aime peu les guet-à-pens, c'est bête pour ceux qui s'y laissent prendre, c'est honteux pour ceux qui les dressent. A revoir monsieur le duc, et bientôt, je vous en réponds.

— Allons! dit Pomenars en remettant son épée dans le fourreau, si j'avais su que cela finît ainsi, j'aurais commencé par faire une boutonnière au pourpoint de cet intrus breton : cela se retrouvera.

Ils sortirent en saluant les dames, et mirent fièrement leurs chapeaux sur la tête en passant devant le duc.

— Insolents! murmura celui-ci lorsqu'ils ne purent plus l'entendre.

Madame de Sévigné resta debout. Cette sorte de congé donné encore au duc l'obligea de sortir aussi. Il ne prononça pas une parole ; la marquise lui rendit une profonde révérence ; mais elle ne le reconduisit point, ce qui était alors une des plus grandes marques de hauteur. Le duc s'en alla furieux reprendre son cortége. La marquise et madame de la Trousse, entrées seules avec Marigny, délibérèrent sur ce qu'il y avait à faire en cette circonstance.

— M. de Sévigné sera furieux, j'en suis sûre ; si je savais seulement où le prendre ! Il est parti avec M. de Villarceaux, M. de Caderousse, je ne sais qui encore ; ils sont allés dans les terres de Villarceaux, je crois. Que faire, ma tante ? que faire ? Si j'envoyais chercher mon cousin de Bussy, mon oncle de Sévigné ?

— Cela sera bien ; mais, d'abord, allez chez la duchesse de Rohan, elle est l'âme de tout cela, arrangez ou essayez d'arranger la chose avec elle.

— J'y vais, j'y cours à l'instant. — Mon carrosse ! cria-t-elle à ses gens, et dépêchez-vous. Oh ! la maudite plaisanterie ! Qu'en résultera-t-il ?

— Ma nièce, vous aimez à rire, et vous ne réfléchissez point que tout le monde n'a pas l'esprit aussi bien fait que vous.

— Oh ! ma tante, je ne rirai plus. Pauvre Tonquedec ! que va-t-il lui arriver ?

Madame de Sévigné suivit le conseil de sa tante, elle se rendit chez la duchesse de Rohan, la personne la plus hautaine de la cour. La duchesse l'écouta froidement, en silence ; elle lui laissa racon-

ter ce qu'elle n'ignorait pas plus qu'elle, puis elle reprit :

— Je comprends, Madame, qu'il vous soit pénible d'être mêlée à cette sotte affaire, M. le duc et moi, nous le regrettons infiniment. M. de Sévigné est allié à notre maison et nous souhaitons lui être agréable ainsi qu'à vous. Rien n'est plus aisé : désavouez M. de Tonquedec, cessez de le recevoir chez vous, et je vous promets, au nom de toute la maison de Rohan, que ce qui s'est passé sera comme non avenu, en ce qui vous concerne, nous ne nous en souviendrons plus.

La duchesse mit dans ses paroles une suprême impertinence ; elle fit sentir à madame de Sévigné la distance qui séparait la fille et la femme de gentilhomme d'une femme titrée. On n'appelait ainsi à cette époque que les duchesses et les femmes ayant ce qu'on appelait les honneurs du Louvre. Ils consistaient à porter sur leurs carrosses une impériale en velours, à entrer dans la cour des résidences royales, à quatre chevaux, à avoir,dans l'hôtel et les châteaux de la famille,une chambre du dais, espèce de trône féodal ; enfin à s'asseoir devant Leurs Majestés, devant les princes et à être embrassées par le roi le jour de la présentation. La plupart de ces prérogatives ne furent bien réglées que sous Louis XIV, mais, dès ce temps-là, les Rohan se prétendaient maison souveraine et affichaient une immense supériorité sur le reste de la noblesse.

Madame de Sévigné, incapable d'abandonner un ami malheureux, répondit à la duchesse que M. de

Tonquedec ne l'avait point offensée et que par conséquent elle ne pouvait consentir à ce qu'il cessât de fréquenter sa maison.

— Je désire rester neutre, ajouta-t-elle, et cela pour ne pas désobliger M. le duc.

— J'en suis fâchée, Madame, mais c'est impossible ; qui n'est pas pour nous, est contre nous.

— J'aurais voulu prévenir les suites de cette aventure, Madame ; elles sont faciles à prévoir, quelques explications, quelques excuses arrangeraient le tout peut-être ; mais, puisque vous ne le jugez pas convenable, je n'ai plus rien à ajouter, je me retire. Je ne saurais accepter chez moi les lois de personne.

Les deux dames se firent une de ces grandes révérences de cour, qui disent et qui cachent tant de choses, elles se séparèrent mutuellement mécontentes l'une de l'autre.

Le soir même, la cour et la ville parlaient de cet événement ; il n'en fallait pas tant pour les occuper. Les partis se dessinèrent, chacun tint pour celui qui lui offrait le plus de chances de plaisirs ou d'utilité. La jeune noblesse se déclara pour madame de Sévigné. Bussy accourut se mettre à ses ordres, enviant mille fois le sort de Tonquedec, assez heureux pour obtenir son intérêt à si bon marché. Le soir même de la querelle, il fut obligé de fuir, on parlait de le faire arrêter, pour avoir manqué de respect à un duc et pair. Avant de partir, il écrivit quelques lignes à sa belle inhumaine.

« Je reviendrai, Madame, disait-il à la fin, et notre duc de hasard apprendra que le vieux sang breton vaut bien le sien, je vous en réponds. Vous n'aurez pas à rougir de votre esclave. »

M. de Sévigné revint enfin, et cela le même jour où le duc de Rohan était déclaré duc et pair au parlement, ce qui faisait crier tout le monde, car il l'avait obtenu par exception. Il approuva ce qui s'était fait jusque-là, loin de blâmer sa femme, il fit de la querelle son affaire personnelle et envoya un cartel au duc de Rohan, assisté de Renaud de Sévigné son oncle. Le duc n'osa pas refuser, le rendez-vous fut pris hors de la ville, et, au moment où les combattants mettaient bas leurs pourpoints et tiraient leurs épées, un exempt vint, au nom de la cour, empêcher le combat. Un garde fut donné à M. de Sévigné et un autre au duc de Rohan pour les empêcher de se battre. Cette mesure, provoquée par la duchesse, bien qu'elle fût dans ces usages, fit grand tort à la réputation de bravoure du duc, déjà fort écornée. D'ailleurs, on ne pouvait ainsi que gagner du temps, et non terminer les choses.

Tonquedec, revenu malgré les craintes qu'il devait concevoir, écrivit à son adversaire, et réclama réparation de son injure.

Il ne reçut pas de réponse. Il envoya alors MM. de Vassé et de Chavagnac, qui n'obtinrent encore que des paroles évasives.

— Il faut en finir, pourtant, disait Tonquedec à ses amis, et, si vous n'amenez pas le Rohan sur le

pré, je le soufflette en pleine place Royale, entendez-vous ?

— Retournons-y, répliqua Chavagnac ; prenons de Lude, Brissac et Pomenars, cela sera plus imposant par le nombre.

— Et puis de si fortes têtes ! ajouta en riant Vassé.

— Allez, je vous attends ici. Sévigné est trop malheureux avec son garde, il faut l'en délivrer.

— Si j'étais la marquise, je gagnerais cet homme, j'en ferais mon espion, et j'en apprendrais de belles.

— Assez donc, je vous le répète. Il fait un soleil superbe pour se battre, et je me sens en train d'en découdre.

— Nous lui parlerons de la bonne façon, sois tranquille.

Les six gentilshommes entrèrent chez le duc de Rohan, la tête haute et la mine provocante, ils se rangèrent en ligne, le duc les reçut debout. Le duc de Brissac porta la parole :

— Monsieur, nous venons savoir si votre intention est enfin de faire l'honneur au marquis de Tonquedec de lui donner satisfaction.

— Monsieur, j'ai déjà répondu à ce sujet.

— Monsieur, c'est que, dans ce cas, c'est-à-dire dans le cas où vous refuseriez cette partie nous vous en proposons une autre, que nous saurons vous faire accepter, et celle-là se passera, si vous voulez bien entre nous tous ; veuillez donc vous pourvoir d'un même nombre d'amis, et nous sommes vos très humbles serviteurs.

— Messieurs, vous connaissez ma position, vous savez que j'ai un garde.

— Monsieur, répliqua Pomenars, avec le plus grand sang-froid, ne pourriez-vous lui donner celui du marquis de Sévigné? la partie serait complète.

— Je ne saurais m'en délivrer promptement, c'est fort difficile, continua-t-il, comme s'il n'avait pas entendu Pomenars.

— Nous attendrons, Monsieur, si vous nous donnez parole.

— Certes, je vous la donne. Aussitôt que j'aurai pu me débarrasser de cet importun...

— Allons, dit Pomenars à Chavagnac, voilà un père de famille heureux et bien placé, il mourra de vieillesse au service de la maison de Rohan.

— Nous comptons sur vous, Monsieur.

— Vous y pouvez compter.

— Et si nous y comptions trop longtemps, nous viendrions vous le rappeler, n'est-ce pas ?

— Il n'en sera pas besoin.

Il se retirèrent. Tonquedec les reçut fort mal ; il les accusa de faiblesse et voulut presque les prendre à partie. De ce moment, la duchesse, tremblant pour les jours de son mari, le quitta le moins possible,et,lorsqu'elle devait absolument s'absenter,elle mettait autour de lui une escouade tout entière de parents et d'amis. Le bruit courait qu'il n'était pas si difficile à contenir, et qu'il ne demandait pas mieux que d'avoir compagnie.

Sur ces entrefaites, il tomba malade, les médecins lui ordonnèrent l'air de la campagne, on le trans-

porta à son château de Chanteloup, avec le garde, bien entendu.

Six mois après, un matin, Tonquedec dormait sur les deux oreilles, lorsque Sévigné entra dans sa chambre, suivi de Pomenars et de Chavagnac.

— Eh bien, mon ami, il nous a battus, dit-il.

Tonquedec se frotta les yeux.

— Suis-je bien éveillé ? reprit-il, ou bien est-ce que je rêve. Où est ton garde, ton ombre ?

— Je n'ai plus besoin de garde, hélas ! Ce diable d'homme m'a joué le vilain tour de mourir.

— Ton garde ?

— Non pas ! le duc de Rohan.

— Il est mort ?

— Je me doutais qu'il vous échapperait ! Heureusement il n'a pas de garde coutre le diable et j'espère bien que messir Satanas lui va proposer un duel à la fourche.

— Ah ! reprit Pomenars, il peut lui proposer encore un combat à d'autres armes que nous savons tous, et que madame la duchesse sait encore mieux que nous.

— Mauvaise langue !

— Hélas ! nous n'avons plus d'autres ressources que de nous lamenter, à moins que la duchesse ne consente à épouser Tonquedec.

— Merci ! il n'y a plus de duché-pairie et je compte trouver plus douce compagne, comme chantait hier ce petit garçon que vous appelez, je crois, Lulli.

— Allons, Messieurs, *De profundis* sur notre combat.

— C'est le jugement de Dieu, ajouta Chavagnac d'un ton doctoral, il a pris notre adversaire.

— Hélas ! répliqua Tonquedec d'un air béat, qu'aurait-il fait de nous ?

XXX

LE NOVICIAT

Pendant toutes ces querelles, si éloignées de nos mœurs d'aujourd'hui, et si étranges, que nous les croyons à peine possibles, la Fronde allait toujours. Les partis ne se réconciliaient que pour se brouiller encore. Monsieur le prince combattait contre le roi, que défendait Turenne, et ceux qui avaient adopté la cause du grand Condé, étaient sévèrement proscrits.

Madame de Miramion, tourmentée d'idées antipathiques à ses principes, poursuivie de désirs tentateurs, cherchait par tous les moyens à se rapprocher de la perfection ; elle ne voyait la duchesse de Roquelaure que dans ses particuliers les plus absolus, et s'apercevait avec douleur du dépérissement de sa santé. Elle employait son influence sur elle, pour lui prêcher la religion et la régularité, elle

l'engageait à soigner une fièvre continue qui la minait et pour laquelle elle ne voulait faire aucun remède. La jeune femme se taisait obstinément, et son amie n'obtenait d'elle que de tristes sourires.

Vers cette époque, le projet qu'elle nourrissait depuis si longtemps d'une maison de refuge, prenait plus de consistance dans son esprit. Madame de Miramion voulut faire un apprentissage de cette profession si sainte et si admirable, et commença à soigner les malades des environs. Ses parents et ses amis s'en affligeaient vivement. Ils cherchèrent à l'en détourner sans y parvenir. Semblable à un ange sauveur, elle apparaissait dans les mansardes du pauvre, elle y portait les consolations et les secours, et son nom était béni de tous ceux qui le prononçaient.

Mais cette pauvre âme souffrante avait connu un bonheur que rien ne pouvait remplacer. Etre aimée de tous était une ombre de ses joies enfuies, et la pâle image de ce temps où elle était aimée d'un seul, En vain demandait-elle à Dieu la grâce de vivre uniquement en lui et pour les misères qu'elle soulageait : Nous ne sommes pas créées pour l'isolement, nous autres femmes, notre existence ne se complète que par une autre ; et lorsque notre cœur est veuf, il rend dès lors une maladie incurable, si ce veuvage doit durer toujours.

Madame de Miramion, insatiable dans sa charité, cherchait même au loin ceux qui souffraient. On vint lui dire qu'il se trouvait, au cabaret du village, un pauvre jeune homme, d'un visage intéressant,

mais dont la taille contrefaite avait frappé tout le monde à son arrivée. Il était malade, sans personne auprès de lui que les gens de l'auberge, et, comme il avait la fièvre et le délire, on ne pouvait savoir ni son nom, ni ses ressources.

Madame de Miramion y courut. Elle entra dans ce taudis et trouva le voyageur sur un grabat. Elle l'examina longuement, et il lui sembla reconnaître des traits gravés dans sa mémoire.

— C'est singulier, pensa-t-elle, je n'ai jamais rencontré cet homme, pourtant je crois l'avoir déjà vu. Il ressemble donc à quelqu'un.

Son premier soin fut d'envoyer chercher un médecin ; car les gens de la maison, ne trouvant pas d'argent dans les poches de l'étranger, le laissaient tranquillement mourir sans secours, dans la crainte d'être obligés de les payer. Elle les en réprimanda fortement.

— C'est inhumain, ajouta-t-elle, et ne saviez-vous pas bien que j'étais là et que je payerais pour lui ?

— Si madame veut regarder ses vêtements, elle verra combien ils sont pauvres.

— Raison de plus.

— Et puis un bossu, Madame, cela porte malheur.

— Quelle superstition !

— D'ailleurs cet homme n'est pas ce qu'il paraît, c'est un déguisement, bien sûr.

— Vous croyez ?

— Oh ! il y a de la Fronde là-dessus : or nous ne voulons pas nous compromettre.

— Mais, enfin, qui vous fait penser...?

— C'est bien facile à voir. Ce monsieur ne comptait pas s'arrêter chez nous ; il allait à Paris porter quelque message. Il est entré pour se reposer une heure, a-t-il dit ; ensuite il s'est trouvé si malade, qu'il n'a pas pu se relever, la fièvre l'a surpris, ou peut-être l'avait-il déjà, et le délire et tout ce qui s'ensuit ; voilà la vérité, Madame.

Le médecin se rendit aux ordres de la charitable dame. Il déclara le jeune homme fort malade et dans un grand danger.

— Ce jeune homme est d'une constitution pitoyable, dit-il, et il l'a achevée par des excès sans doute ; dans tous les cas, il a accéléré cette maladie par une marche forcée ; il m'est impossible d'en répondre.

— Mais, au moins, docteur, rendez-lui la connaissance ; qu'il nous parle. Il doit avoir des parents, des amis, une mère peut-être ! Cela fait trembler. S'il meurt loin de tous les siens, sans que nous sachions même quel nom place sur sa tombe ! J'en ai le frisson d'horreur.

— Dans quelques heures, j'espère qu'il s'expliquera

— Ne pourrait-on le transporter ailleurs ? il est si mal ici !

— Il ne supporterait pas le trajet.

— Il nomme un frère, un oncle, il m'a semblé saisir quelques mots relatifs à Monsieur le prince ; je crois que ces gens ont raison, il est question de politique en tout ceci.

— Voyageait-il à pied ?

— A pied et seul.

— C'est quelque émissaire de MM. les princes, et un émissaire d'importance ; voyez ses mains, quelle blancheur ! quels ongles ! Il est bossu... Eh ! mais... j'y pense... M. le prince de Conti est bossu, Madame ! Nous avons peut-être fait une capture importante. Il faut prévenir les magistrats, j'y cours !

— Un instant, docteur ! cet homme n'est point M. le prince de Conti, j'ai l'honneur de le connaître ; mais ce serait lui, ce serait M. le prince, ce serait toute la Fronde incarnée en lui, vous n'y pensez pas, Monsieur, un hôte, un malade, un malheureux ! vous vous couvririez d'une éternelle honte, et moi aussi, pour ne pas vous avoir arrêtée.

— J'oubliais que les parlementaires ont inventé la Fronde, murmura le médecin.

Madame de Miramion l'entendit néanmoins, et reprit :

— Les parlementaires sont les fidèles sujets du roi notre sire, Monsieur, ils sauront le défendre, suivant leur position, mais ils ne dénonceront personne.

Le médecin s'inclina devant la dignité réelle de Marie, il prescrivit les remèdes, les fit prendre au malade, et resta pour en voir l'effet. Madame de Miramion s'établit en sœur de charité auprès de ce lit de souffrance ; elle fit venir une femme, compagne ordinaire de ses bonnes œuvres, et déclara qu'elle ne quitterait pas la chambre qu'elle n'ait pu interroger l'étranger et savoir qui elle devait prévenir de son triste état.

Restées seules, elles se mirent en prières. Un intérêt singulier attirait madame de Miramion vers ce jeune homme. Ses traits, défigurés par la maladie, lui offraient néanmoins une de ces images fugitives, insaisissables, telles qu'il en vient dans les songes. Elle écoutait avidement les phrases entrecoupées par les convulsions et la fièvre, elle cherchait à leur donner un sens, mais rien n'indiquait une suite d'idées rationnelles, si ce n'est cette interjection répétée sans cesse :

— Ah ! je suis trop pressé !

Peu à peu il se calma, le sommeil vint, et il sembla reposer tranquille. M. de Choisy envoya chercher sa petite fille pour souper, avec les prières les plus instantes de ne pas s'opiniâtrer à des soins qui pourraient lui devenir nuisibles.

— Dites à M. de Choisy, répondit-elle, que je me regarderais comme la plus coupable du monde, si j'abandonnais ce malheureux, sans ressources. sans amis, sous le vain prétexte de l'égoïsme. Je ne le quitterai qu'en le remettant entre les mains de ceux qui lui appartiennent, et qu'on ne s'inquiète pas de moi, je ne cours aucun danger.

Vers le milieu de la nuit, le malade se réveilla, il porta autour de lui des regards égarés comme s'il cherchait à se rendre compte de sa situation, et à rappeler ses idées.

— Où suis-je ? demanda-t-il. Je souffre bien !

Madame de Miramion s'approcha. Sa beauté splendide sembla frapper le jeune homme.

— Vous êtes dans un lieu bien misérable, mais

vous avez autour de vous des cœurs dévoués, qui ne vous abandonneront pas.

— Vous qui me parlez, êtes-vous un ange?

— Je suis une femme pécheresse comme vous, souffrante comme vous, et je m'estime bien heureuse de pouvoir vous être utile en quelque chose.

— Ah! s'écria-t-il, tout à coup, je me souviens! mes habits... que sont devenus mes habits? Les a-t-on pris? je ne les vois pas.

— Les voici, Monsieur, soyez tranquille, ils sont tels que vous les avez quittés. Les maîtres de ce cabaret sont honnêtes, s'ils ne sont pas compatissants.

— Donnez, donnez!

Malgré sa faiblesse, il voulut les toucher lui-même et se montra satisfait, après un examen insignifiant en apparence. Puis il essaya de se lever sur son séant et retomba.

— Pourtant, murmura-t-il, il faut que je parte.

— C'est impossible, n'y songez pas.

— Depuis quand suis-je ici?

— Depuis hier seulement.

— Depuis hier! c'est un siècle. Madame, je vous en conjure, faites que je parte.

— Hélas! Monsieur, si cela dépendait de moi!

— Ma présence est indispensable à Paris, je dois m'y rendre.

— Calmez-vous, soignez-vous, c'est le meilleur moyen de hâter votre guérison.

— Ma guérison m'importe peu, mais mon message!

— Monsieur, reprit madame de Miramion, si ce

message peut être rempli par un autre que vous, disposez de moi.

— Ça ne se peut, Madame.

— Alors prenez patience.

— Quel est votre nom, Madame? Puis-je vous le demander?

— En toute autre circonstance, il me semblerait superflu de vous l'apprendre, mais en l'état où vous êtes... Je suis la veuve de M. de Miramion, conseiller au Parlement.

Il sembla réfléchir et se tut.

— Et vous, Monsieur, pardonnez-moi à votre tour, si je suis indiscrète, vous comprendrez que je ne puis faire autrement. N'avez-vous pas quelqu'un que je doive instruire de votre séjour ici, de votre maladie? Quel nom est le vôtre? A qui m'adresser?

— A personne, Madame; mon nom est inconnu, je n'ai personne à qui faire part de ma position.

— Je le regrette vivement, pour vous et pour moi, Monsieur, me voilà chargée d'une grande tâche.

— Libre à vous de l'abandonner, Madame.

— Ah! Monsieur!

Les manières de cet homme offraient un singulier mélange de rudesse et de distinction, de brusquerie et de politesse. Il était très certainement d'une condition élevée, cependant il lui manquait le vernis indispensable à un courtisan accompli; madame de Miramion se perdait en conjectures. Tout à coup il la rappela :

— Madame, dit-il, voulez-vous me promettre une chose?

— Si elle est en mon pouvoir et si elle n'offense ni Dieu ni ma conscience, de tout mon cœur.

— Je suis un homme, je ne crains pas la camarde, je l'ai vue de près bien des fois en ma vie; si ma maladie tournait à la mort, vous m'en préviendriez, n'est-ce pas ? J'attends de vous ce service, j'ai des dispositions à prendre.

— Vous avez votre âme à sauver d'abord ; votre devoir, c'est le mien, soyez tranquille, je vous avertirai.

— C'est bien, je vous en remercie, Madame. Et maintenant, ajouta-t-il, avec une mélancolie très différente du ton qu'il avait pris d'abord, maintenant rentrez chez vous, laissez-moi souffrir seul, ainsi que je dois vivre. Je ne suis pas digne de vos soins, vous reviendrez pour m'aider à mourir.

— Je ne vous quitterai point, Monsieur, pas avant demain matin ; alors je vous laisserai quelques heures avec cette digne personne, pour aller voir mon enfant et mon père, puis je reviendrai, si ma présence ne vous est pas à charge.

— Mais, Madame, c'est trop de bonté mille fois ; je vous l'ai dit, vous êtes un ange. Restez donc puisque telle est votre volonté, et puissent les bénédictions d'un pauvre orphelin vous porter bonheur.

XXXI

LE NOVICIAT

(Suite.)

La nuit se passa sans crises trop violentes, au matin, le sommeil revint moins calme que la veille, cependant Marie retourna chez elle, après avoir établi à sa place son humble amie. Elle trouva toute la maison fort tourmentée, M. de Caumartin plus inquiet que les autres, se disposait à l'aller querir. Elle sourit de toutes ces craintes, raconta simplement ce qui se passait, embrassa sa fille, M. de Rubelle, prit quelques heures de repos, et se hâta de retourner près du malade.

Il était beaucoup plus mal ; le médecin, stimulé par elle, ne le quittait point, et employait toute sa science.

— Nous ne le sauverons pas, Madame, lui dit-il, il ne passera pas la nuit.

— En êtes-vous sûr ?

— A moins d'un miracle, il n'y faut pas songer.

— Puis-je l'en prévenir ? Il me l'a demandé. C'est un homme de courage ; il en a l'air du moins.

— Je crois qu'il est prudent de lui parler alors, s'il veut songer à ses devoirs.

— Je le ferai, Monsieur, quelque pénible que cela soit ; je l'ai promis.

— Allez donc, Madame ; mais je crains que vous ne m'ayez fait manquer à mes obligations de sujet ; cet homme est un frondeur.

— Cet homme est un mourant, Monsieur ; Dieu va le juger et non les hommes. Ne l'oubliez pas.

Quand l'étranger vit madame de Miramion s'approcher de son lit en silence, s'agenouiller, joindre les mains et commencer une prière :

— Je comprends, Madame, et je m'y attendais. J'ai commis une imprudence ; je suis parti en convalescence d'une terrible maladie, il m'arrive une rechute, cela devait être. Mais il fallait partir !

— Songez à Dieu, Monsieur.

— Tout à l'heure ; allons au plus pressé. Voulez-vous bien m'écouter attentivement, et me jurer sur le Christ que mes paroles resteront à jamais entre nous deux.

— Je le jure, Monsieur.

— Veuillez prendre mon pourpoint et en découdre la doublure.

Madame de Miramion obéit.

— Vous devez y trouver deux paquets.

— Oui, Monsieur.

— L'un adressé à M. Blancmesnil, président au parlement, pour remettre à M. Lenet.

— Oui, Monsieur.

— L'autre au comte de Bussy-Rabutin, au Temple.

Madame de Miramion tressaillit.

— Toujours ce nom ! pensa-t-elle.

— Ils y sont, n'est-ce pas, Madame ?

— Ils y sont.

— Maintenant, il me faudrait un messager sûr et fidèle, mais fidèle comme l'acier ; car c'est pour remettre ces lettres moi-même que je suis parti, malgré ma maladie, c'est pour les remettre moi-même que je ne les ai pas envoyées depuis que j'ai été forcé de m'arrêter, ici ; j'espérais toujours le pouvoir faire.

— Monsieur, ces lettres seront remises fidèlement, et sûrement, je vous en réponds.

— Il faudrait ajouter un message verbal au comte de Bussy ; car le comte de Bussy est mon frère.

— Votre frère, Monsieur !

— Le connaissez-vous, Madame ?

— Je n'ai pas cet honneur.

— Il faudrait lui dire qu'il se hâte de venir recevoir mon dernier soupir ; car je n'ai pas longtemps à vivre, et je voudrais bien l'embrasser avant de mourir. Il ne reste plus que nous deux de cinq enfants de la même mère.

— M. de Bussy sera prévenu, Monsieur.

— Et vous, Madame, que ne vous dois-je pas ? vous qui m'avez soigné comme une sœur, vous qui adoucissez mes derniers moments. Mon frère doit connaî-

tre ces obligations pour essayer de nous acquitter envers vous, pour être toute sa vie votre serviteur, puisque je ne puis l'être, moi, que pendant quelques heures encore.

— Je ne mérite rien de vous ni des vôtres, monsieur ; car je n'ai agi qu'au point de vue de Dieu, je ne suis plus de ce monde. Je vais remplir vos intentions et prendre congé de vous. La personne qui m'a remplacée jusqu'ici, me remplacera encore jusqu'au moment où elle vous remettra entre les mains de M. votre frère.

— Quoi ! madame, ne vous reverrai-je plus ? Me laisserez-vous mourir sans m'aider à ce terrible passage ? vous, mon ange gardien, allez-vous m'abandonner ?

— Le curé de la paroisse attend dans la chambre voisine ; bien mieux que moi, il vous préparerera.

— C'est un adieu éternel, Madame. Vous serez sans pitié pour moi !

— Monsieur, vous voulez donc absolument que je revienne... reprit-elle en baissant les yeux, le cœur palpitant.

— Madame, je vous en supplie, je vous le demande pour prix de tout ce que je vous dois.

— Eh bien, Monsieur, je reviendrai.

Madame de Miramion courut chez elle ; elle comptait rencontrer M. de Caumartin, et elle comptait sur lui pour remplir la mission dont elle s'était chargée. Nous autres femmes nous savons si bien jusqu'où nous pouvons exiger de ceux qui nous aiment ! M. de

Caumartin l'écouta sans l'interrompre, puis, lorsqu'elle eut terminé ses renseignements :

— Je comprends, Madame, et vous serez obéie ; je hais les muguets de cour, et le comte de Bussy est un de ceux qui portent le plus haut ses prétentions, il m'est particulièrement désagréable. Pourtant j'irai si vous le voulez.

Il y a quelquefois des instincts jaloux, que rien ne justifie, et qui se trouvent admirablement vrais.

Madame de Miramion se retira dans son oratoire et pria ; c'était sa ressource et son remède,lorsqu'une tempête menaçait de s'élever en son âme. Elle s'enfermait avec Dieu et ses chers morts ; elle invoquait l'un, elle rappelait les autres, ensuite elle retournait au berceau de sa fille, et la tranquillité renaissait. Le feu caché sous la cendre ne se montrait que rarement, il fallait de ces surprises inattendues pour lui donner une nouvelle ardeur, puis il s'amortissait sous les regrets et sous les larmes.

Le lendemain matin, de très bonne heure, M. de Caumartin revint à Issy ; il avait vu le comte,il avait remis la lettre au président. Le comte devait être arrivé dans la nuit près de son frère. Marie s'était consultée toute la nuit. Elle craignait de rencontrer Roger, de lui parler, d'écouter l'expression de sa reconnaissance ; elle craignait ce regard qui, dès la première vue, avait fait tant d'impression sur elle. Cependant le vœu d'un mourant est sacré, comment revenir sur la promesse donnée ? Dieu lui enverrait de la force, il ne permettrait pas qu'elle succombât aux tentations qui l'obsédaient.

— Et puis, se dit-elle avec un sourire amer, d'où viennent toutes ces craintes ? Cet homme ne m'a jamais remarquée, cet homme ne m'aimera jamais, je puis être bien tranquille, à quoi sert de me troubler ?

Et son cœur se serra à cette pensée. Les âmes pures, les imaginations rêveuses sont faciles à prendre par des chimères, et le cœur les suit bien vite. Elles éprouvent alors toutes les sensations d'une passion réelle. Les craintes, les espérances, les déceptions, les jalousies, c'est un état pire que la passion même peut-être; car il ignore ces joies brûlantes d'un sentiment partagé. Madame de Miramion y joignait encore les scrupules de sa conscience et d'une dévotion ascétique pour ainsi dire. La pensée d'épouser un homme tel que Bussy, lui semblait même coupable, elle la chassait de toutes ses forces. Elle si pieuse, si chaste, si angélique, partager l'existence mondaine d'un courtisan débauché. Elle ne s'arrêtait à cette idée que malgré elle. S'il l'eût aimée, s'il l'eût demandée, elle eût fui ce mirage comme le piège le plus dangereux où sa vertu pût succomber.

Et cependant elle se rendit auprès du chevalier de Rabutin, elle s'y rendit le cœur ému, les jambes tremblantes, elle monta en trébuchant l'escalier vermoulu, elle ouvrit plus morte que vive la porte de la chambre.... Le mourant était seul avec le prêtre et la garde. Elle eût dû en remercier le ciel, il lui sembla qu'elle en était fâchée. Le chevalier tourna vers elle son œil appesanti, il essaya de sourire. Il écoutait les prières de son confesseur et y répondait de son mieux.

— Madame, balbutia-t-il, merci.

Elle se mit à genoux, sans répondre, à côté du lit, et sa voix se mêla à celle de l'homme de Dieu.

— Demandez au Seigneur le salut de mon âme, vous qui êtes une sainte, je souffrirai moins, il vous entendra.

— Monsieur, reprit-elle, toutes vos souffrances vous seront comptées, votre repentir vous tiendra lieu d'innocence. Priez aussi !

Le cierge funèbre brûlait au pied du lit. Guy de Rabutin tenait le crucifix et le portait à ses lèvres, autant que sa faiblesse le lui permettait, la garde essuyait sur son front la sueur de l'agonie, le curé, en surplis et en étole, interrompait quelquefois ses versets latins pour une exhortation ; ce triste tableau, encadré dans cette mansarde presque nue, prenait un caractère étrange de la présence de Marie. Sa beauté presque surhumaine, son recueillement, l'émotion qu'elle éprouvait, ses mains d'ivoire jointes sur son vêtement noir, la faisaient ressembler à une de ces images offertes à la vénération des fidèles. A la fin du dernier psaume, la porte s'ouvrit, le comte de Bussy entra, suivi du médecin avec lequel il conférait dans une autre chambre. Il resta stupéfait sur la porte, madame de Miramion le devina, elle ne retourna pas la tête, elle baissa les yeux davantage, au contraire, et espéra qu'elle échapperait ainsi à ses regards. Les êtres les plus sceptiques se laissent influencer par certains moments, le comte n'échappa pas à celui-ci, il ploya le genoux à côté de la sainte veuve, et pria avec elle. L'agonie du pauvre jeune

homme était terrible, le médecin essayait de le soulager, sans y réussir. Ses traits exprimaient cette profonde angoisse de la mort, mystère inexpliqué jusqu'ici, cette répulsion invincible de toute créature contre sa destruction ; il répétait sans cesse :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi !

Ce spectacle fendait le cœur des assistants, enfin le moment terrible arriva :

— Ame chrétienne, montez au ciel ! s'écria le prêtre.

— Mon Dieu ! recevez-moi, murmura le malade.

Et sa tête retomba sur sa poitrine, il ne vivait plus.

Madame de Miramion se leva, émue et recueillie, elle ferma les yeux restés ouverts, elle croisa les bras sur la poitrine, y plaça le crucifix ; ces pieux devoirs remplis, elle passa devant le comte, lui fit un profond salut et sortit de la chambre, avant que personne eût pu prévoir son dessein.

XXXII

AU TEMPLE

Bussy quitta le lit de mort de son frère, tout ébloui encore de la vision céleste qu'il avait eue. Après avoir donné les ordres nécessaires pour les funérailles, il demanda au curé ou au docteur s'il ne lui serait pas permis de présenter ses hommages à madame de Miramion, et de la remercier encore au nom de son frère et au sien. Ils répondirent unanimement que Madame ne recevait aucun étranger, qu'elle n'accueillerait point de remercîments, parce que la charité était pour elle une habitude, qu'elle l'étendait sur les plus pauvres et les plus misérables, comme elle l'avait étendue sur le chevalier, et que la meilleure manière de lui témoigner sa reconnaissance était certainement de ne lui en rien dire.

— Je me soumettrai péniblement à cette nécessité,

je l'avoue, mais enfin, je me soumettrai ; je ne veux pas être importun. Faites valoir, Messieurs, mon obéissance auprès du bon ange de mon malheureux frère ; je m'en rapporte à vous pour me mettre à ses pieds.

— Ainsi ferons-nous, monsieur le comte.

Bussy quitta le village, triste, affligé, plus qu'il ne l'eût cru possible ; son frère était le dernier de la famille, il ne lui restait plus que des oncles et des cousins ; la douleur de Bussy ne pouvait être qu'égoïste. En arrivant au Temple, il apprit cette nouvelle au grand prieur, espèce de corsaire, fort peu sensible.

— C'est dommage, dit-il, le chevalier avait du bon, il aurait pu me remplacer.

Ce fut toute son oraison funèbre.

Le comte s'enferma un jour ou deux, par bienséance, il prit le grand deuil et se séquestra du monde, sous prétexte de son chagrin ; mais il avait en réalité bien autre chose à faire que de pleurer.

Il demeurait au Temple, ainsi que je l'ai dit, dans un vaste appartement, ses fenêtres ouvraient sur le jardin. Le Temple, immense bâtiment, ressemblait à une petite ville, et une quantité de personnes y logeaient, les unes par faveur, les autres parce qu'elles y occupaient quelque emploi. Bussy devait partir pour un petit voyage et il se faisait accompagner, comme d'ordinaire, par un ami, ce que l'on appelait alors *un gentilhomme ;* il existait toujours entre eux une différence, sinon de naissance, au moins de grade et de position. Il choisit Beauvoir, avec lequel il conservait les mêmes relations affectueuses, et presque

chaque jour les deux jeunes gens s'exerçaient à l'escrime, dans une grande pièce suivant l'antichambre du comte et faisant un des angles du bâtiment. Un jour, ils se reposaient, après un assaut assez rude, lorsque Beaumanoir s'écria :

— Oh ! la charmante créature !

— Où cela ? dit vivement Roger, accourant à la fenêtre.

— Mordieu ! en face. Comment, vous n'avez pas encore découvert cette merveille ! Ah ! mais il y en a une autre ! tout aussi belle, ma foi ! Le délicieux tableau !

C'était, en effet, un tableau délicieux que celui-là. Une croisée au second étage toute garnie de fleurs ; des plantes, grimpant après les colonnettes en style gothique, dont l'ogive était ornée ; dans une cage de jolis oiseaux gazouillant à qui mieux mieux, et, dans l'intervalle laissé vide par l'entourage de verdure, deux têtes charmantes à cheveux blonds, de dix-sept à dix-huit ans, toutes fraîches, toutes souriantes, tout espiègles. L'une, assise, tenait un écheveau de soie moins blanche que ses mains ; l'autre, debout, faisait tourner entre ses doigts effilés le peloton qu'elle dévidait en riant. Celle-ci racontait sans doute quelque folle aventure ; car les perles dont sa bouche était garnie étincelaient à travers son sourire, pendant que sa sœur l'écoutait avec une attention joyeuse et l'interrompait par ces éclats de rire si francs de la jeunesse.

Les jeunes seigneurs les contemplèrent quelques instants sans parler ; puis Bussy s'écria :

— Je suis un grand maladroit, il faut en convenir, de n'avoir pas encore déniché ces tourterelles ; mais, si tu m'en crois, Beauvoir, elles ne perdront rien pour avoir attendu.

— Cela me convient fort. Laquelle prends-tu ?

— Celle qui est debout ; sa petite fossette au coin de la bouche vaut cent mille livres.

— Je me contenterai donc de l'autre, et je serai encore partagé comme un roi, mieux que bien des rois, s'il faut en croire la galerie de nos reines de France.

— D'abord, aux renseignements.

Bussy appela son valet de chambre.

— Vidal, lui dit-il, quelles sont ces jeunes filles qui logent en face de cette chambre ?

Le valet de chambre allongea la tête et regarda.

— Oh ! monsieur le comte, ce sont des demoiselles !

— Des demoiselles ! en es-tu bien sûr ?

— J'en suis certain, car je les connais tout à fait. Elles habitent avec leur mère, veuve d'un officier du roi, et sœur d'un chevalier de Malte. Ce chevalier a monté longtemps la même galère que Monsieur le grand prieur, il a été tué à ses côtés et il lui a recommandé sa famille.

— Mon oncle ne m'en a jamais parlé !

— Pourtant M. le grand prieur les protège beaucoup, car il leur a donné un joli logement. Ces pauvres dames sont ruinées et travaillent pour vivre.

— Que font-elles ?

— Elles brodent des manteaux aux seigneurs et

des robes aux dames ; on assure qu'elles sont fort adroites. Monsieur le comte désire-t-il les employer ? ajouta-t-il d'un air innocent.

— Pourquoi pas ? Et... sont-elles sages ?

— Sages comme Jeanne d'Arc, Monsieur.

— Tant mieux ! sous la protection du pieux ordre de Saint-Jean de Jérusalem, elles doivent rester pures et chastes, ou elles cesseraient de mériter cette protection.

Le valet s'inclina et sortit ; son maître ne jugeait sans doute pas convenable de l'initier davantage à sa confidence.

— Tu prêches admirablement, comte, ton vénérable oncle, monseigneur de Nuchési n'aurait pas mieux parlé.

— Ce drôle est curieux, et, s'il parlait *d'avance*, adieu nos projets ! mûrissons-les d'abord. Quel est ton avis ?

— Regarde donc *ma princesse* avec quelle grâce elle secoue ses mains, rougies par l'écheveau qu'elle vient de terminer.

— Je la vois à merveille, mais je voudrais la voir de plus près ; car *l'infante* sa sœur me fait déjà tourner la tête. Quelle fraîcheur ! quelles dents ! quel sourire !

— Rien de plus simple, nous allons commander un manteau.

— Très bien. Mais nous n'avons pas l'habitude de faire ces sortes de commandes nous-mêmes.

— Sans doute ; aussi faudra-t-il trouver une excuse.

La considération que tu dois aux protégées de ton oncle t'interdit tout intermédiaire.

— Ce n'est pas mal.

— Le difficile est l'entrée ; une fois introduits, les prétextes ne nous manqueront pas pour revenir. M. le grand prieur est-il capable de nous entraver?

— Lui? Il se *mire* en moi, à ce qu'il prétend. Sa jeunesse a été bien autrement gaie que la nôtre. Du temps du bon Henri, du vert galant, c'était merveille ! Et puis les chevaliers de Malte font trois vœux : Pauvreté : ils obtiennent du bénéfice valant comme celui-ci cent mille livres de rente ; obéissance : et ils sont plus arrogants, plus indisciplinés qu'une légion de diables ; chasteté... ah ! pour celui-là !... il faudrait qu'un honnête homme passât sa vie à consoler leurs veuves. Hors, mon oncle est plus que chevalier, c'est un des premiers dignitaires de l'ordre, tu comprends?

— Je comprends. A quand notre première visite?

— A l'instant.

— Nous ont-elles vus?

— Elles n'en font pas semblant, mais... qui sait? les jeunes filles sont si malicieuses !

— Un peu de toilette et partons.

On rappela le valet de chambre, on changea de colet, on parfuma ses cheveux, on rafraîchit ses canons et ses rubans, et on traversa la cour. Il fallait prendre un autre escalier, monter au second et chercher dans le dédale des corridors la porte indiquée. L'amour a de l'instinct, ils la trouvèrent : un petit marteau, bien poli, frappa leurs regards. Ils heurtè-

rent. Des pas légers se firent entendre, la *princesse* parut.

— Que désirez-vous, Messieurs ? demanda-t-elle en rougissant.

— Madame de Lestang ou mesdemoiselles ses filles, Mademoiselle.

— Entrez, Messieurs.

L'appartement était sombre, assez mal meublé, ils traversèrent de grandes pièces tristes, dont la propreté cherchait à voiler la misère, et arrivèrent à un réduit, inondé de soleil, où se tenait d'ordinaire le petit ménage, et où ils trouvèrent, en effet, deux femmes, occupées à broder au tambour, *l'infante* et sa mère. Elles se levèrent, assez embarrassées ; du premier coup d'œil, Bussy jugea leur peu d'usage, et la facilité de la séduction. Il prit son air le plus affable.

— Je me présente ici sous les auspices de M. le grand prieur, mon oncle, Madame ; j'espère ne pas être indiscret.

Les trois femmes firent la révérence.

— C'est à Monsieur le comte de Bussy Rabutin que j'ai l'honneur de parler, Monsieur ? répondit la mère, d'une voix mal assurée.

— Moi-même, et voici M. de Beauvoir, mon ami, qui désire comme moi vous demander la grâce de lui broder un manteau.

— Ah ! monsieur le comte vient pour de l'ouvrage ? s'écria la bonne femme toute rassurée. Monsieur, nous sommes vos très humbles servantes. Que vous faut-il ? Veuillez nous faire l'honneur de vous asseoir.

Bien que de très bonne maison, madame de Lestang ayant toujours vécu à la campagne, loin du monde, n'avait ni habitude de la sociéte, ni, malheureusement, d'intelligence. Ses goûts simples se trouvaient satisfaits dans la solitude. Elle et ses filles gagnaient leur vie en travaillant ; elle aspirait à les marier à quelques gros bourgeois, à un employé des gabelles, doué d'une fortune honnête, ou peut-être à un commerçant ; c'étaient là ses rêves des grands jours. Mais, quant à un courtisan, quant au beau comte de Bussy, quant à un seigneur de cette importance, y songer même lui eût semblé le comble de la folie. Aussi crut-elle sans hésiter la fable des manteaux brodés. Elle apporta sur-le-champ des modèles et des dessins, que les jeunes gens choisirent en regardant ses filles, lesquelles se doutèrent probablement de la vérité tout autrement que leur mère. Ils débitèrent les galanteries et les phébus du temps. Les sœurs en restèrent émerveillées ; on leur avait souvent dit qu'elles étaient belles, mais sans les comparer à Vénus, à Phœbé, à toutes les constellations et au firmament en général. Elles rougirent, elles sourirent, et se mirent instinctivement à minauder, avec le même talent qu'une précieuse accomplie. Après une conversation de plus d'une heure, qu'il n'y eut pas moyen de prolonger davantage, les étourdis se retirèrent, non sans avoir obtenu la permission de revenir pour surveiller les travaux commandés, et donner leur goût dans cette grande affaire, où on ne le leur demandait pas du tout.

A dater de ce moment, Bussy se renferma au Tem-

ple; les fenêtres de son appartement ne se refermèrent plus, et, pour être juste, je dois dire que celles de mesdemoiselles de Lestang ne se fermèrent guère davantage. Les fleurs furent arrosées ou soignées bien des fois chaque jour; au moindre bruit dans la cour, les jolies têtes d'anges se montraient, curieuses ; pourtant elles regardaient plutôt en face d'elles qu'au dessous. Beauvoir prit son quartier général chez le comte, et, lorsque le grand prieur apprit les projets de son neveu, il lui recommanda de ne mener ni bruit ni scandale, par égard pour la croix de Saint-Jean-de-Jérusalem.

La perte que fit Roger fut un nouveau prétexte de retraite, un nouveau prétexte de visites ; car il lui fallait maintenant des broderies noires, lorsqu'il aurait quitté le grand deuil, qui n'admettait aucune broderie. Il alla très souvent chez la veuve, puis tous les jours, puis il s'y installa du matin au soir. La familiarité la plus cordiale s'établit entre les ouvières et leur *pratique ;* ils riaient, ils folâtraient ensemble; Bussy prodiguait les perles de son esprit à ces simples créatures, elles en furent éblouies ; enfin, la veille de son départ pour le voyage, il obtint, ainsi que son compagnon, la permission de passer la nuit entière auprès de celles qu'ils voulaient séduire. Une collation délicate fut servie dans l'appartement du comte, mesdemoiselles de Lestang s'y rendirent, à l'insu de leur mère, aussitôt qu'elle fut couchée. Et cependant ces enfants seules, avec deux hommes sans principes, ne couraient d'autre danger que celui de leur propre faiblesse. L'honneur et la véritable

gentilhommerle (je voudrais qu'il existât un autre mot pour rendre cette idée), l'honneur donc et la véritable gentilhommerie, permettaient la séduction dans toute son étendue, mais ils défendaient la violence comme un crime. Les femmes, semblables aux rois constitutionnels de nos jours, régnaient et ne gouvernaient pas. On se mettait à leurs genoux tout en ouvrant les bras pour les attirer ; mais il suffisait d'un regard, d'un mot, d'un geste, pour éloigner le plus superbe et le plus résolu. Le moindre coup d'éventail valait un coup d'épée.Pourtant, si la reine se faisait sujette, si la divinité devenait femme, alors les conséquences étaient les mêmes qu'aujourd'hui : Habitude, tiédeur, ingratitude, abandon, les révolutions qui détruisent tant d'abus, à ce qu'on assure, n'ont pas détruit encore ceux-là. Elles en ont seulement changé la forme : ce que nos pères faisaient avec de la poudre à la maréchale, des talons rouges, des façons exquises, leurs petits-fils le font avec des cigares, des bottes crottées et des manières de palfreniers, le fonds n'a pas varié, le langage et l'enveloppe seule ne se ressemblent plus. Soufflet pour soufflet, je préfère celui donné par une main parfumée, au moins la joue en conserve l'odeur, mais que laisse après lui un pied couvert de boue ?

Mesdemoiselles de Lestang aimaient leurs adorateurs, non pas avec une passion bien vive ; mais avec cet entraînement d'amour-propre, résultat des conditions inégales, et qui ressemble à s'y méprendre à un sentiment véritable, quand on n'y regarde pas de trop près. La tête leur tourna, le cœur resta tran-

quille et leur donna assez de force pour ne pas sortir de la ligne du devoir. Elles tremblaient dès qu'un mot plus hardi leur montrait le péril auquel elles s'exposaient, et, quand le jour parut, elles se trouvaient encore aux premières lettres de l'alphabet de l'amour, ainsi qu'aurait dit alors mademoiselle de Scudéri. Les chevaux piétinaient dans la cour, les laquais criaient, il fallut se séparer à la source du fleuve du Tendre. Les jeunes gens comptaient bien le descendre jusqu'à son embouchure, mais la destinée est là!

Le comte se rendait en Bourgogne ; il passait par une commanderie où M. le grand prieur l'avait prié de s'arrêter pour régler une affaire. On l'y reçut en neveu d'un dignitaire de l'ordre; on lui prodigua les soins les plus exquis, les mets les plus délicats ; on essaya de l'arrêter par des chasses, par des fêtes ; Bussy n'était point cruel, il resta. Le lendemain de son arrivée, il se trouva à côté d'un bourgeois de Paris, venu, comme lui, en visite, et profitant de sa compagnie en homme qui n'en attend pas souvent de semblable. Après une conversation indifférente, il lui dit tout à coup :

— Vous êtes veuf, monsieur le comte ?

— Oui, Monsieur.

— Désirez-vous vous remarier ?

— C'est selon.

— Que voulez-vous trouver dans une femme ?

— D'abord ce qu'on doit y trouver : la naissance, la fortune, la vertu, la beauté, l'esprit, les grâces et le savoir-vivre.

— Vous n'êtes pas difficile !

— Je suis juste.

— Dans tout cela, à quoi renonceriez-vous plus facilement ?

— Cette question est ardue à résoudre. La naissance, c'est la première chose. La fortune ! c'est la plus essentielle. La vertu ! c'est indispensable. La beauté ! le moyen de s'en passer à la Cour, à moins de se faire moquer de soi ? Quant à l'esprit, il est aussi naturel aux femmes de qualité que la qualité elle-même, les grâces et le savoir-vivre forment son cortège. J'ai beau chercher, Monsieur je ne puis rien distraire de cela, il n'en faut rien rabattre.

— C'est dommage, reprit le bourgeois en soupirant.

— Pourquoi ?

— J'avais un si magnifique parti à vous proposer !

— Lequel ?

— Je ne nommerai pas, je désignerai seulement.

— Eh bien ?

— Beauté, vertu, jeunesse et fortune, monsieur le comte, oh ! quelle fortune ! plus d'un million et demi en fonds de terres bien solides dans l'Ile de France et dans la généralité de Paris.

— Que disiez-vous donc tout à l'heure ! cette femme-là est parfaite !

— Veuve.

— Qu'importe !

— Vingt ans.

— Ah !

— Une fille !

— J'aimerais mieux un fils, cela m'en promettrait d'autres ; enfin passons...

— Quant à la naissance...

— La naissance, dites-vous ?

— La naissance est de robe.

— N'est-ce que cela ! mon cher monsieur Lebocage, l'arbre des Rabutins est assez fort pour accepter des boutures. La *robe* de ma femme, ou, pour parler plus juste, celle de ses ancêtres, disparaîtra devant les glorieuses cuirasses de mes pères. J'épouse, Monsieur, j'épouse...

— Comment se nomme-t-elle ?

— Permettez-moi de ne pas vous répondre, monsieur le comte.

— Alors comment saurais-je... ?

— Vous allez retourner à Paris ?

— Dans quinze jours.

— Trouvez-vous le premier dimanche prochain à Saint-Gervais ; j'y serai, je vous montrerai la belle.

— A quelle heure ?

— A dix heures du matin.

— Et si je la connais ?

— Connaissez-vous les femmes de la ville ?

— Les jolies certainement, et par leur nom encore !

— C'est égal, vous ne connaissez pas celle-là, hors Dieu et les pauvres personne ne la devine.

— Nous verrons !

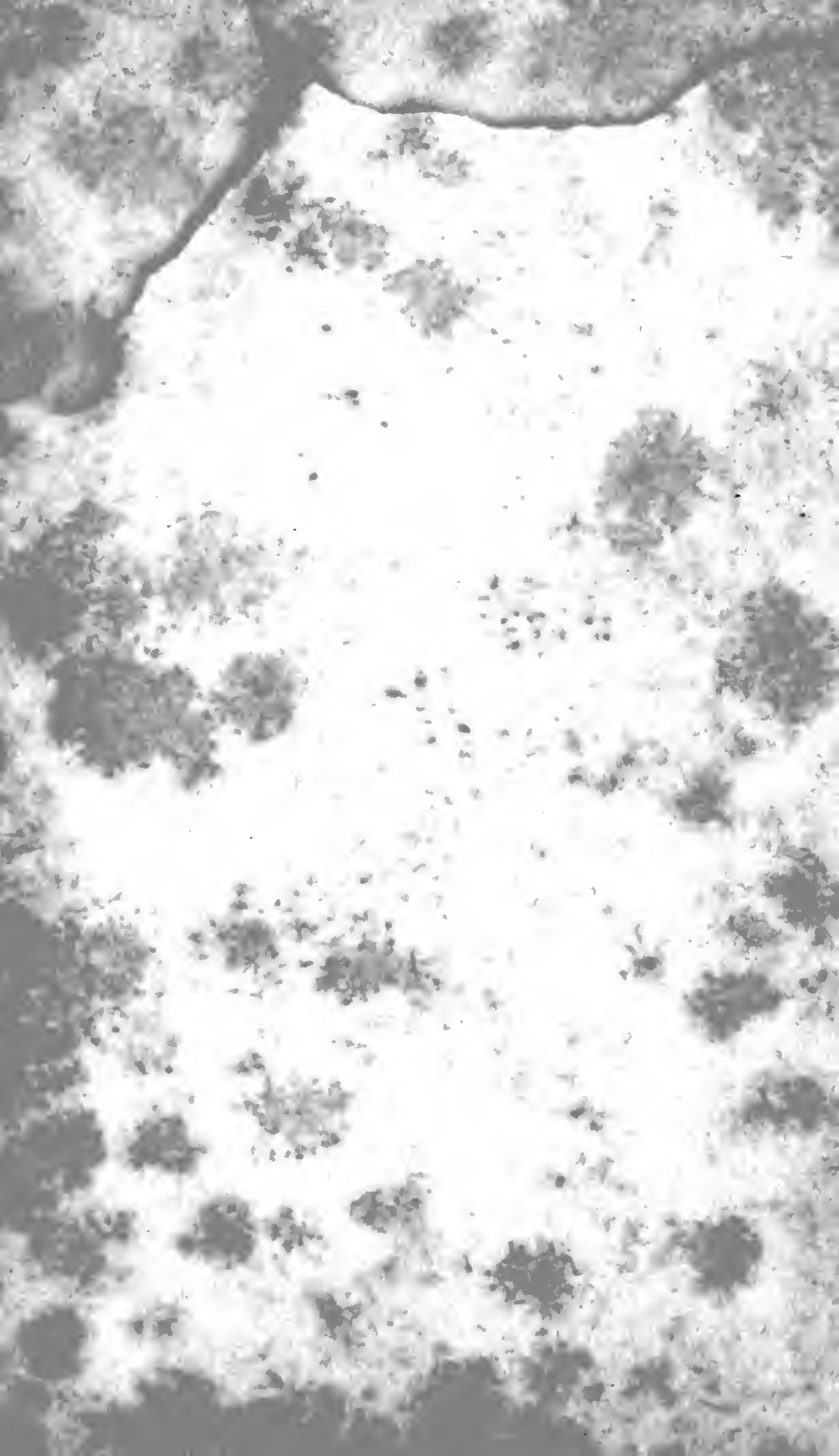
— Nous verrons.

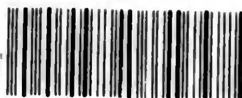
Le souvenir de ses autres amours était alors bien loin de Bussy.

FIN

TABLE

Imprimerie DESTENAY Saint-Amand (Cher).




a39003 002463254b